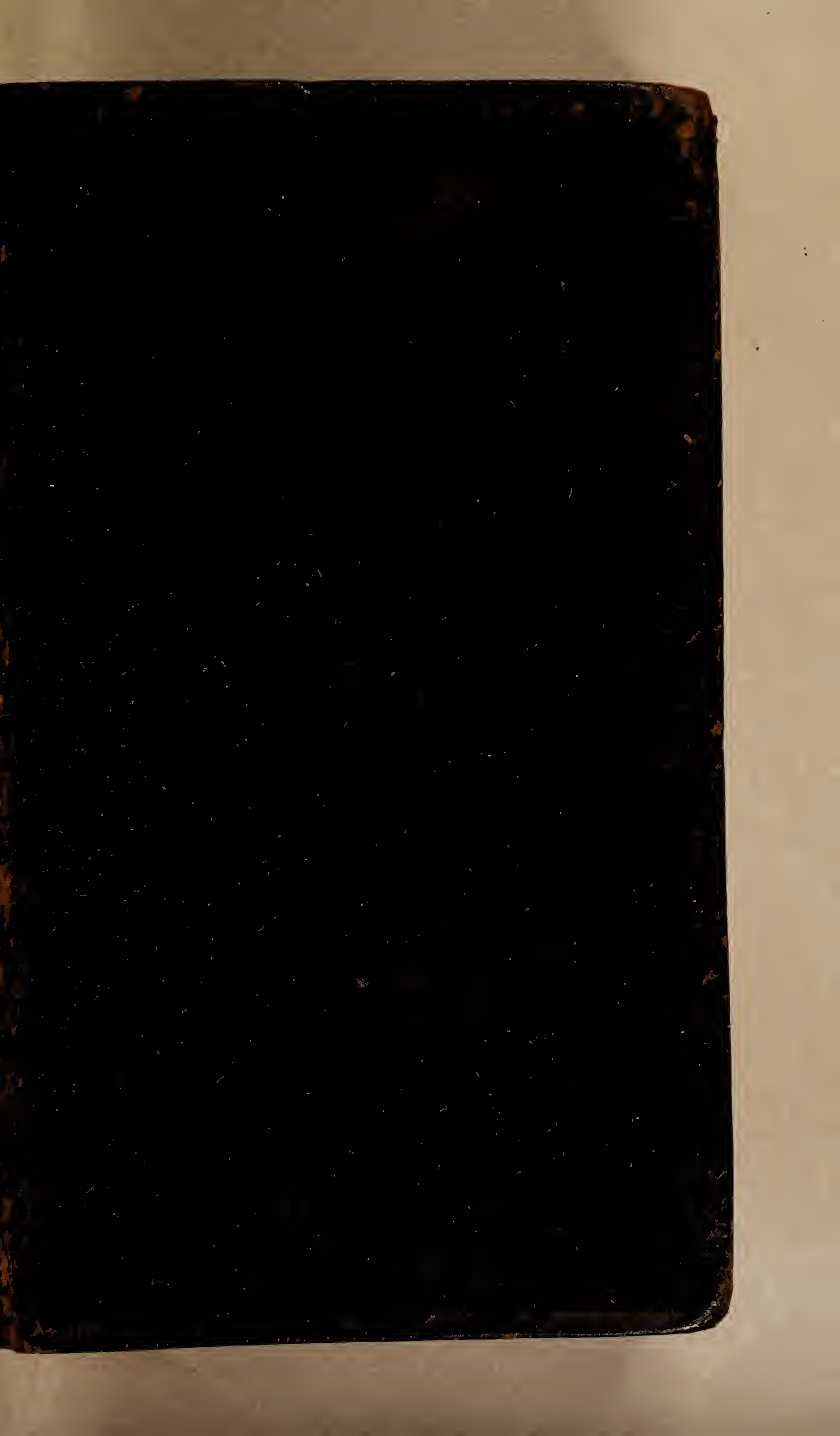
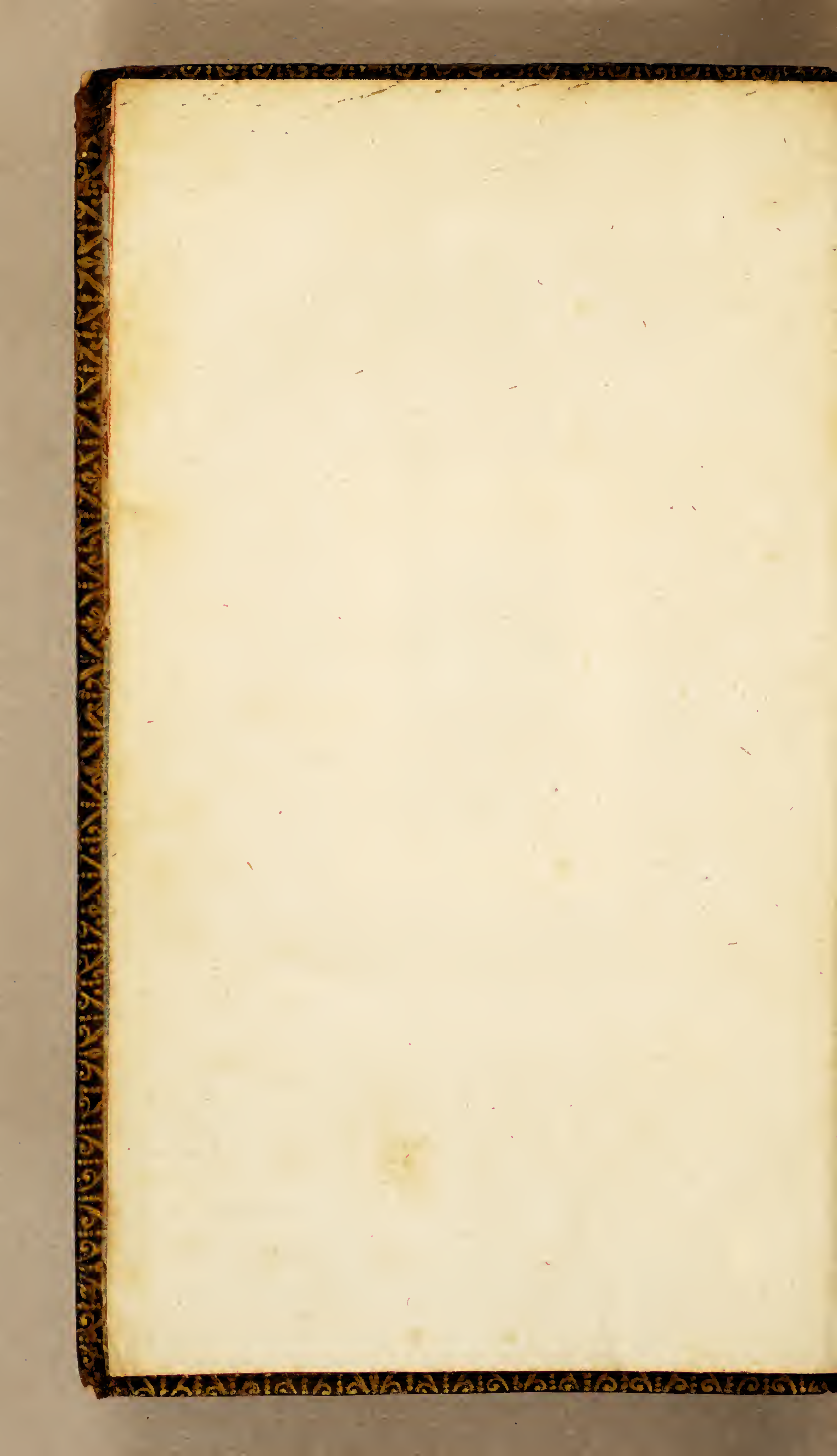






2934. **Histoire** des Amazones anciennes et modernes, préf. par l'abbé Guyon. Bruxelles, 1741, 1 vol. in-12 v. fauve, dos orné, tr. r. 3 planches de médailles et 3 fig. gr.

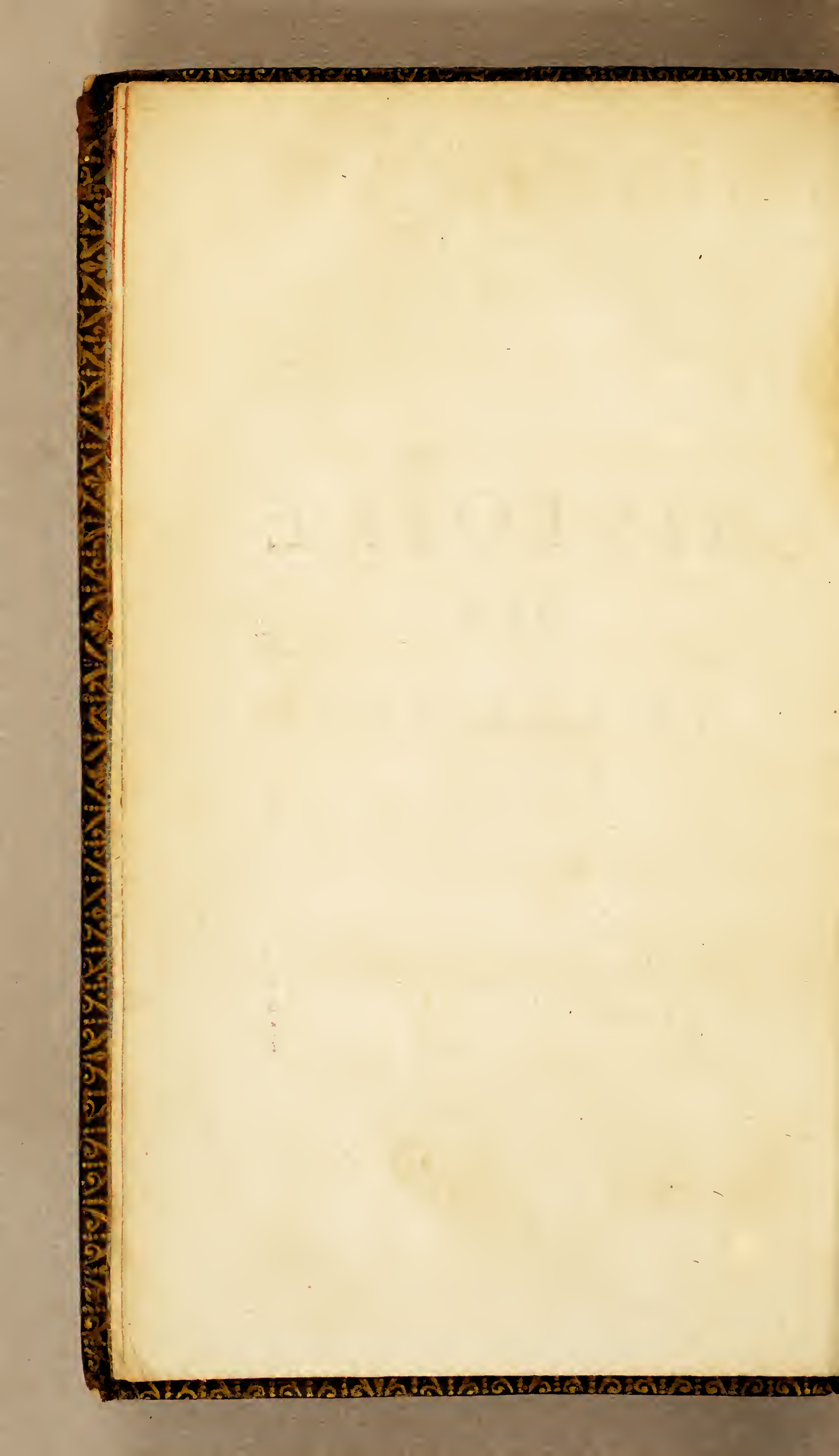




HISTOIRE

DES

AMAZONES.



HISTOIRE
DES
AMAZONES
ANCIENNES ET MODERNES,

Enrichie de Médailles,

Par M. l'Abbé GUYON.

PREMIERE PARTIE.

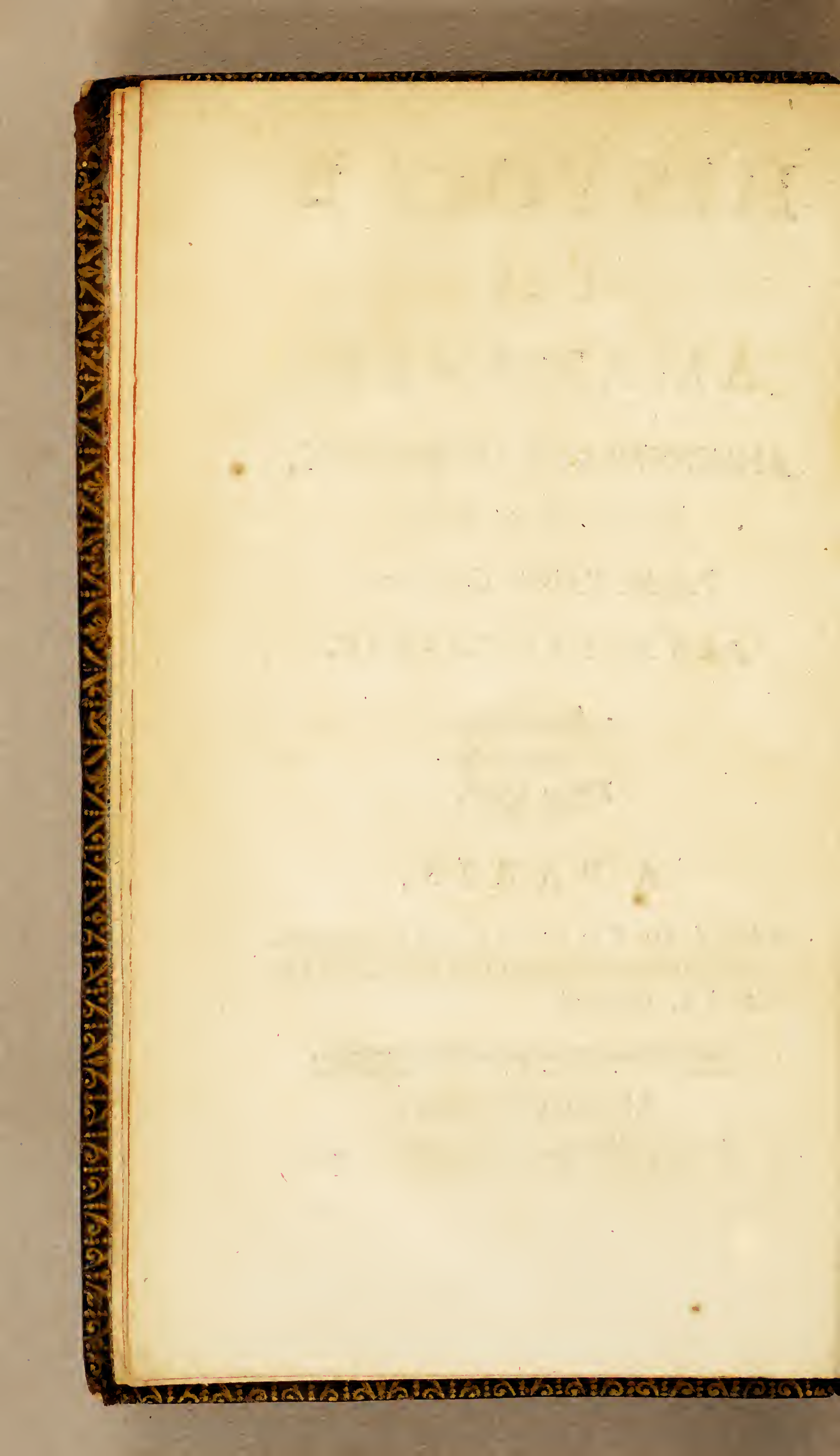


A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à la Croix d'Or & à S. Bernard.

M. DCC XL.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.



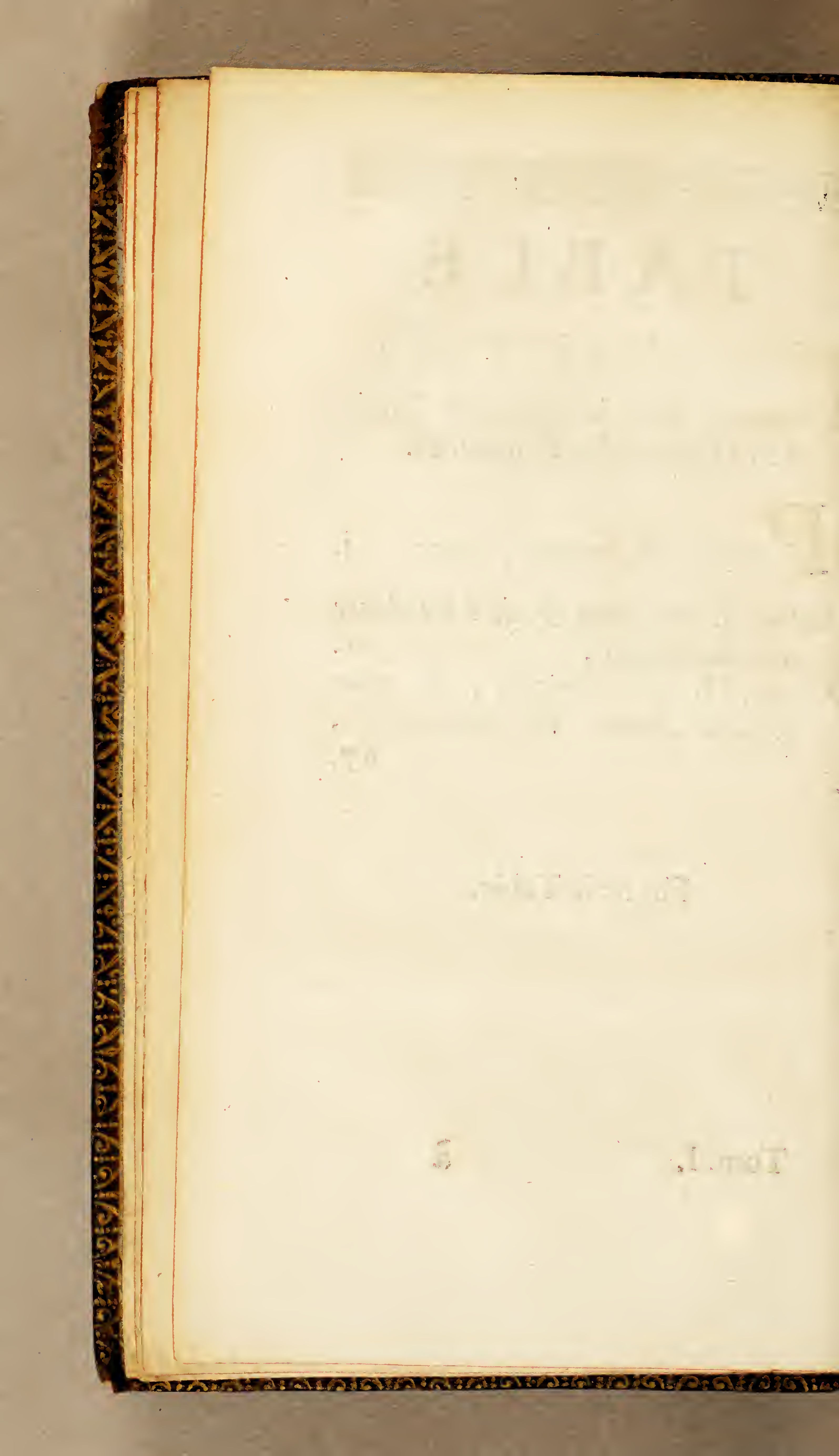


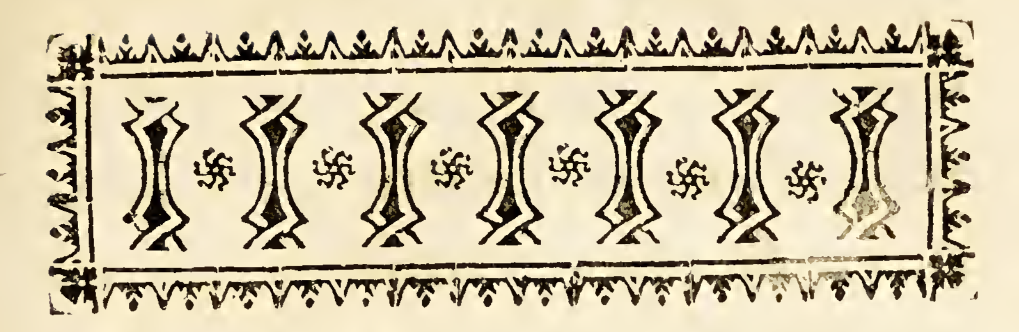
TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la premiere Partie de l'Hiſtoire des Amazones.

Fin de la Table.





PRÉFACE.

UN intervalle de loisir a donné ocasion à cette Histoire des Amazones. Je n'ignorois pas que trois Ecrivains avoient déja touché le même sujet ; mais la maniere dont ils l'ont traité m'a servi de motif pour y revenir. La Dissertation de Goropius est l'ouvrage d'un Savant hérissé, plein d'idées extraordinaires & d'étimologies bizarres. On voit beaucoup plus d'ordre, de jugement & d'érudition

dans celle de Monſieur Petit ; mais l'une & l'autre ſont latines, & par conſéquent ne peuvent convenir qu'à un certain nombre de perſonnes. L'Ouvrage de ce ſavant Médecin a été traduit par un Hollandois, qui n'avoit jamais apris notre Langue que dans les Païs-Bas ; auſſi n'eſt-il pas poſſible d'en ſoutenir la lecture.

Le Stile d'une Diſſertation n'eſt pas du goût de tout le monde. J'y comprens même ceux qui ſont en état de l'entendre. Il eſt infiniment plus facile d'écrire dans le genre de Diſſertation que de réduire la même matiere en Hiſtoire Fran-

çoiſe qui plaiſe au commun des Lecteurs. Pour la premiere, il ne faut que quelques liaiſons ou tranſitions plus ou moins naturelles, au moïen deſquelles on entaſſe paſſages ſur paſſages, Grecs ou Latins, que l'Auteur tranſcrit tels qu'il les trouve dans les Originaux. On a bientôt recüeilli ces ſortes de mémoires quand on connoît un peu les ſources. Mais on peut les comparer aux matériaux d'un bâtiment. Il en coute pour les amaſſer, & ils deviennent inutiles & embaraſſans juſqu'à ce que la main de l'Ouvrier les ait mis en œuvre, & c'eſt ici le plus difficile. Combien de gens ont paſſé

leur vie à rechercher des mémoires dont ils n'ont jamais ſu faire uſage ni pour eux ni pour les autres ?

Ces Diſſertations latines ſont donc d'une foible reſſource pour la Société, quoique ſouvent elles éclairciſſent des matieres très-intéreſſantes. Une Hiſtoire Françoiſe paroîtra moins ſavante & ſera néanmoins beaucoup plus difficile. Il ne s'agit pas ici de copier pluſieurs lambeaux des Anciens ; il faut les traduire avec goût, élaguer ce qu'ils ont d'inutile ou d'étranger, démêler le vrai d'avec le faux, arranger les faits véritables, refondre en un ſeul corps les en-

droits diſparates, leur donner du ſtile, les réduire à une narration naturelle & coulante, attacher le Lecteur par les graces & la netteté du récit. Tels ſont les devoirs de l'Hiſtorien, qu'il eſt très-difficile de remplir à ce dégré de perfection que demanderoit la délicateſſe de notre ſiecle. Mais on ne rejette pas tous les portraits qui ne ſont point d'Apelle.

J'ai mieux aimé faire cette Hiſtoire des Amazones plus courte, que de m'expoſer à la rendre ſeche & ennuieuſe par des recherches & des diſcuſſions critiques qui n'auroient été goutées au plus que des Sa-

vans. Le peu qu'il y en a n'embarraſſe point le fil du diſcours. Il ne paroît qu'au bas des pages, pour citer mes ſources & mes garants, en montrant que je n'ai rien dit de moi-même ſur un ſujet que bien des gens regardent comme fabuleux plûtôt par préjugé que par l'effet d'un examen ſolide & ſincere.

Cette prévention preſque générale contre la réalité des Amazones a été le premier motif qui m'a déterminé à écrire leur Hiſtoire. Soit qu'on ignore ce que toute l'Antiquité nous a tranſmis ſur leurs guerres & ſur leurs établiſſemens, ſoit qu'on le prenne

pour des fictions poëtiques, on ne peut se persuader que ces illustres Guerrieres aient jamais existé dans le monde telles qu'on les dépeint, & en conséquence on s'inscrit en faux contre tout ce que les meilleurs Auteurs & les monumens les plus incontestables nous en aprennent. On devine aisément le principe qui entretient dans cette idée peu avantageuse. Mais il est injuste de juger & de mépriser tout un sexe pour des foiblesses qui sont particulieres & personnelles.

Si elles étoient générales au point de ne pouvoir jamais souffrir d'exception, il fau-

droit donc auſſi nier ce que nous liſons dans les Hiſtoires du moyen & du dernier âge ſur des Princeſſes qui ont gouverné des Royaumes & des Empires floriſſans avec une ſageſſe qui certainement les fait marcher de pair avec les plus grands Princes, & cela dans des circonſtances extrêmement critiques. Cette Préface eſt deſtinée à en donner quelques exemples, pour préparer à l'Hiſtoire des Amazones, & pour faire voir que ce que l'on en dit ne ſort point des bornes de la vraiſemblance.

L'Impératrice Iréne.

L'Empire d'Orient étoit menacé des plus fatales révolutions quand l'Impératrice Iréne

monta ſur le Trône de Conſtantinople. Le dedans étoit cruellement agité par l'héréſie des Iconoclaſtes, que deux Empereurs violens avoient établie & ſoutenuë avec une fureur qui n'a point d'exemple, & la crainte des ſuplices affreux que l'on renouvelloit chaque jour, l'ignorance, l'eſpoir d'attirer les faveurs du Prince avoient fait une infinité de prévaricateurs. Trois Patriarches Schiſmatiques, & un grand nombre d'Evêques étoient devenus les plus ardens prédicateurs de l'Héréſie; nul crime n'étoit puni avec tant de rigueur que le culte convenable rendu aux Saints & à leurs

Images. Au-dehors c'étoient des Ennemis redoutables qui enlevoient les plus belles Provinces de l'Empire. Les Lombards avoient depuis peu envahi tout ce qui lui reſtoit en Italie ; & les Sarazins faiſoient en Orient des progrès continuels ; de tems en tems ils venoient inſulter l'Empereur juſqu'aux portes de Conſtantinople.

Iréne mit la paix dans l'Egliſe & la tranquillité dans l'Etat. Nous ne ferons ici qu'abréger ce que nous en avons dit dans un autre *(a)* Ouvrage. Après la mort de Léon Porphyrogénite, cette Princeſſe,

(a) HISTOIRE ROMAINE BYZANTINE, ſous le nom de *Laurent Echard.* Tome XI.

habile dans l'art de manier les esprits & de les amener à ses fins, sut gagner l'affection des Grands. Ils la proclamerent Impératrice avec son fils Constantin, âgé de neuf ans, & la suplierent de prendre en main les rênes de l'Empire. Placée sur le Trône des Césars, elle commença par affermir son autorité, jettant les fondemens d'une domination qu'elle avoit dessein de prolonger au-delà des années de sa Régence, & de ne quitter qu'avec la vie. Elle découvrit que quelques Sénateurs pensoient aux moïens de donner la pourpre à Nicéphore frere de Léon l'Isaurien; elle les fit fraper de verges &

les exila en différentes Iles, pour dissiper leurs projets avec eux. Elle fit ordonner Prêtres deux Oncles du jeune Empereur, parce qu'on les soupçonnoit d'aspirer à la Couronne. Son objet fut de montrer un grand respect pour les Images, & de mériter de plus en plus, l'attachement du Peuple, qui soupiroit après un regne plus doux que les précédens. Elle réussit dans ce projet & dans les autres ; & ses succès la firent regarder comme une Princesse digne de commander aux Romains.

Les plus cruels ennemis de l'Empire la redoutoient du fonds même de son Palais. Le

choix qu'elle ſavoit faire de ceux à qui elle confioit le commandement de ſes Armées & la ſageſſe des ordres qu'elle leur donnoit lui aſſuroient toujours la victoire. Elpidius Gouverneur de Sicile fit ſoulever l'Ile entiere en y arrivant. Iréne envoia le Général Théodore contre lui. Celui-ci battit les Rebelles, les obligea à rentrer ſous l'obéïſſance, & leur Chef à ſe jetter parmi les Sarazins d'Afrique, qui le reçurent avec honneur. Ces Peuples, toujours attentifs à profiter des moindres révolutions qui arrivoient à l'Empire, étoient entrés dans les Provinces de l'Aſie Mineure, où ils avoient

forcé plusieurs places, & commis d'affreux ravages. Iréne fit marcher contre eux une puissante armée, qui les défit entierement, & força le Calife Mahadi, le troisiéme des Abbassides à lui demander la paix.

Elle donna à l'Impératrice la facilité de tourner ses armes contre d'autres Ennemis non moins redoutables. Les Sclavons avoient pénétré jusques dans la Thessalie & la Grece, où ils s'étoient emparés des meilleures places. Iréne leur enleva dans une campagne tous ces avantages qu'ils ne croioient jamais perdre. Elle envoia contre eux le Patrice Staurace, aussi grand Capitaine

que zélé Sujet. Les ayant battus en plusieurs rencontres, il les repoussa jusques sur leurs confins, & retourna à Constantinople, chargé de leurs dépoüilles & suivi d'un grand nombre de prisonniers. Pour récompenser sa bravoure & donner un sujet d'émulation aux Officiers Généraux, l'Impératrice lui acorda tous les honneurs du triomphe.

Une suite de prospérités aussi éclatantes lui inspira de demander en mariage pour le jeune Empereur la fille de Charlemagne, qu'une multitude de victoires avoit rendu le plus grand Monarque qu'eût jamais possédé la Nation des

François. Elle espéroit par cette alliance faire rentrer dans l'Empire ce que les Lombards lui avoient enlevé en Italie. Charles accepta avec joie les propositions de l'Impératrice. Mais un retour sur ses propres intérêts la fit changer de résolution, & la détermina à marier l'Empereur à une jeune Arménienne, d'une rare beauté, mais qui n'avoit ni naissance ni esprit; espérant qu'elle la tiendroit toujours dans le respect, la crainte & la soumission.

Quoiqu'elle parût livrée sans réserve aux affaires de l'Etat, elle n'étoit pas moins occupée de celles de la Religion. Au-

tant il avoit fallu répandre de ſang pour établir l'erreur, autant il étoit difficile de ramener tout le monde à la vérité. La plûpart des Evêques ou des Grands de l'Empire qui avoient adopté l'héréſie de Léon & de ſon fils Copronyme, s'étoient enfin perſuadés que le culte des Images tenoit de l'Idolâtrie, ou ils avoient honte de ſe rétracter. Iréne prit un ſage tempéramment qui ne pouvoit aigrir perſonne, & qui devoit ramener les eſprits comme d'eux-mêmes. Elle laiſſa à chacun la liberté de ſuivre ſa conſcience & ſes lumieres ſur les conteſtations préſentes, & elle révoqua l'Edit que Co-

pronyme avoit donné pour deffendre d'embraſſer l'Etat Monaſtique. Elle profita des derniers ſentimens de Paul Patriarche de Conſtantinople, qui abjura l'erreur avant ſa mort ; & elle fit élire en ſa place Tharaſius inviolablement attaché au dogme de l'Egliſe, & qui n'accepta qu'à condition qu'on aſſembleroit un Concile Général. La Princeſſe en écrivit auſſi-tôt au Pape Adrien, & elle manda à tous les Evêques d'Orient de ſe rendre à Conſtantinople. Mais lorſqu'on voulut procéder à l'ouverture du Concile, des Officiers, animés par des Evêques Iconoclaſtes, exciterent

les Soldats à empêcher que les Catholiques s'aſſemblaſſent. Ils entrerent dans l'Egliſe l'épée à la main, menaçant de tuer le Patriarche & les Prélats Orthodoxes s'ils changeoient ce qui avoit été ordonné. Ils ne reſpecterent pas même la préſence de l'Empereur & de l'Impératrice qui étoient aux Tribunes, ils inſulterent les Gardes que l'on envoya pour les arrêter, & ils ſuſpendirent près de huit mois la tenue du Concile. Iréne ne jugea pas à propos d'uſer de ſon autorité pour châtier les ſéditieux; elle aima mieux diſſimuler juſqu'à ce que leur violence fut ralentie. Voyant néanmoins que

l'eſprit de fureur continuoit, elle transfera le Concile à Nicée en Bithynie, où l'erreur fut proſcrite par ſes ſoins, la verité reconnuë, & la paix renduë à l'Egliſe.

Nous ne diſſimulerons point qu'Iréne en perdit la gloire quelques années après par les ſuites funeſtes de l'ambition à laquelle elle ſe livra. Mais juſqu'à ce travers fatal, qui pouvoit ne pas arriver, la ſageſſe, la prudence & l'activité de ſon régne l'avoient égalée aux Princes que nous exaltons le plus.

Le ſceptre de l'Empire d'Orient tomba une ſeconde fois entre les mains de deux fem-

mes qui ne lui firent rien perdre de sa force & de sa majesté. Quoique Zoë & Théodora ne fussent pas sans défauts, elles régnerent avec noblesse, & le peuple s'aplaudit d'être sous leur domination. Pendant qu'elles partagérent les honneurs du trône on remarqua que tout se passoit au palais avec autant de décence, d'ordre & de respect, que s'il eût été ocupé par un grand Prince. La garde étoit aussi nombreuse & aussi exacte, le cortége étoit le même ; on donnoit les audiences acoûtumées ; la justice y étoit renduë sans aucun égard, on traitoit de même avec les Am-

baſſadeurs; les Sénateurs & les Magiſtrats faiſoient leur cour réguliérement & relevoient la majeſté du trône. On ne vit ni jalouſie ni rivalité entre les deux Imperatrices.

Théodora fut mariée à Conſtantin Monomaque, elle lui ſurvêcut & ſe vit ſeule en poſſeſſion de la couronne. Comme elle étoit alors plus que ſeptuagénaire, on voulut lui inſpirer de choiſir un homme, qui revêtu de la pourpre, partageroit avec elle le poids du gouvernement. Elle trouva mauvais qu'on ne la crût plus capable de tenir encore d'une main aſſurée les rênes de l'Empire, & pour convaincre du

contraire, elle fit au-delà de ce que ses forces lui permettoient, quoique l'esprit fournît à tout. Elle soutenoit une audience de plusieurs heures sans paroître fatiguée ; elle y recevoit les Ambassadeurs ; elle y écoutoit tous les particuliers avec attention, elle répondoit à leurs demandes, elle jugeoit avec équité les contestations qui s'élevoient parmi eux. Jamais on ne sut mieux réunir l'art de se faire craindre & celui de se faire aimer. Les Officiers Généraux étoient parfaitement soumis à ses ordres, & les troupes toûjours prêtes à lui obéïr. Les Turcs qui n'avoient point

apréhendé Monomaque vainqueur des Patzinaces, n'ośérent entrer ſur les terres de l'Empire gouverné par une femme. Le peuple l'aimoit pour ſon équité, & pour la douceur de ſon gouvernement. On ſouhaitoit qu'il eût commencé plûtôt, & pouvoir ſe flatter qu'il dureroit long-tems. Mais la ſeconde année d'un régne auſſi heureux fut la derniere de ſa vie.

L'ANGLETERRE, qui n'a pas jugé les femmes indignes de manier le ſceptre en leur nom & par leurs propres mains, a éprouvé dans elles autant de prudence, de politique, d'habileté, de pénétration d'eſprit,

prit, de force & de grandeur d'ame, qu'elle en avoit vû dans les plus grands Rois depuis le commencement de la Monarchie Anglicane. Nous ne citerons que celles qui ont régné dans les derniers ſiécles, & qui par conſéquent ſont plus connuës.

Lorſqu'une partie de la France étoit ſous la domination des Anglois par les incurſions & les ravages qu'ils y avoient commis, on négocia une tréve entre les deux Couronnes, & elle fut confirmée par le mariage de Marguerite d'Anjou, fille de René d'Anjou, qui portoit le titre de Roi de Sicile, & elle épouſa Henri VI.

Roi d'Angleterre. La Princesse étoit niéce de la Reine de France femme de Charles VII, le Victorieux. Le Comte de Suffolck, qui ménageoit cette alliance, cherchoit une Princesse d'un mérite & d'un génie distingué, qui pût supléer à l'incapacité de Henri son époux, & il trouva ces qualités dans Marguerite d'Anjou. C'étoit un esprit vif, hardi, pénétrant, ferme & incapable de s'effraïer des opositions ni des difficultés qui pouvoient se rencontrer dans l'exécution d'un projet.

Quoique ses nôces eussent été célébrées à Tours par Procureur au mois de Novembre

1444. elle ne ſe rendit en Angleterre qu'au mois de May de l'année ſuivante. Dès qu'elle connut le caractere d'eſprit du Roi, elle s'en rendit bientôt la maîtreſſe abſoluë, & ſe lia très-étroitement avec le Comte de Suffolck, le Cardinal de Wincheſter, & l'Archevêque d'Yorck, qu'elle eſtima dignes de ſa confiance, & propres à la ſoutenir contre le Duc de Gloceſter, qui s'étoit opoſé à ſon mariage, & qui avoit un grand crédit dans le Roïaume, & en France, où il étoit en qualité de Régent ou Vice-Roi des païs conquis. Ce rival puiſſant & jaloux de la Couronne repaſſa en Angle-

terre, & suscita une faction redoutable contre la Reine. Le peuple de Londre étoit prêt à courir aux armes pour la chasser du palais & de la ville, quand le Duc fut trouvé mort dans la prison où la Reine l'avoit fait enfermer. On l'exposa pendant plusieurs jours devant les deux Chambres du Parlement, & quelques recherches que l'on fît, on ne trouva sur son corps aucune marque de violence. Mais on n'en fut pas moins persuadé que sa mort étoit l'éxécution des ordres de Marguerite & de ses Ministres. Elle perdit quelque tems après deux de ceux-ci, le Cardinal

& le Comte de Suffolck, qui eut la tête tranchée.

La mort du Duc de Glocester héritier présomptif de la Couronne donna des espérances au Duc d'Yorck de pouvoir y parvenir, comme étant de la branche régnante. Les préventions que l'on avoit contre la Reine le déterminerent à se mettre à la tête des mécontens, dont il forma une armée, avec laquelle il se présenta aux portes de Londre, qui lui furent ouvertes après la défaite des troupes du Roi. Une espece de réconciliation qui se fit ensuite suspendit le bruit des armes, mais ne diminua rien de la haine & de

l'ambition du Duc. La Reine pénétrant ses desseins s'y oposoit de toutes ses forces, autant pour ses propres interêts que pour ceux du Roi & du Prince son fils.

Après avoir manqué son coup sur la personne du Duc, qu'elle avoit voulu faire arrêter avec ses partisans, elle feignit de l'apréhender, & se retira en Ecosse. Le Duc profita de son absence pour se faire déclarer héritier de la Couronne par le Parlement & du consentement du Roi Henri. Mais lorsqu'il se croïoit assuré dans ses espérances, & qu'il commençoit à exercer l'autorité souveraine, il aprit que la

Reine étoit déja ſur les frontiéres d'Angleterre avec le Prince ſon fils & une armée de dix-huit mille combattans, qu'elle commandoit elle-même. Il partit auſſi-tôt de Londre avec quatre ou cinq mille hommes, croïant qu'il n'en failloit pas davantage pour arrêter la Princeſſe. Les nouvelles qu'il reçut dès les premiers jours de ſa marche lui aprirent qu'il s'étoit fait illuſion. Il ne vit point d'autre parti que de ſe renfermer dans ſon Château de Sandale, qui valoit une citadelle bien fortifiée. La Reine s'y rendit en diligence; & laiſſant la meilleure partie de ſon armée derriere une col-

line, elle alla se présenter devant les murailles de Sandale, insulter le Duc, le menacer, le défier, & lui faire honte de ce qu'un homme tel que lui, qui aspiroit à la Couronne, s'étoit laissé enfermer par une femme. Mais comme elle n'avoit point d'artillerie, elle étoit au désespoir de ne pouvoir ni attaquer la place, ni profiter de la supériorité qu'elle avoit sur lui. Le Duc, ou piqué des reproches sanglans qu'elle lui faisoit chaque jour, ou manquant de vivres dans son Château, eut l'imprudence d'en sortir & de risquer le sort d'une bataille avec le peu de troupes qu'il avoit. Elles fu-

rent entiérement défaites, & lui-même périt les armes à la main. Un Officier aïant trouvé son corps parmi les morts lui coupa la tête & la porta à la Princesse, qui la fit exposer au haut d'une lance sur les murailles d'YORCK.

Le Comte de la Marche, fils du Duc, étoit alors dans la Province de Galles à la tête de vingt mille hommes, qu'il se préparoit de mener au secours de son pere. Quand il aprit sa mort, il résolut de la venger aux dépens de sa vie. Sachant que la Reine s'avançoit du côté de Londre à grandes journées, il s'y rendit avant elle, il s'en fit ouvrir

les portes, & indiſpoſa tellement l'eſprit du peuple contre la Princeſſe, qu'il le fit déclarer hautement contr'elle. Il convoqua le grand Conſeil, composé de tous les Evêques, Seigneurs Laïques, Gentilshommes & Magiſtrats qui ſe trouvoient à Londre. Edouard, ſon frere aîné, y repréſenta les droits qu'il avoit à la Couronne, & perſonne n'oſant le contredire, il en fut déclaré légitime poſſeſſeur, & le Roi Henri détrôné.

Il ſe retira en Ecoſſe avec la Reine, qui y raſſembla dans peu de jours une armée de ſoixante mille hommes. Mais ſon courage, ſes mouvemens

& ſon habileté ne purent réſiſter qu'un tems à Edouard, qui avoit toutes les forces & toutes les reſſources du Roïaume. Elle tomba enfin entre ſes mains & elle ſeroit périe dans la Tour de Londre ſi le Roi Loüis XI. ne l'avoit rachetée. La gloire ou l'humiliation des Princes ne ſont pas les endroits par leſquels on doit juger de leurs perſonnes. C'eſt en eux-mêmes & dans les circonſtances critiques qu'il faut les envisager. Sur ce principe, perſonne ne fut plus digne du trône que Marguerite d'Anjou, & perſonne ne méritoit moins les malheurs qui terminérent ſa carriere.

On peut lui joindre à cet égard la célébre & infortunée Jeanne Gray, dont les ſentimens ſont uniques dans l'Hiſtoire de ſon tems. Elle étoit petite fille de Marie ſœur de Henri VIII, Roi d'Angleterre, & fille de Henri Gray Duc de Suffolck, qui pour ſon malheur la firent inſtruire ſuivant les dogmes de la Religion Prétenduë réformée. Edouard VI fortement ataché aux mêmes erreurs, aima mieux fruſtrer injuſtement ſes deux ſœurs Marie & Elizabeth du droit qu'elles avoient à la Couronne, que de prendre part à leur élévation, parce qu'elles étoient Catholiques. Il leur préféra

Jeanne Gray, qui étoit en quelque ſorte étrangére au ſang roïal. Se ſentant attaqué de la maladie dont il mourut, & ne laiſſant point d'enfans mâles, il la déclara héritiere du Sceptre, & ce tranſport fut ratifié par le conſeil de la Nation. Le Duc de Northumberland, conducteur de cette affaire, fit en même tems épouſer ſon fils par la Princeſſe, qui n'avoit alors que quinze à ſeize ans, mais déja douée des talens, des lumieres & des ſentimens qui ſupoſent l'âge parfait.

Deux jours après le décès d'Edouard, le Duc de Northumberland fit proclamer ſa

Bru Reine d'Angleterre, ſui-vant le Teſtament du Roi ; & elle reçut le ſerment de fidé-lité du Conſeil, des Magiſ-trats & du peuple de Londre. Mais ſoit que la conſcience de cette jeune Princeſſe fût agi-tée de remords, ſoit qu'elle eût un ſecret preſſentiment de ſon malheur, elle n'accepta cette dignité qu'avec des répugnan-ces infinies & manifeſtes.

Marie, héritiere légitime de la Couronne, étoit à Hunſdon à vingt milles de Londre quand elle aprit la mort de ſon fre-re qu'on avoit voulu lui tenir cachée. Après avoir mis ſa per-ſonne en ſureté contre les en-trepriſes du Duc, elle ſe fit pro-

clamer Reine en differens endroits de l'Angleterre. Elle eut la ſatisfaction de voir les peuples s'y porter avec joie, & les Grands défendre ouvertement ſa cauſe.

Le pere de Jeanne abandonné de tout le monde, s'abandonna auſſi lui-même. Il alla dans l'apartement de ſa fille, pour l'exhorter à ſe départir de la Roïauté, & à rentrer dans ſon premier état. Jeanne l'écouta ſans changer de viſage, & lui dit : » Je ſuis plus flattée de cette propoſition que » je ne le fus lorſque, malgré » moi & par vos menaces, il » me fallut accepter cette di» gnité. Je fis une grande fau-

» te, & il m'en couta beaucoup
» pour vous obéïr & pour me
» conformer aux idées de ma
» mere; mais à présent je suis les
» mouvemens naturels de mon
» cœur. C'est satisfaire mon in-
» clination que de m'obliger à
» quitter le trône, & à réparer
» la faute d'autrui, s'il est vrai
» qu'elle soit réparable par l'a-
» veu que j'en fais, & par ma
» seule abdication. « Après
avoir parlé ainsi, elle rentra
dans son cabinet, plus inquié-
te du danger de sa vie, que
touchée de la perte de sa cou-
ronne.

Ceux qui atendoient de son
regne les honneurs & la fortu-
ne ne s'en détachérent pas si

aiſément. Pluſieurs cabalérent entr'eux pour la ſoutenir dans ſon état. Marie fut inſtruite de la conjuration qu'ils avoient formée ; elle fit arrêter les principaux, & les condamna à perdre la tête. Cette exécution s'étendit à plus de quatre-vingt perſonnes. Quoique les diſpoſitions de Jeanne duſſent la mettre à couvert d'une deſtinée auſſi cruelle, Marie jugea à propos de s'en défaire pour éteindre juſqu'aux prétextes des troubles & de la révolte. Après avoir porté contr'elle le même arrêt de mort que ſes défenſeurs avoient déja ſubi, elle lui envoïa un Théologien, pour lui perſuader de mourir Catho-

lique, & d'embraſſer la véritable Religion. Jeanne répondit qu'elle n'avoit pas aſſez de tems pour diſputer ſur des queſtions de Théologie, & qu'elle croïoit plus convenable d'emploïer les momens qui lui reſtoient à demander à Dieu la grace d'une mort chrétienne. Le Théologien crut que Jeanne n'avoit parlé ainſi que pour avoir ocaſion de prolonger ſa vie; il alla trouver la Reine, & obtint que ſon ſuplice ſeroit différé de trois jours. Il retourna en avertir Jeanne, il l'exhorta à l'entendre, & à profiter de ce délai pour entrer dans les ſentimens que l'Egliſe univerſelle pro-

feſſoit. Elle lui répondit : » Je » ne vous avois pas tenu ce » diſcours pour le raporter à la » Reine, ni pour vous faire » croire que j'étois atachée à » la vie. Depuis que vous m'a- » vez quitté, j'en ai conçû un » ſi grand dégoût, qu'unique- » ment ocupée des biens éter- » nels, je ne penſe plus qu'à » la mort ; & puiſque c'eſt la » volonté de la Reine, je m'y » ſoumets volontiers.

Avant que d'être conduite au ſuplice, Gilfort ſon mari obtint la permiſſion de lui faire ſes derniers adieux. Mais Jeanne refuſa de le voir, & lui fit dire qu'une pareille entre-vûë étoit plus propre à entre-

tenir la douleur qu'à donner de la consolation. Elle ajoûta que dans peu elle seroit réunie à lui par des liens plus étroits, & qu'ils auroient la joie de se voir dans un état plus heureux. Lorsqu'elle sortoit de la Tour, le Gouverneur la pria de lui laisser quelque chose qui pût le faire ressouvenir d'elle. Pour le contenter, elle demanda des tablettes, & écrivit en Grec, en Latin & en Anglois (car elle possédoit ces trois Langues) trois courtes réfléxions qui montroient son innocence. Quoiqu'elle avouât que son crime méritoit la mort, elle marquoit cependant que son ignorance auroit pu lui

servir d'excuse devant les hommes, sans que les loix en eussent été violées. En allant à la place où l'échafaud étoit dressé, elle saluoit avec un visage tranquille ceux de sa connoissance qu'elle rencontroit sur le chemin, & se recommandoit à leurs prieres, sans quitter le Théologien, qu'elle tenoit par la main. Lorsqu'elle fut arrivée, elle l'embrassa avec politesse & modestie, & lui dit :
» Je prie le Seigneur de récompenser par ses graces la bonté
» que vous m'avez témoignée.
» Je vous avouë qu'elle m'a été
» plus sensible que les horreurs
» de la mort, qui m'a toûjours
» été présente depuis qu'on

» me l'a annoncée. « Se tournant ensuite vers les assistans, elle leur exposa tout ce qui s'étoit passé à son sujet. » Je ne » suis pas coupable, leur dit-» elle, d'avoir aspiré à la Cou-» ronne, mon crime est de ne » l'avoir pas refusée avec assez » de constance quand on me » l'a offerte. Je servirai d'exem-» ple à la postérité que l'inno-» cence même ne peut justifier » les actions contraires à l'E-» tat, & qu'on est criminel » quand on se prête à l'ambi-» tion & aux desirs déréglés » des autres, quoique malgré » soi.

Elle implora ensuite la misericorde du Seigneur, & s'é-

tant décoëffée avec le ſecours de ſes femmes, elle dénoüa elle-même ſes cheveux, s'en couvrit le viſage, & baiſſa la tête ſous le tranchant du bourreau. Telle fut la deſtinée de Jeanne Gray, illuſtre par ſa haute naiſſance, plus illuſtre encore par ſa grande ame. Pour ſatisfaire l'ambition d'un beau-pere & d'une mere impérieuſe, elle prit le fatal nom de Reine, qui ne lui fit faire qu'un pas du trône à l'échafaud, où elle expia le crime d'autrui. Le ſeul qu'on puiſſe lui reprocher fut un trop grand atachement aux erreurs qu'elle avoit eu le malheur de ſuccer avec le lait. Mais ce défaut n'empêche pas de dire

qu'on ne voit point d'hommes, même dans la maturité de l'âge, montrer plus de sentiment, de justice, de force & d'intrépidité que cette Princesse infortunée en fit paroître à seize ans. Le Roïaume en pouvoit atendre autant que des plus grands Princes, soit pour les siences, soit pour la gloire de l'Etat, si elle avoit joui paisiblement de la Couronne.

Il est difficile d'excuser la conduite de Marie pour s'en assurer la possession, & pour détruire l'erreur qui s'étoit introduite en Angleterre sous le regne de Henri son pere. Néanmoins à l'envisager du côté de la politique, ses ennemis les plus

plus déclarés ſont obligés de reconnoître en elle une fermeté, une étenduë & une ſupériorité de génie qui auroient brillé ſur le trône d'Angleterre dans toute autre circonſtance.

Mais toutes ces belles qualités diſparoiſſent quand on les met à côté de celles d'Elizabeth ſa ſœur qui lui ſucceda. Ce ne ſeroit pas lui rendre aſſez de juſtice de dire que jamais femme n'a régné avec plus de gloire; on doit ajoûter qu'il y a peu de grands Monarques dont le régne puiſſe entrer en paralelle avec le ſien. On l'a regardé comme le plus bel endroit de l'Hiſtoire d'Angleter-

re & l'Ecole où ſe ſont formés les plus habiles Miniſtres & les plus grands hommes d'Etat. L'idée que l'on en doit prendre eſt celle d'une Princeſſe uniquement ocupée de ſa gloire & de la tranquillité de ſon Roïaume ; & qui, pour parvenir à l'un & l'autre de ces deux objets, joua les hommes & la religion, ſacrifiant tout aux maximes de la plus hardie politique.

Elizabeth étoit le fruit des amours de Henri VIII. & d'Anne de Boulen. Marie, ſa ſœur de pere, l'aïant ſoupçonnée d'être complice de la conjuration que pluſieurs Grands du Roïaume avoient formée contr'elle, étoit réſoluë de lui

faire perdre la tête, & l'arrêt auroit été executé, ſi Philippe, Roi, & époux de Marie ne s'y étoit opoſé. Elle ſe conſola dans ſa priſon par la lecture, l'étude des Langues & des belles Lettres. Elle ſavoit preſqu'également le Latin, l'Allemand, l'Anglois, le François & l'Italien. La facilité qu'elle avoit pour toutes les ſiences lui faiſoit trouver des délices dans l'étude des plus difficiles. Elle aimoit particuliérement la Muſique & la Poëſie, & elle liſoit avec un plaiſir toûjours nouveau les vers de Ronſard qu'elle avoit vû en Angleterre lorſqu'il y paſſa à ſon retour d'Ecoſſe.

Philippe étant retourné en Eſpagne après la mort de Marie, elle monta ſur le trône à l'âge de vingt-cinq ans, & elle parut conſommée dans les affaires dès le moment qu'elle commença à en prendre connoiſſance. On vit en elle un eſprit mur & inſtruit par l'adverſité, une jeune Princeſſe qui voulut ſe gouverner par elle-même, qui écoutoit les conſeils de tout le monde & ne ſe laiſſoit conduire par perſonne; ſachant allier la modération avec une fermeté inviolable; ſévére pour la Nobleſſe féroce & boüillante, & pleine de douceur pour le peuple; ſe faiſant craindre & reſpecter,

& gagnant le cœur du reſte de la Nation. L'égalité d'ame & de maximes qui parut dans toute ſa conduite, produiſit ce bonheur égal & conſtant qui l'acompagna juſqu'à la mort. Quoique magnifique dans la diſtribution des graces, elle donnoit cependant plus au mérite qu'à ſon inclination; & elle ne faiſoit ſes liberalités qu'avec une ſage œconomie, de peur qu'épuiſant les finances par ſes largeſſes, elle ne ſe vît obligée de fouler ſes Peuples pour ſubvenir aux beſoins néceſſaires de l'Etat. Jamais elle ne fut éblouie par l'éclat de ſa proſpérité; ſi elle en jouit en paix, ce n'étoit pas dans

une téméraire ſécurité qui ſe livre à tous les plaiſirs, mais avec une ſorte d'inquiétude digne d'un Prince qui eſt ſans ceſſe en garde contre les révolutions auſquelles ſont ſujets les Trônes les plus affermis.

Son inclination lui auroit fait préférer les douceurs du repos au bruit des armes & à la gloire des conquêtes, ſi ce parti avoit pû s'acommoder au caractere de ſes Sujets. Mais ayant à gouverner des Peuples inquiets & belliqueux, que l'oiſiveté rend mutins & remuans, elle ne perdit aucune ocaſion de les ocuper hors de ſon Royaume. Elle envoya des troupes auxiliaires en Ecoſ-

ſe & dans les Païs-bas. Elle en donna à Henri IV. qu'elle aimoit comme ſon frere, dans des tems fâcheux où il avoit beſoin de ſon ſecours. Ce fut ſous ſes auſpices qu'on entreprit ces fameux voïages aux Indes Occidentales qui eurent de ſi heureuſes ſuites. Sous ſon regne, François Draëke fit le tour du monde, & ouvrit aux ames hardies un chemin pour aller s'emparer de ces richeſſes que les Eſpagnols vouloient poſſéder ſeuls. Philippe leur Roi, & auparavant époux de Marie, voulut s'en venger en Europe en faiſant diverſion ſur l'Angleterre. Il ſe repentit de ſon entrepriſe, & fut obligé

de demander la paix à Elizabeth par la médiation de Henri IV. La Nation Angloiſe, quoique gouvernée par une femme, ne perdit rien de la gloire qu'elle s'étoit acquiſe ſous les Rois précédens.

De peur que la foibleſſe de ſon ſexe ne donnât du mépris pour ſa perſonne, elle voulut ſe faire craindre & reſpecter de ſes Sujets ſans les maltraiter. Elle tint une Aſſemblée à Weſtminſter où elle renouvella les anciennes Loix, qui aſſuroient l'état de ſa perſonne & la tranquillité du Roïaume. Il y fut ordonné que quiconque offenſeroit la Reine ou par des paroles ou par des actions, qui

lui feroit la guerre ou engageroit les autres à la lui déclarer, qui diroit que le Royaume ne lui apartient pas comme une ſucceſſion légitime, que quelqu'un y prétend à des titres plus juſtes, qui uſurperoit la qualité de Roi, ou la donneroit à un autre, qui l'acuſeroit d'être hérétique ou ennemie de la foi, & ſoutiendroit que les Loix, & les Statuts du Roïaume ne peuvent rien définir ſur ces matieres, encourroit les peines portées par ſa Majeſté. On ajouta que ſi quelqu'un avançoit du vivant de la Reine, qu'il y a ou qu'il doit y avoir un autre héritier du Roïaume, ou

un autre ſucceſſeur que les enfans qui naîtroient d'elle, ſeroit condamné à une priſon rigoureuſe, & dépouillé de tous ſes biens au profit de l'Etat.

Toute ſa politique ſe réduiſoit à quatre maximes capitales qu'elle ne perdit jamais de vûe. A ne pas prodiguer en dépenſes ou gratifications ſuperflues l'argent que le Parlement lui donnoit ; auſſi ne lui en refuſa-t-il jamais, & le Peuple païa toujours ſans regret les impôts dont on le chargea. A ne diſtribuer les charges & les emplois qu'à gens de mérite & de vertu ; reconnus pour tels. A faire rendre la juſtice

ſans partialité. Enfin à entretenir habilement les troubles qui s'éleverent en France, en Ecoſſe, en Eſpagne & dans les Païs-bas; afin que tenant ces Puiſſances ocupées d'elles-mêmes ou les unes contre les autres, elles ne troublaſſent point le repos de ſon Royaume, & que ſi l'ocaſion s'en préſentoit, elle profitât de l'affoibliſſement qu'auroit cauſé leurs diviſions.

L'Angleterre étoit donc tranquille & floriſſante tandis que le feu des Guerres civiles ou étrangeres ravageoit toutes les parties de l'Europe. Les Princes qui y régnoient recherchoient à l'envi les uns des au-

tres l'amitié d'Elizabeth, & tous lui proposerent des alliances.

Dès que Philippe Roi d'Espagne eut apris la mort de la Reine Marie son épouse & le couronnement d'Elizabeth, il se flatta de rentrer dans la possession de l'Angleterre en faisant demander à la nouvelle Reine de s'unir à lui par les nœuds du mariage, & se chargea d'obtenir la dispense du Pape pour cette union, qui n'étoit plus licite après avoir épousé la sœur. Elizabeth avoit de fortes raisons pour ménager l'amitié de ce Prince. Elle lui étoit redevable de la vie; elle savoit que la France

ſollicitoit fortement le Pape de la déclarer bâtarde, Anne de Boulen ſa mere n'aïant jamais été que la maîtreſſe de Henri; elle n'ignoroit pas que les François vouloient faire paſſer la couronne d'Angleterre ſur la tête de Marie Reine d'Ecoſſe mariée au Dauphin; elle n'avoit d'autre reſſource contre ces deux Puiſſances que Philippe, qui ſeul pouvoit l'aider à deffendre ſon Roïaume, acablé de dettes & affoibli par la perte de pluſieurs places importantes. Toutes ces conſidérations demandoient qu'elle donnât ſa main au Roi d'Eſpagne. Mais Elizabeth apréhendoit d'avoir un

maître ou un égal en prenant un époux. Elle reçut obligeamment les propoſitions de l'Ambaſſadeur ; elle demanda du tems pour ſe déterminer, & inſenſiblement, ſans avoir aucun mauvais procédé avec le Prince, elle le fit changer de réſolution en ſe déclarant pour le Proteſtantiſme.

Ce n'eſt pas que cette jeune Princeſſe fût inſenſible aux paſſions naturelles de l'humanité. Son cœur décéla plus d'une fois ce que la politique, la fierté & la Philoſophie cherchoient à déguiſer. Elizabeth étoit fort grande, & la nature lui avoit donné les traits & les graces de ſa mere, dont la rare

beauté avoit fait la fortune. Ses yeux ſans ceſſe agités marquoient tout au moins autant de feu dans le tempéramment que de vivacité & de pénétration dans l'eſprit. Les dons qu'une jeune perſonne a reçus de la nature, ſont la premiere choſe qu'elle connoît, celle qu'elle ſait mieux faire valoir, qu'elle étale avec plus de complaiſance, & pour laquelle elle ne manque jamais d'éxiger des hommages. L'eſprit fort d'Elizabeth ne le fut point aſſez pour la mettre à couvert de ce foible. Elle étoit convaincue de ſa beauté, & le moïen de la flater étoit d'y paroître ſenſible. Les Etats Généraux

des Païs-bas aïant envoié à Londres une grande Ambassade des principaux de la République, un jeune Hollandois, qui étoit à la suite des Ambassadeurs, se trouva à leur premiere audience vis-à-vis de la Reine, & dit à un Seigneur Anglois qu'il n'avoit point vû de femme plus digne de faire naître des feux dans le cœur d'un galant homme, & la conversation se soutint long-tems sur le même sujet. La Reine qui avoit eu les yeux attachés sur ces deux jeunes gens plus que sur les Ambassadeurs, parce qu'elle les voïoit ocupés d'elle, fit venir l'Anglois après l'audience, & lui ordonna sous

peine de ſon indignation de lui dire de quoi le Hollandois l'avoit entretenu. Inutilement il répondit que c'étoient de pures bagatelles, & de choſes abſolument indifférentes dont il avoit perdu le ſouvenir. La Reine inſiſtant avec menaces, il fut contraint de lui avoüer la paſſion que le Hollandois lui avoit témoignée pour elle. Elizabeth ne fit point paroître ce qu'elle en penſoit. Mais loin d'en être fâchée, quand les Ambaſſadeurs eurent pris leur audience de congé, elle leur envoïa à chacun une chaîne d'or de huit cens écus, & au jeune Hollandois, une qui valoit le double.

Le motif d'une diſtinction, auſſi marquée qu'elle étoit flateuſe, ne demeura pas inconnu. Le Parlement en prit ocaſion de repréſenter à la Reine qu'il étoit à propos pour le bien de l'Etat qu'elle choiſît un Prince, qui donnât des Succeſſeurs légitimes à la Couronne. Elle écarta habilement la propoſition, en répondant d'une maniere obligeante, que le jour de ſon ſacre elle avoit épouſé le Peuple. Cette défaite ne contenta les Anglois que pour un tems. Cinq ans après, ils lui préſenterent une nouvelle Adreſſe pour la prier de ſe marier, ou de nommer ſon ſucceſſeur, que l'on préten-

doit ne pouvoir être que la Reine d'Ecosse, Marie Stuard, qui avoit eu un fils depuis peu. En cas de refus, le Parlement devoit pourvoir à la succession malgré elle. Elizabeth dissipa cet orage menaçant, par une réponse si diffuse, si compliquée, & si ambiguë que les Députés n'y comprirent rien, sans toutefois avoir lieu de s'en plaindre, croïant au contraire que dans peu la Nation seroit satisfaite.

Au milieu de ces irrésolutions, la Maison d'Autriche se flata de la décider en lui proposant le jeune Archiduc Charles. Elizabeth, qui ne vouloit pas se brouiller avec la famille

& les amis de ce Prince, parut d'abord être charmée de cette alliance. Il y eut à ce ſujet des Ambaſſadeurs envoïés de part & d'autre, qui furent réciproquement reçus avec de grands honneurs ; & ces négociations faiſoient d'autant plus de plaiſir à la Reine, qu'elles la mettoient à couvert des pourſuites & des inſtances de ſon Parlement. On s'aperçut néanmoins que toute ſa conduite & ces difficultés n'étoient qu'une pure feinte pour tromper ceux qui preſſoient le mariage. Avant qu'on lui en fît des reproches elle déclara qu'étant déterminée pour la Réforme, & l'Archiduc pour demeurer

dans l'ancienne Religion, il ne leur étoit pas poſſible de vivre enſemble avec l'union qui doit régner entre deux époux, & qui ſeroit ſans ceſſe altérée par la maniere dont l'un & l'autre exerceroit les pratiques de ſon culte. Elle retira ainſi les engagemens aparens qu'elle avoit pris, ſans rompre l'eſtime & l'amitié qui étoit entr'elle & l'Empereur, dont ils continuerent à ſe donner des marques réciproques. C'eſt avec ce prétexte de Religion qu'elle eut toujours le ſecret d'arrêter adroitement les Princes Catholiques qui la recherchoient en mariage. Pour les Princes Proteſtans qui avoient

la même vûe, comme ils étoient moins puiſſans & moins redoutables, elle leur faiſoit d'abord entendre qu'ils n'avoient rien à eſpérer. Ceux-ci toutefois ſe préſenterent en grand nombre. Les principaux furent le Roi de Suéde, le Duc de Holſtein, le Comte de Haran, héritier préſomptif de la Couronne d'Ecoſſe, le Comte d'Arundel, & le Chevalier Pickering. Mais aucun ne paroiſſoit mieux fondé dans ſes eſpérances que Robert Dudley fils du dernier Duc de Northumberland. C'étoit le vrai favori, le canal de toutes les graces, le Mylord de la Cour par excellence, & l'on étoit perſua-

dé que la Reine avoit pour lui plus que del'eſtime & de l'amitié. Cependant elle ne penſa jamais à lui donner le titre de Roi.

Le Duc d'Anjou, frere de Charles IX. Roi de France fut le dernier qui parut ſur les rangs. Catherine de Médicis ſa mere, dont l'ambition n'avoit point de bornes, le fit propoſer en mariage à Elizabeth, ſoit dans la vûe de procurer des Royaumes à tous ſes enfans, ſoit pour empêcher le mariage d'Elizabeth avec le Prince de Navarre, dont il couroit quelque bruit, ſoit pour ôter aux Proteſtans François les ſecours qu'ils tiroient

d'Angleterre. Elle y envoia à ce dessein quatre Seigneurs distingués, avec la qualité d'Ambassadeurs extraordinaires. La Reine avoit aussi de grandes raisons pour accepter cette alliance, ou du moins pour ne la pas refuser ouvertement. Il falloit prévenir le soulevement des Catholiques oprimés, & arrêter l'armement redoutable du Roi d'Espagne qui menaçoit de près l'Angleterre. Elizabeth voulant contenir les uns & les autres, traînoit les négociations en longueur, & convint enfin des articles qu'elle avoit fait mettre en grand nombre pour gagner du tems. Elle donna des bagues au Duc d'Anjou

d'Anjou pour gage de ſa foi, & elle en reçut réciproquement. Elle paroiſſoit même ſouhaiter cette alliance, étant dans un âge, où il étoit tems de penſer à ſa poſtérité; ce qui lui donnoit différens ſujets de crainte pour l'avenir, & lui faiſoit dire qu'il n'y avoit jamais eu de Peuples qui euſſent adoré le Soleil couchant.

Mais toute ſa conduite & ſes diſcours n'étoient que feinte & illuſion. Lorſqu'Henri III. voulut enfin l'obliger à ſigner les articles, elle fit réponſe par ſon Ambaſſadeur, qu'elle n'avoit penſé à ſe marier que pour contenter ſes Peuples, qui la preſſoient inſ-

tamment d'affermir la ſucceſſion à la Couronne ; qu'entre tous ceux qui aſpiroient à ſon alliance, elle n'avoit pas héſité de préférer le Duc d'Anjou pour ſes qualités perſonnelles, & pour la ſplendeur de ſon rang ; qu'elle ne devoit rien précipiter dans une affaire qui ſeroit ſans remede ; qu'elle n'étoit pas encore bien aſſurée du ſuffrage de ſes Sujets ; que la vivacité avec laquelle on la preſſoit n'étoit donc pas raiſonnable ; que le Duc d'Anjou étant ſur le point d'entrer en guerre avec Philippe II. pour des intérêts particuliers, il y entraîneroit les Anglois, qui ne cherchoient au contraire

qu'à continuer la paix dont ils jouiſſoient ; qu'ainſi elle avoit lieu de craindre qu'ils ne montraſſent alors autant d'averſion pour lui, qu'ils avoient d'abord témoigné de vivacité pour ſon mariage ; Qu'il étoit donc à propos d'en ſuſpendre la célébration juſqu'à ce que le Prince eût terminé ſes différends avec l'Eſpagne, & que la Ligue offenſive & deffenſive entre la France & l'Angleterre fut ſignée. Enfin elle dit que des Médecins & des femmes l'avoient aſſurée qu'elle ne pouvoit s'expoſer à avoir des enfans ſans courir un danger évident pour ſa vie. Ces raiſons firent comprendre au Roi

de France qu'il ne falloit plus penſer à cette alliance, & le Duc d'Anjou, qui étoit déja en Angleterre ſe retira.

En même tems qu'Elizabeth ſe mocquoit intérieurement de tous les Princes Etrangers qui la recherchoient en mariage, elle les trompoit auſſi habilement en ce qui concernoit les Traités & les Alliances. Toujours & uniquement ocupée de la tranquillité & du bien de ſon Roïaume, elle ne prenoit ou ne gardoit d'engagemens que ceux qui étoient à ſon avantage, & elle ne manquoit jamais de reſſources ou de prétextes pour ſe diſpenſer des autres. Dans les

commencemens de ſon regne, elle parut pénétrée de reconnoiſſance pour Philippe II; elle le nommoit ſon Sauveur, elle en avoit le portrait à côté de ſon lit, elle le faiſoit remarquer à tout le monde. Mais quand elle ſe vit ſolidement établie ſur le trône, & qu'elle crut n'avoir plus ſujet de l'appréhender, elle ſe déclara ouvertement contre lui, à l'ocaſion d'une ſomme conſidérable qu'elle avoit ſaiſie à des marchands Italiens.

Ce fut pour ſe mettre à couvert de ſon reſſentiment, & pour chercher de l'apui qu'elle s'allia en aparence avec la France & l'Ecoſſe par le Trai-

té d'Edimbourg. Peu après elle prit de l'inquiétude ſur le mariage de Marie Stuart avec le Dauphin ; elle s'imagina que les François vouloient entrer dans l'Angleterre par l'Ecoſſe : elle rompit la paix avec ces deux Puiſſances, & prit les armes contre l'une & l'autre. Elle fit arrêter Marie, elle la mit dans la Tour de Londres, & traverſa longtems par deſſous main les négociations qui ſe faiſoient pour ſa liberté, & auſquelles elle ſembloit ſe prêter de bonne foi.

Différentes circonſtances réünirent Charles IX. avec Elizabeth, & il y eut une Ligue offenſive & deffenſive en-

tre l'une & l'autre Couronne. Quoique la Reine fut outrée & allarmée de la journée de S. Barthelemi ; elle diſſimula avec le Roi, elle conſerva tous les dehors de la bonne intelligence ; elle conſentit même à être Maraine d'une Princeſſe de France. Cependant elle envoïa une flotte ſous le commandement du Comte de Mongommery au ſecours des Huguenots aſſiégés dans la Rochelle. Quand l'Ambaſſadeur de France lui en porta ſes plaintes, elle les éluda habilement. Elle répondit que s'il étoit ſorti quelqu'un de ſes Ports, c'étoient des gens ſans aveu, qu'elle permettoit de punir ſi on les

pouvoit arrêter ; à moins que ce ne fuſſent des Marchands, dont il ne convenoit pas de troubler la liberté dans le commerce. Elle n'oſa pas s'expliquer plus clairement ; le peu d'union qu'elle avoit avec la France lui ſervant à tenir ſes ennemis en reſpect.

On ſera moins ſurpris de voir Elizabeth duper les Hommes quand on ſaura qu'elle commença ſon regne par joüer la Religion. Le Proteſtantiſme, établi en Angleterre ſous Edouard & ſon fils Henri, y fit de grands progrès lorſqu'elle monta ſur le Trône, & quoiqu'elle eût été inſtruite dans l'erreur elle n'en étoit pas con-

vaincue. Elle avoüa au ſieur de Lanſac qu'elle étoit perſuadée de la Primauté du Pape, & à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qu'elle croïoit la réalité. Mais ſon zele pour la Religion marchoit toûjours après ſon intérêt particulier, ſuivant l'aveu des Ecrivains même Proteſtans. L'un (*a*) d'eux, qui penſoit comme elle ſur cette liberté ou indifférence de ſentimens, s'en explique en ces termes : » Indubitablement ſi toutes choſes euſſent été égales » de part & d'autre, Elizabeth » eût préféré la Religion Proteſtante à la Religion Romaine, car on l'avoit élevée

(*a*) BAYLE ſur Elizabeth, *Note* F.

» dans la premiere. Mais pour
» éviter les risques qu'un ren-
» versement de Religion lui
» faisoit envisager, elle auroit
» suivi le Catholicisme si elle
» y avoit trouvé son avantage.
» Trop de roideur de la part du
» Pape la détermina à embras-
» ser le parti Protestant. Elle
» comprit qu'en demeurant
» Catholique elle ne pourroit
» disconvenir qu'elle ne dût la
» Couronne à une vraie usur-
» pation ou à une condescen-
» dance de la Cour de Rome,
» qui exposeroit tous les jours
» son Trône à mille disputes.
» Etant Catholique, elle de-
» voit confesser que le divorce
» de son pere avec Catherine

» d'Aragon étoit nul, & qu'ain-
» ſi Anne de Boulen n'avoit pû
» être que la concubine de
» Henri VIII. Or dans les Mo-
» narchies héréditaires, un bâ-
» tard ne peut exclure la pa-
» renté légitime ſans renverſer
» une loi fondamentale, &
» par conſéquent ſans devenir
» uſurpateur. Il fallut donc
» qu'Elizabeth abandonnât l'E-
» gliſe Romaine, afin de pou-
» voir ſoutenir que la Cour de
» Rome avoit eu tort de con-
» damner le mariage d'Anne
» de Boulen. Mais outre cela,
» ſon eſprit ſi pénétrant lui fai-
» ſoit trop bien apercevoir la
» ſituation des affaires généra-
» les, pour la laiſſer un mo-

» ment en doute qu'en se dé-
» clarant contre le Pape, elle
» mettroit dans ses intérêts
» tous les Protestans de l'Euro-
» pe, & que par ce moyen elle
» nourriroit la Guerre civile
» tant qu'elle voudroit chez ses
» Voisins «.

Tels sont les sentimens & les principes que cet Ecrivain licentieux atribue à Elizabeth, & qu'il confirme par la suite de ses réflexions que je n'ose transcrire. Quelque hardis & révoltans qu'ils paroissent, il est néanmoins très-vraisemblable qu'il n'impute rien à cette Princesse qu'elle ne pensât réellement; & toute sa conduite fait voir qu'elle agissoit sur ces maximes.

Cependant en faiſant abſtraction de ſes vûes & de ſa maniere de penſer, il faut reconnoître qu'aucun Prince de l'Univers n'auroit manié le ſceptre avec autant de prudence qu'Elizabeth dans les circonſtances critiques où elle ſe trouva. Nous emprunterons à ce ſujet les paroles d'un Hiſtorien (*a*) non ſuſpect d'avoir outré les louanges à ſon égard. » Elizabeth, dit-il, eſt une » Princeſſe dont le nom nous » imprime d'abord dans l'eſprit » une idée qu'on ne remplit » point dans les peintures que » l'on en fait. Jamais Tête cou-

(*a*) Le P. d'Orleans Jesuite. Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre, tom. II. p. 459.

» ronnée ne ſut mieux l'art de
» régner, & ne fit moins de
» fautes dans un long regne.
» Les amis de Charles-Quint
» pouvoient compter les ſien-
» nes ; les ennemis d'Eliza-
» beth ont été réduits à lui
» en chercher, & ceux qui
» avoient le plus d'intérêt à
» décrier ſa conduite l'ont ad-
» mirée. L'objet qu'elle ſe
» propoſa fut de gouverner,
» de régner, d'être maîtreſſe,
» de tenir ſes Peuples dans la
» ſoumiſſion, & ſes Voiſins
» dans le reſpect ; n'affectant
» ni d'affoiblir ſes Sujets, ni
» de conquérir ſur les Etran-
» gers ; mais ne ſouffrant pas
» que perſonne donnât attein-

» te au pouvoir ſuprême, » qu'elle ſavoit également » maintenir par la politique » & par la force. Car perſon- » ne de ſon tems n'eut plus » d'eſprit qu'elle, plus d'adreſ- » ſe, plus de pénétration. Elle » ne fut pas guerriere, mais el- » le ſut ſi bien former des Guer- » riers, que depuis long-tems » l'Angleterre n'en avoit vû » ni un plus grand nombre, ni » de plus expérimentés.

LA LOI qui ne permet pas aux femmes de regner en France par elles-mêmes a enfoui les talens de différentes Princeſſes illuſtres, qui ont partagé les honneurs du Trône, depuis plus de treize cens ans que ſub-

ſiſte notre Monarchie. L'Hiſtoire, qui ſur ce principe a négligé de recueillir les traits de ſageſſe & d'heureuſes diſpoſitions pour le Gouvernement que l'on a remarqué dans pluſieurs, n'en parle que légerement. Néanmoins elle en dit aſſez pour faire connoître qu'il y en eut dont le mérite égaloit au moins celui des Princes qui exerçoient l'autorité ſouveraine.

Sans nous arrêter à reprendre ces faits particuliers, épars dans les différens âges de notre Hiſtoire, nous paſſons à la célébre *Catherine de Médicis*, qui fut chargée de l'adminiſtration du Royaume pendant

une grande partie du ſeiziéme ſiécle. Elle y eut trois fois les honneurs & les droits de la Régence ; 1° durant le voyage de Henri II. ſon mari en Lorraine ; 2° pendant la minorité de Charles IX. 3° depuis la mort de ce Prince juſqu'au retour de Henri III. qui fut Roi de Pologne ; & quoique dans les intervalles elle ne portât pas le titre de Régente, elle ſut toujours en conſerver l'autorité.

Il falloit autant d'eſprit, de politique & de fermeté qu'elle en avoit pour ſe ſoutenir au milieu des flots & des orages dont le Roïaume étoit agité. Lors de ſa premiere Régence

en 1552. il y avoit environ trente ans que les erreurs de la Prétenduë Réforme avoient commencé à troubler le repos de l'Eglise. Le venin présenté habilement, dans un siecle où regnoit l'ignorance, avoit malheureusement infecté une partie du Peuple & de la Cour. Ceux qui s'étoient laissé séduire portoient le zele aussi loin que ceux qui deffendoient la pureté de l'ancien dogme. Les plus grandes Maisons du Roïaume étoient devenues ennemies les unes des autres à ce sujet, & le sang roïal prêt à prendre les armes contre lui-même. Chaque jour produisoit son libelle, son assemblée, ses mouvemens de sédition.

Le Peuple épuisé par les frais d'une longue & cruelle Guerre, ne demandoit que la paix, & s'embarassoit fort peu du parti qui l'emporteroit sur l'autre, pourvû qu'on en ressentît du soulagement. Cependant il inclinoit plus pour les Guises, Princes populaires, généreux, magnifiques & inviolablement attachés à la Religion qu'ils avoient reçuë de leurs peres. Les Nobles d'un autre côté donnoient leurs allarmes particulieres. Consumés par le service des dernieres guerres, ils demandoient de grandes sommes qui leur étoient dûës. Mais malheureusement les coffres du Roi

étoient vuides & chargés d'environ quarante millions de dettes, dont l'intérêt couroit; une partie de ſon domaine étoit aliéné, & les revenus engagés pour pluſieurs années d'avance. Les Seigneurs venoient tous à la fois ſolliciter les récompenſes de leurs ſervices, s'attachant à l'un ou à l'autre parti des Princes opoſés, pour obtenir des charges ou des gratifications; & ceux-ci s'étant enfin déclarés ouvertement les uns contre les autres trouverent pour Partiſans ceux qui eſpéroient les avoir pour Protecteurs.

Mais quand il n'y auroit point eu de parti prêt à ſe former, la

ſeule Catherine de Médicis eût été capable d'en faire éclore dans l'Etat. Autant par intérêt que par inclination naturelle, elle s'étudioit à ſemer la diviſion entre les Grands, favoriſant tantôt les Catholiques, tantôt les Novateurs, ſelon l'ancienne maxime & la deviſe de ſa Maiſon, de mettre ou d'entretenir des ſources de diſcorde entre ſes principaux Sujets, pour prévenir tous les projets de rébellion & régner plus ſûrement. *Divide ut regnes.* Sa politique mettoit en œuvre toutes les ruſes & tous les artifices imaginables. Elle feignoit d'ouvrir ſon cœur à ceux qui l'aprochoient; elle acommo-

doit ſa voix, ſes yeux, ſon air, & ſa contenance aux paſſions des uns & des autres, pour les inciter ou pour les retenir. Quelquefois elle paroiſſoit grave & ſérieuſe, d'autrefois douce, affable, preſque ſupliante; aujourd'hui elle étoit dans la joie, demain dans la triſteſſe & l'abattement. Tantôt on auroit cru qu'elle apréhendoit, & un moment après elle prenoit un viſage & un ton menaçant. Elle n'épargnoit ni prieres, ni larmes, ni careſſes, quand elles étoient néceſſaires pour arriver à ſes fins. Sa magnificence étoit ſans bornes; perſonne ne ſavoit régner avec plus de ſplendeur. Elle avoit

apris de François I. ſon beau-pere à ne rien épargner pour faire fleurir les Arts & les Siences, & elle agiſſoit comme étant perſuadée que c'eſt l'unique moïen d'illuſtrer la mémoire des Princes. Auſſi Henri III. lui donna cet éloge dans ſa harangue aux derniers Etats de Blois, qu'elle avoit tant de fois conſervé la France au milieu des dangers qui la menaçoient, qu'on ne devoit pas ſeulement l'apeller mere des Rois, mais encore mere de l'Etat & du Roïaume.

Dans la réſolution qu'elle avoit formée de conſerver toute ſa vie le manîment des affaires, elle fit élever ſes fils dans

le plaiſir, la moleſſe & l'ignorance ; & dès que Charles IX. fut monté ſur le Trône, elle engagea les Grands à la nommer Régente. Mais comme le Prince de Condé & le Connétable de Montmorency aſpiroient au Gouvernement, elle fit déclarer le Roi Majeur dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, & déſormais elle gouverna au nom de ce Prince, qui avoit à peine une ombre d'autorité. On ſait l'abus qu'elle fit de ſon pouvoir pour le maſſacre des Proteſtans à la journée de S. Barthelemi ; action fatale dont elle obligea le Roi à ſe déclarer l'Auteur.

Ses vûes ne ſe bornoient pas à

à la France. Quelques Marchands de Marſeille l'avoient aſſurée que les forces de Selim, ocupées en Orient contre les Italiens & les Eſpagnols, donnoient une ocaſion favorable aux François de faire la conquête du Roïaume des Algériens, qui certainement préféreroient leur domination à celle des Eſpagnols dont ils étoient menacés. Si ce projet réüſſiſſoit, elle comptoit y joindre dans peu la Sardaigne, que Philippe Roi d'Eſpagne avoit offerte autrefois comme un dédommagement de la Navarre qu'il avoit uſurpée, & enſuite l'Ile de Corſe, ſur laquelle la France avoit des pré-

tentions; que ces deux Iles, qui ſont des plus grandes de la Méditerranée, & très-avantageuſement placées pour faciliter le paſſage en Afrique étant jointes à l'Etat d'Alger, formeroient une Puiſſance redoutable aux Couronnes voiſines. Dans cette vûë, elle chargea François de Noailles, Evêque d'Acqs d'aller négocier cette affaire à la Porte avec le Grand Viſir. Selim ne parut pas éloigné de ce projet, & ſur la connoiſſance qu'il avoit du mérite de Catherine, il y auroit engagé le Sultan, ſi le Mouphti, dont l'avis eſt néceſſaire dans les entrepriſes importantes, ne s'y étoit opoſé,

ſous prétexte que les choſes qui avoient été conſacrées par le culte de leurs Peres ne devoient pas tomber en d'autres mains que celles des Muſulmans. Mais l'envie de ſe concilier la Reine & de gagner ſon amitié fit promettre qu'on envoïeroit dans peu ſur les côtes de Provence une flotte de deux cens Galeres, avec laquelle les François ſe rendroient maîtres de toutes les Villes qui ſont ſur les côtes d'Eſpagne & d'Italie, ſans que la Cour de Conſtantinople y pût rien prétendre.

Ce Traité ſi avantageux à la France ne manqua que par le concours d'un autre projet,

qui donnoit des eſpérances plus brillantes & plus flatteuſes. Catherine auſſi crédule qu'elle étoit ambitieuſe, avoit conſulté des Devins qui lui avoient prédit qu'avant ſa mort elle verroit tous ſes enfans ſur le Trône. Quoiqu'elle donnât à cette prédiction un ſens qui la flattoit, elle apréhendoit néanmoins qu'on n'eût voulu lui faire entendre que ſes enfans régneroient l'un après l'autre en France, ce qui annonceroit quelques cataſtrophes ou des morts prématurées. Pour éluder le pronoſtic de cette funeſte ſucceſſion, elle portoit ſes regards ſur tous les Roïaumes de l'Europe qu'elle

pourroit procurer à ſes fils, & elle étoit très-attentive aux ocaſions qui s'en préſentoient. C'eſt ce qui lui avoit déja fait négocier le mariage du Duc d'Anjou & du Duc d'Alençon avec Elizabeth Reine d'Angleterre.

On aprit alors que la ſanté de Sigiſmond Auguſte, Roi de Pologne étoit entierement déſeſpérée, & que ce Prince n'aïant pas d'enfans, l'élection d'un nouveau Roi ſeroit dévoluë aux Etats de la Nation. Auſſi-tôt Catherine ouvrit les yeux ſur cet objet qui entroit parfaitement dans ſon plan favori, & le plus habile de tous les Princes n'auroit rien ajouté

aux meſures qu'elle prit pour y réuſſir. De concert avec Monluc, Evêque de Valence & ſon Confident, elle convint d'envoïer quelque jeune Gentilhomme de la Cour, qui ſous prétexte de voïager iroit d'abord à la Cour de Vienne, pour tâcher d'en pénétrer les vûes & les deſſeins : car on diſoit que l'Empereur penſoit à faire tomber la Couronne de Pologne à ſon fils Erneſt. Que de Vienne, ce Gentilhomme paſſeroit en Pologne, où il feroit ſon poſſible pour voir le Roi. Qu'il ſe lieroit avec les Seigneurs du Païs, qui ſe piquent de bien recevoir les Etrangers. Qu'il s'apliqueroit ſans affec-

tation à leur donner de l'estime pour le nom François, & en particulier pour le Duc d'Anjou; enfin qu'il ne négligeroit rien pour les engager à se souvenir de lui dans l'élection de leur Prince. Balagny, jeune homme adroit, & bâtard de Monluc, fut chargé de la commission, & il s'en acquita au grand contentement de Catherine.

Il revint en France aussi-tôt après la mort de Sigismond, & il rendit compte à la Reine Mere des dispositions où il avoit laissé les Polonois. Sur l'exposé qu'il en fit la Reine ne vit personne plus en état de suivre ce projet

que l'Evêque de Valence lui-même. Il s'excusa longtems sur son grand âge & sur sa mauvaise santé. Mais elle lui fit tant d'instances qu'il ne put se dispenser d'accepter cet emploi. Quelque grands en effet que fussent les secours & les pouvoirs qu'il reçut de la Cour pour traiter une affaire de cette importance, il avoit personnellement de plus grandes ressources pour la faire réussir. Déja il avoit fait connoître sa capacité dans plusieurs Ambassades où il s'étoit conduit avec autant de prudence que de bonheur. Le choix d'un tel homme répondoit parfaitement à la sagesse de Catherine.

Dès qu'il fut arrivé ſur les frontieres de Pologne, il écrivit aux Archevêques, Evêques Palatins, & aux grands Seigneurs aſſemblés à Warſovie, pour les engager à être favorables au Duc d'Anjou dans l'élection qu'ils alloient faire d'un nouveau Roi. Il diſſipa habilement les reproches que l'on faiſoit au jeune Prince ſur la part qu'il avoit euë à la journée de S. Barthelemi. Il mit au contraire dans un beau jour tout ce qui pouvoit le rendre recommandable, la gloire de ſa Nation, la ſplendeur de ſa naiſſance, la maturité de ſon âge, ſa probité, ſa pénétration, ſon expérience dans la Guerre

& dans le Gouvernement d'un Etat, le bonheur qui acompagnoit toutes ſes entrepriſes. Le diſcours qu'il fit à la Diete ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçuës de Catherine, montroit l'habileté de l'un & de l'autre. Il s'y étendit beaucoup ſur les avantages que l'élection du Duc d'Anjou pouvoit procurer au Roïaume. Il fit voir qu'il n'étoit ennemi d'aucun Prince; qu'il n'avoit nul différent pour des limites; qu'il étoit d'une Nation toujours amie des Polonois; qu'il poſſédoit en France de grands apanages, dont le revenu montoit à quatre cens mille écus d'or; qu'il pourroit équi-

per à ſes dépens une flotte pour maintenir le commerce maritime de Narva, & pour tranſporter dans les Païs Septentrionaux une Armée de Gaſcons s'il en étoit beſoin; qu'il ne falloit que dix jours pour paſſer des Ports de France à Dantzick, enfin que ſes richeſſes le mettoient en état de relever l'Univerſité de Cracovie & de rétablir ſon College.

Toute l'Aſſemblée aïant aplaudi à ſa harangue, qu'il eut ſoin de faire imprimer pour la répandre davantage, on ne penſa plus aux compétiteurs du Duc d'Anjou; on le proclama Roi de Pologne peu de jours après, & on lui en envoia por-

ter la nouvelle par treize principaux Seigneurs de la Nation. Catherine au comble de ses vœux d'avoir réussi dans une entreprise aussi importante que difficile, se surpassa en magnificence pour faire honneur aux Députés. Elle envoïa au-devant d'eux au-delà de la Porte S. Martin cinquante carosses à quatre chevaux qui les précéderent dans leur entrée, & qui étoient tous remplis des Princes du Sang, des premiers Seigneurs & des grands Officiers de la Couronne. Elle voulut que François de Bourbon Dauphin fût à leur tête.

Catherine étoit venuë à bout dans cette ocasion de ce que

l'Empereur Maximilien, ni Jean Roi de Suede, ni Basile grand Duc de Moscovie n'avoient pû faire chacun en particulier pour leurs Fils, ni le Grand Seigneur pour un Sujet qu'il proposoit, ni enfin les Polonois pour un Prince de leur Nation qu'il étoit naturel de mettre sur le Trône préférablement à tout Etranger. Sa politique & son adresse l'emporterent sur tous ces illustres rivaux, qui d'ailleurs passoient pour habiles dans l'art de régner. Il fallut sacrifier la tendresse à l'ambition, quand le nouveau Roi, qu'elle aimoit comme soi-même, fut obligé d'aller prendre possession de sa

Couronne. Elle donna en le quittant les plus grandes marques de regrets & de douleur.

Mais à peine étoit-il arrivé en Pologne qu'il reçut un courier pour lui donner avis de revenir en France, monter ſur le Trône qui lui étoit échu par la mort de Charles IX. ſon frere, décédé huit mois après le départ. Le Prince réduit à une extrême foibleſſe déclara que ſa maladie ne lui permettant plus de s'apliquer aux affaires, il s'en déchargeoit entierement ſur ſa mere, qu'il ſavoit très-digne de la confiance qu'il avoit en elle. Il ordonna qu'on lui obéît comme à lui-même, & que ſi Dieu l'apelloit à une

meilleure vie, on reconnut en tout l'autorité de cette Princesse, entre les mains de laquelle il remettoit toute la plénitude de son pouvoir jusqu'à l'arrivée du Roi de Pologne. On en dressa les Lettres Patentes, & pour les rendre plus autentiques, Catherine y fit assister la jeune Reine, le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, & le Cardinal de Bourbon. Le Parlement voulant faire sa Cour à la nouvelle Régente, mit dans l'Acte que l'enregîtrement avoit été fait à la Requête du Procureur Général, après que la Reine avoit bien voulu accepter l'administration du Roïaume aux instan-

tes prieres du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre, du Cardinal de Bourbon & des Présidens & Conseillers que le Parlement lui avoit députés.

Elle ne perdit rien de son crédit par le retour du Roi, qui prit le nom de Henri III. & l'on peut dire qu'elle régna vingt ans consécutifs par l'autorité absoluë qu'elle avoit su prendre tant sur ses fils que sur les Grands du Roïaume. Le penchant du Roi pour la vie oisive laissoit d'ailleurs à sa mere la liberté d'agir comme elle vouloit. Alors le Roïaume étoit troublé plus que jamais par les disputes sur la Religion. Catherine voïoit l'im-

poſſibilité & les inconvéniens de forcer les Proteſtans à ſe ſoumettre au Concile de Trente. Ils étoient ſoutenus par les principaux perſonnages de l'Etat & même par des Princes du Sang ; leur parti étoit infiniment redoutable ; & dans l'eſpérance que le tems ameneroit des circonſtances plus favorables, Catherine arrêtoit les voies d'éclat par des Treves ou des Traités de pacification qui contenoient les eſprits. Mais le zele indiſcret ou intéreſſé de quelques Catholiques aïant fait naître la fameuſe Ligue qui fut auſſi contraire à l'Etat qu'à la Religion, tout changea de face. Les Ligueurs entraîne-

rent le Roi dans la malheureuse résolution qu'ils avoient prise de détruire tous ceux de ses Sujets qui ne voudroient pas renoncer à l'erreur.

Catherine ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient détourner cet orage. Elle fit la démarche d'aller en personne chercher le Roi de Navarre jusques dans le Poitou pour l'exhorter à reprendre la Religion de ses Peres, & à ne pas se rendre coupable des malheurs dont la France étoit menacée ; elle le conjura de contremander les Troupes d'Allemagne qu'il faisoit venir pour soutenir les Calvinistes François. Mais toutes ses instances

ſe terminerent en pure perte, & elle fut obligée de revenir promtement à Paris pour prendre les meſures convenables contre une conjuration des Ligueurs, formée ſur la perſonne du Roi même, qui ſelon eux ne montroit pas aſſez de zele. Catherine ne pouvant ſe perſuader que le projet de ce crime fût auſſi réel qu'on le diſoit, empêcha ſon fils d'arrêter les Chefs de la conſpiration, dans la crainte de faire triompher le parti contraire. Sa ſageſſe l'abandonna en cette ocaſion. Le Duc de Guiſe, déterminé à tout, pour ſoutenir l'entrepriſe qu'un faux zele lui avoit inſpirée, ſéduiſit les

Bourgeois de Paris, & les détermina à faire main-baſſe ſur les Troupes du Roi, commandées dans les principales Places de la Ville, où une partie fut aſſaſſinée à la perfide journée des Baricades.

Ce fut là le dernier coup qui acheva de ruiner l'autorité Roïale, juſqu'au tems où les armes victorieuſes de Henri IV. domterent la révolte & écraſerent tous les partis. Le Roi s'étant ſauvé à Chartres pour mettre ſa perſonne à couvert, le Duc de Guiſe ſe rendit le ſoir chez la Reine Mere, à qui il voulut faire croire qu'il étoit très-mortifié de ce départ ſubit & précipité, dont il n'y

avoit aucun ſujet raiſonnable. Le pouvoir abſolu que ce Chef des Ligués s'étoit acquis ne permit pas à Catherine de lui faire ſentir toute l'horreur de ſa conduite, qu'il vouloit parer des dehors de la Religion. Elle crut devoir diſſimuler, pour conſerver l'ombre d'autorité qui lui reſtoit, & elle ſe contenta de le recevoir froidement. Mais voïant qu'il étoit trop avancé pour reculer, & que la fortune ſembloit lui offrir les moïens de pouſſer plus loin ſes deſſeins ambitieux, qui ne pouvoient manquer d'entraîner la ruine du Roi même, elle voulut l'arrêter dans le cours de ſes progrès. Elle emploïa

pour cet effet la crainte & l'eſpérance, repréſentant au Duc d'un côté le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur une populace inconſtante & légere, dont l'apui étoit ſon unique reſſource ; & de l'autre, lui faiſant au nom du Roi ſon fils les propoſitions les plus avantageuſes. Toutes ſes remontrances ne furent pas capables de vaincre le Duc. Réſolu de pourſuivre ſon entrepriſe & de mettre ſes ſuccès à profit, il ſe fit aporter les clefs de la Baſtille & du Château de Vincennes pour affermir de plus en plus ſon autorité dans la Capitale du Roïaume.

Il auroit peut-être envahi le Trône & la Couronne, ſi Ca-

therine ne lui en avoit fermé les accès, moins à la vérité par la force, qu'elle n'avoit plus en main, que par les ressources de sa prudence & de sa sagesse. Si elle-même avoit voulu se faire déclarer Reine absoluë à l'exclusion de son fils, elle y auroit aisément réussi dans des circonstances aussi orageuses. Mais tout ocupée du rétablissement de ce Prince, elle fit dire sous main au Premier Président de Harlay, qu'il seroit à propos que le Parlement députât à la Cour de Chartres quelques-uns de son Corps, pour faire des excuses au Roi sur ce qui s'étoit passé, & l'assurer de la soumission & de la fidélité des Parisiens.

Sur cet avis intervint un Arrêt des Chambres aſſemblées qui y étoit conforme, & qui fut donné à la requiſition du Procureur Général, afin qu'il parût que le Parlement faiſoit cette démarche de ſon propre mouvement & pour ſatisfaire à ſon devoir. Six Députés ſe rendirent à Chartres, & aïant obtenu audience de ſa Majeſté, ils lui firent un diſcours tel qu'on auroit pû le déſirer dans les tems les plus tranquiles. Le Roi leur répondit que la Reine Mere l'avoit déja informé de leur réſolution, qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaiſir, que juſqu'alors il avoit été perſuadé que leur Corps, un des

des plus reſpectables du Roïaume, ne s'écarteroit jamais de ſon devoir ; qu'il ſavoit qu'ils étoient fachés de ce qui étoit arrivé à Paris, & qu'ils n'auroient pas manqué de l'empêcher, s'il avoit été en leur pouvoir. Il excuſa même par politique les Habitans de cette Ville, rejettant le tumulte ſur un petit nombre d'eſprits ſéditieux, qui avoient excité tout le déſordre. Il les exhorta à demeurer fermes dans la fidélité qu'ils lui devoient, & promit de les informer plus amplement de ſes intentions par la Reine Mere, à qui il étoit redevable non-ſeulement de lui avoir donné le jour, mais en-

core des ſoins qu'elle avoit toujours pris pour le bien & la tranquilité de ſon Roïaume.

Les Ligués eux-mêmes ne s'exprimoient pas moins avantageuſement ſur cette Princeſſe, quoiqu'elle ſe fût ouvertement déclarée contre leurs violences. Dans la Requête qu'ils préſenterent au Roi pour ſe plaindre des Novateurs, ils lui dirent que pour lui faire connoître que ni la jalouſie ni la haine n'avoient aucune part à leurs acuſations, ils le ſuplioient de prier la Reine ſa mere, aux ſoins de laquelle il n'étoit pas moins redevable que tout le Roïaume, de lui en dire librement ſon ſenti-

ment; perſuadés que ſa juſtice & la pureté de ſa foi proſcriroient infailliblement l'erreur. Ils demanderent enſuite au Roi de ſe mettre lui-même à la tête de l'armée qui devoit marcher contre les hérétiques de la Guienne, tandis que la Reine reſteroit à Paris pour veiller au Gouvernement de l'Etat, qu'elle avoit juſqu'alors ſi heureuſement & ſi ſagement adminiſtré.

Cette propoſition de Guerre n'aïant pas été acceptée, on travailla fortement à réconcilier les Ligués avec le Roi. Catherine engagea une ſeconde fois le Parlement à envoïer lui faire des remercimens de la

Paix qu'il venoit de donner aux Catholiques, le ſuplier d'oublier le paſſé & de revenir dans ſa Capitale. Le docte Préſident Barnabé Briſſon étoit à la tête des Députés; il alla joindre le Prince à Vernon, & fit un diſcours ſi éloquent qu'il charma toute la Cour. Henri, qui malgré des ſoins plus preſſans s'amuſoit volontiers à ces ſortes de harangues, y fit une réponſe, où l'on ſentoit qu'il avoit cherché à faire briller ſon eſprit. Mais il y déclara qu'il ne jugeoit pas encore à propos de rentrer dans Paris.

De Vernon il retourna à Chartres où la Reine Mere lui mena le Duc de Guiſe. Ce Chef

des Ligués parut devant le Roi avec une grande aparence de soumission, & se prosterna pour lui baiser la main. Henri le releva d'un air riant & l'embrassa. On étoit bien persuadé que la politique, si ordinaire à la Cour, avoit réglé tout ce qui s'étoit passé dans cette premiere entrevûë, & l'on en eut la preuve quand on sut que le Roi avoit fait assassiner le Duc de Guise à l'entrée de son cabinet où il venoit lui rendre visite. Aussi-tôt après que le coup eut été fait, Henri descendit chez la Reine pour l'informer de ce qui venoit de se passer. Cette Princesse fut frapée d'une action aussi effraïante,

dont le Roi ne paroiſſoit pas même ému. Cependant comme elle ſavoit parfaitement diſſimuler, elle ſe contenta de demander à ſon fils s'il avoit prévu les ſuites que cette démarche pouvoit avoir, & s'il étoit préparé à tout événement. Le Roi aïant répondu qu'il avoit pourvû à tout; « Tant mieux, lui dit-» elle, je prie Dieu ſeulement » que vous vous trouviez bien » de ce qui vient d'arriver ».

Malgré le déguiſement de Henri, elle s'aperçut qu'il commençoit à ſe défier d'elle, & dès-lors on la vit ſe négliger ſenſiblement. Soit feinte, ſoit dégoût réel, cauſé par ſon grand âge, elle ne ſe mêla plus

du Gouvernement ; contente de ſe ſoutenir à la Cour par une magnificence toujours roïale & par une ombre d'autorité que le Prince ne lui ôta jamais. Peu de tems avant la mort du Duc de Guiſe, elle avoit eu une légere attaque de fiévre, & elle commençoit à ſe rétablir lorſque cet accident imprévu, joint aux reproches du Cardinal de Bourbon, qui l'acuſa de l'avoir trahi lui & le Duc en les amenant à la Cour, lui donna le coup de la mort. Catherine peut avoir eu des défauts comme tous les plus grands Princes, puiſqu'il eſt attaché à l'humanité de n'en pouvoir être exempte. Mais il faut auſſi

reconnoître qu'elle possédoit éminemment l'art de gouverner un Royaume dans les circonstances les plus difficiles. Ses fils souvent loués dans l'Histoire, n'ont jamais su comme elle tenir en équilibre les deux Partis qui agitoient alors l'Eglise & l'Etat. C'est la seule face sous laquelle nous envisageons ici les Princesses illustres, & qui nous a fait mettre Catherine de Medicis au rang des plus célebres.

Les évenemens ne furent pas moins importans sous la Régence de Marie de Medicis femme de Henri IV. & sous celle d'Anne d'Autriche Mere de Louis XIV. L'une & l'autre

ne purent ſe diſpenſer de prendre chacune un premier Miniſtre, & le choix qu'elles en firent montra la juſteſſe & la ſolidité de leur diſcernement, en confiant une partie de l'autorité à des hommes capables de les faire régner avec toute la ſageſſe, la force, & la ſplendeur qui conviennent à la majeſté du Trône. Ce ſont en effet les excellens Miniſtres qui immortaliſent la mémoire des Rois; & la marque aſſurée d'un grand Prince, c'eſt de les ſavoir choiſir. On peut apliquer à ceux-ci ce que la Sageſſe dit d'elle-même: C'eſt par moi que les Monarques regnent avec gloire & dans l'équité ſur

le cœur de leurs Sujets ; c'eſt par moi que les Légiſlateurs ordonnent ce qui eſt juſte. *Per me (a) Reges regnant, & Legum Conditores juſta decernunt.*

Quel honneur pour le Prince, & quelle reconnoiſſance de la part de ſes Sujets à qui il donne un Miniſtre, ſimple au faîte des grandeurs ; aſſis à côté des lys qui l'honorent, ſans paroître les apercevoir ; mépriſant les richeſſes dans le ſein de l'opulence ; n'uſant de celles qui lui apartiennent que pour devenir bienfaiteur. Affable envers tout le monde ; qui ne refuſe qu'avec regret, & ſans qu'on puiſſe ſe plaindre ; qui

(a) Prov. Chap. VIII. verſ. 15.

acorde ſans le faire valoir ; qui s'aplaudit en obligeant. Calme dans les plus importantes affaires. Toujours égal dans ſon eſprit ; toujours le même dans ſon cœur ; ſoutenu dans ſa conduite, uniforme dans ſes maximes. Auſſi juſte dans ſes vuës, qu'impénétrable dans ſes démarches, & inviolable dans ſes engagemens. Exemt du trouble , de l'humeur & des inquiétudes qui décelent la foibleſſe de l'eſprit. Qui laiſſe douter lequel il entend le mieux, de la Politique, des Loix, de la Guerre, ou des Finances ; qui regle chacune de ces parties avec la même habileté. Digne par conſéquent de la confian-

ce du Prince , du reſpect des Grands & de l'amitié du Peuple. Chéri dans le Roïaume ; révéré & apréhendé des Couronnes étrangeres, qui le nomment pour leur Juge lors même qu'il eſt leur partie. Redoutant la Guerre comme un fléau, & néanmoins ſachant la faire à propos, pour affermir la paix , en forçant les ennemis de l'Etat à la demander & à nous craindre. Connoiſſant de tout, depuis la Croſſe & le Bâton juſqu'à la houlette ; ne négligeant rien ; veillant même ſur la derniere brebis du troupeau ; chez qui tout mérite attention dès qu'il intereſſe un ſujet. Pour qui tous les François vou-

droient qu'on retranchât de leurs jours, & qu'on les ajoûtât aux siens. Que le Ciel conserve par égard à leurs vœux; qu'il protege enfin aussi manifestement que celui qui fut envoïé en Egypte pour y être le salut de ses freres; & sur qui il a répandu l'esprit & la sagesse, dont fut doüé le Ministre du plus humain de tous les Monarques Conquérans, le Libérateur d'Israël.

Il s'en falloit beaucoup que Richelieu & Mazarin mis ensemble eussent toutes ces qualités, & cependant on ne peut leur refuser la gloire d'avoir été de grands Ministres. Marie de Médicis choisit le premier

après le meurtre de Henri IV; elle partagea avec lui l'administration du Roïaume, & agissant toujours de concert, ils le deffendirent contre ses ennemis étrangers & les fureurs du faux zele. Le Parlement ne put mieux marquer sa reconnoissance envers la Reine Mere qu'en assurant en plein Lit de justice que le Peuple seroit charmé qu'on fît fraper de la nouvelle monnoïe avec cette légende MARIA MEDICEA, SECURITAS REI GALLICÆ. *Marie de Médicis, le repos & la sureté des intérêts de la France.* Cet éloge renferme tous les autres. Il nous dispense du détail; il montre combien cet-

te Princeſſe étoit digne de gouverner, & il ſuffiroit pour caractériſer le plus illuſtre & le plus précieux de tous les Monarques.

La France étoit dans les circonſtances les plus difficiles lorſqu'Anne d'Autriche en fut nommée Régente au Parlement le 18. Mai 1643. Le jeune Roi Loüis XIV. n'avoit alors que quatre ans & demi; toutes les Puiſſances Etrangeres étoient liguées contre ſa Couronne, & les diſputes de Religion entretenoient le feu de la Guerre Civile dans toutes les parties du Roïaume. La Reine ne vit perſonne plus en état de l'aider à écarter ces ora-

ges que le Cardinal de Mazarin, homme parfaitement versé dans le Gouvernement, instruit par le Cardinal de Richelieu, & que Louis XIII. avoit nommé son Exécuteur Testamentaire. Tout fut réglé désormais par ces deux ames du Conseil souverain. Dès la premiere année de la Régence on prit les Armes & l'on marcha en même tems contre tous les Ennemis de l'Etat. Les succès éclatans des Généraux à qui l'on donna le commandement des Troupes prouverent la sagesse avec laquelle on les avoit choisis préférablement à d'autres. Jamais la France ne remporta tant de Victoires en si

peu de tems. Louis de Bourbon Duc d'Enguien, ſi célebre depuis ſous le nom de Prince de Condé, gagna la fameuſe bataille de Rocroi & prit Thionville. Le Marêchal de Brezé battit la Flotte Eſpagnole à la vûe de Carthagene. Turin fut emporté par le Prince Thomas; le Pont de l'Eſture par le Marêchal du Pleſſis-Prâlin, & Rotwil en Allemagne par le Marêchal de Guébriant. L'année ſuivante 1644. ne fut pas moins heureuſe. Le Vicomte de Turenne gagna la ſeconde bataille de Rotwil. Le Duc d'Enguien déja couvert de gloire à Fribourg, emporta Spire, Philiſbourg, Mayence

& d'autres Villes, qui ſuivirent le deſtin de Gravelines, ſoumiſe par Gaſton d'Orléans. Roſe, la Mothe, Béthune & Landeau eurent le même ſort, & après elles, Liorens en Catalogne, Nortlingue en Allemagne, & Mora en Italie. Ces proſpérités furent preſque ſans interruption pendant les quatre années ſuivantes juſqu'à la paix de Munſter ſignée en 1649.

Les douceurs que l'on s'en promettoit furent troublées par les murmures ſéditieux qui éclaterent dans le Roïaume. Le Peuple oprimé par les ſubſides que le Conſeil avoit porté fort haut pour ſoutenir une Guerre gé-

nérale, s'en prit au Cardinal Mazarin; & les Grands, jaloux de ſon autorité & des revenus immenſes dont il jouiſſoit tant par les penſions de la Cour que par l'Evêché de Mets & par douze Abaïes Roïales, ſe déclarerent contre lui. Ce fut le ſujet ou le prétexte des Guerres Civiles, qui mirent toute la France dans le déſordre pendant quatre ans. La Reine ſoutint ſon Miniſtre auſſi longtems qu'elle put. Il fut néanmoins obligé de ſortir du Roïaume, où ſa tête avoit été miſe à prix. Mais ſes ennemis, vainqueurs des Puiſſances Etrangeres les plus redoutables, furent toujours vaincus lorſ-

qu'ils combattirent contre ſon parti. C'étoit l'effet des meſures qu'il prenoit & des intelligences ſecrettes qu'il entretenoit avec la Reine. Les Rebelles ſucomberent enfin, & furent contraints de conſentir à ſon retour. Il reprit le Gouvernement des affaires avec la Reine même ſous la majorité du Prince; il rendit la tranquillité à l'Etat, & conſomma les ſervices de ſon miniſtere par le mariage de Louis XIV. avec l'Infante d'Eſpagne, qui ſuivit la ſeconde paix. La France avoit beſoin d'un tel homme dans des conjonctures auſſi orageuſes que celles où l'on étoit ſous la minorité du Prince; &

elle fut redevable des reſſources qu'elle trouva en lui à la protection qu'Anne d'Autriche lui acorda contre le gré de tous ſes Sujets. L'évenement fit voir qu'elle connoiſſoit mieux que perſonne les véritables intérêts de l'Etat ; & que nul dans le Roïaume n'étoit auſſi digne de régner.

L'Espagne eut ſes Femmes fortes & ſes Héroïnes comme la France & l'Angleterre. Comme il n'y eut jamais de Loi pour leur interdire les droits du Trône, pluſieurs l'ocuperent en différens tems avec autant de ſageſſe, de force & de dignité que les Princes qui mériterent le plus l'eſtime & l'affection de

leurs Sujets. La ſuite de cette Monarchie en fournit divers exemples. Mais les bornes d'une Préface ne permettant pas de donner à ce ſujet toute l'étenduë qu'il pourroit avoir, nous ne toucherons que le regne d'Iſabelle, ſi célébre dans l'Hiſtoire de ce Royaume.

Henri IV. Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant, vouloit perſuader qu'il étoit pere de la Princeſſe Jeanne, que toute la Cour ſavoit venir de la Reine & du Grand Maître de l'Ordre de S. Jacques. Pour ſoutenir ſes prétentions, il la nomma héritiere de la Couronne après ſa mort, au préjudice d'Iſabelle ſa propre ſœur, à qui

le Sceptre apartenoit au défaut d'un Successeur légitime. L'envie de plaire dans les uns, & l'attachement au Sang Roïal dans les autres partagerent les sentimens sur cette nomination. Des manieres affables & engageantes, un génie vaste & pénétrant, un esprit capable de former & d'exécuter les plus grands projets, un courage au-dessus de son sexe, faisoient d'ailleurs préférer Isabelle à celle que l'on regardoit comme étrangere & avec mépris. Le fondement solide de son droit à la Couronne engagea presque tous les Princes de l'Europe, entr'autres le Duc de Berri, à la demander en ma-

riage, & elle leur préféra Ferdinand, fils de Jean II. Roi d'Aragon, de Catalogne, de Léon & des Asturies.

Ce jeune Prince n'avoit alors que seize ans, & par conséquent toutes les mesures qu'il falloit prendre pour se soutenir contre les opositions du Roi de Castille son frere regardoient Isabelle. Elle emploïa d'abord les voies de douceur & de politesse pour engager ce Prince à changer de sentimens à son égard, ou pour s'attacher de plus en plus les Grands du Roïaume, & les soulever contre lui s'il persistoit à lui être contraire. Elle lui écrivit en termes pleins de respect

&

& de ſoumiſſion, mais avec grandeur & dignité, lui rapellant le refus généreux qu'elle avoit fait des Etats qu'il avoit eu la bonté de lui offrir. Elle lui fit un long détail des raiſons qui l'avoient déterminée à preſſer ſon mariage, & à préférer le Prince d'Arragon à tous ceux qui la recherchoient. Elle l'aſſûra qu'elle & ſon époux lui ſeroient toujours auſſi ſoumis que ſes propres enfans, pourvû qu'il voulût leur témoigner une bienveillance & une amitié paternelle. Dans une autre lettre, elle demanda au Roi la permiſſion d'aller le joindre, proteſtant qu'elle n'ambitionnoit que ſon amitié & les oca-

ſions de lui marquer ſon zele pour le rétabliſſement & la conſervation de l'Etat. Henri reçut avec hauteur & colere les démarches d'Iſabelle, & il répondit qu'il examineroit à loiſir le parti qu'il devoit prendre.

Dans le même tems, Louis XI. Roi de France demanda en mariage pour ſon frere Charles, Duc d'Aquitaine, la Princeſſe Jeanne. Henri l'acorda volontiers pour lui procurer une protection auſſi puiſſante que celle des François, qui ſeroient déſormais intéreſſés à faire valoir ſes droits ſur la Couronne d'Eſpagne ; & à la cérémonie du mariage, la Princeſſe Iſabelle fut dégradée publi-

quement de toutes ſes préten-
tions au Roïaume de Caſtille.
En conſéquence, Henri fit de
grandes levées, & cita nomé-
ment tous les Seigneurs de ſes
Etats pour obliger Iſabelle &
Ferdinand à ſortir des frontie-
res. Mais ſes ordres & ſes pré-
paratifs demeurerent ſans ef-
fets. Il eut la douleur de voir
le parti d'Iſabelle acquérir cha-
que jour de nouvelles forces
ſoit dans la Nobleſſe ſoit dans
le Peuple. Autant on le mépri-
ſoit, autant on avoit d'eſtime
pour les vertus & les rares qua-
lités de la Princeſſe. Les Evê-
ques, le Comte de Tolede &
preſque tous les Seigneurs s'é-
toient déclarés hautement pour

ſoutenir ſes intérêts. Henri effraïé du nombre & de la puiſſance de ſes Partiſans, conſentit qu'elle vînt à la Cour de Sigovie, où il la reçut avec toutes les démonſtrations poſſibles d'amitié & de tendreſſe fraternelle.

Iſabelle ne s'en laiſſa point éblouir. Elle demanda que tous les ordres du Roïaume fiſſent entre ſes mains un ſerment de fidélité, la reconnoiſſant comme héritiére préſomptive de la Couronne, qui devoit lui écheoir par le droit de ſa naiſſance. Elle proteſta que ſi on vouloit lui acorder ſa demande, elle & Ferdinand ſeroient inviolablement atta-

chés aux intérêts du Roi; qu'elle mettroit ſa fille unique en otage dans la citadelle d'Avila, & qu'elle donneroit ſon conſentement au mariage de la Princeſſe Jeanne, veuve du Duc d'Aquitaine, avec Henri d'Arragon. Mais elle déclara qu'elle y ſeroit toujours opoſée, ſi on ne lui rendoit la juſtice qui lui étoit duë.

Sa fermeté irrita les Courtiſans de Henri, qui lui perſuaderent de faire fermer les portes d'Avila, pour y tenir Iſabelle priſonniere, & l'obliger à ſigner un Traité tel qu'on le voudroit. Ferdinand averti du projet ſortit de la Ville & fit tous ſes efforts pour emmener

la Princeſſe. Ni ſes inſtances, ni la vûe de la captivité & des mauvais traitemens qui auroient pû l'expoſer à mollir, ne furent capables de la déterminer à le ſuivre. Elle ne voulut pas abandonner une place où tous les tréſors du Roi étoient en dépôt, où la Cour étoit très brillante & très-nombreuſe; elle réſolut de demeurer dans la Fortereſſe, déterminée à tout évenement.

La Fortune favoriſa la conſtance d'Iſabelle. Depuis longtems la ſanté du Roi s'affoibliſſoit de jour en jour. Il mourut lorſqu'on le tranſportoit à Madrit pour changer d'air; & il nomma la Princeſſe Jeanne

pour lui ſuccéder à l'excluſion d'Iſabelle. Mais ſes diſpoſitions ne furent pas ſuivies auſſi unanimement qu'il l'avoit eſpéré. La plus grande partie de l'Eſpagne ſe déclara pour celle qu'il avoit excluë. On éleva dans la Place publique de Sigovie un amphithéâtre, où tous ceux qui ſe trouverent dans la Ville, prêterent le ſerment de fidélité ſur le Livre des Evangiles en faveur de Ferdinand & d'Iſabelle, qu'ils nommerent Rois d'Eſpagne par l'organe d'un Hérault, avec des cris de joye & un aplaudiſſement général. On ne fit néanmoins le ſerment de fidélité à Ferdinand qu'après qu'il eût juré lui-mê-

me de conſerver inviolablement les droits & les privileges du Roïaume à l'exemple de la Reine ſon épouſe, qui lui avoit apris à braver pour eux les perils & la captivité.

Ceux-mêmes qui venoient de voüer leurs armes, leurs biens & leur vie aux intérêts d'Iſabelle ne s'acordoient pas entr'eux ſur la forme du Gouvernement. Les uns remplis de confiance dans les rares qualités qu'elle faiſoit paroître, prétendoient qu'elle ſeule devoit être revêtuë de toute l'autorité, comme il s'étoit pratiqué ſous les Princeſſes Ormiſinde, Odiſinde, Sanctia, Urraca, Berengere & pluſieurs autres, qui

avoient été dépoſitaires principales du pouvoir ſouverain dans le Roïaume de Caſtille. On diſputoit même ſi Ferdinand auroit le nom & les marques de Roi.

La Reine termina ces conteſtations par un Traité qui plût à tout le monde, & qu'elle fit ſigner à ſon mari. Les Articles étoient, que dans les Regîtres, les Edits & la Monnoie, le nom de Ferdinand ſeroit mis devant celui d'Iſabelle ; mais que dans l'écu des Armoiries, les Armes de Caſtille ſeroient placées devant celles d'Arragon ; que les Gouverneurs des Villes & des Citadelles ſeroient choiſis au nom d'Iſabelle ; que

les Tréſoriers & les Intendans des Finances prendroient ſon attache, & feroient entre ſes mains leur ſerment de fidélité.

Ces conditions étoient dures pour Ferdinand, & il ne pouvoit s'empêcher de faire paroître combien il y étoit ſenſible. Iſabelle, femme habile à manier les eſprits & à gagner les cœurs, adoucit ſon chagrin par les remontrances & les careſſes qu'elle lui fit. Elle l'aſſûra que ce Réglement ſur l'adminiſtration de l'Etat lui étoit plus déſagréable qu'à lui-même; que quand elle l'avoit choiſi pour époux, elle avoit compté partager avec lui les honneurs, les richeſſes & la Couronne; qu'en

public & en particulier il ſeroit le Roi, le maître & l'arbitre de tout; mais qu'il falloit ſacrifier quelque choſe à la diſpoſition des eſprits & à la ſituation des affaires. Elle l'aſſura que perſonne n'obtiendroit jamais que de ſon conſentement les dignités, les honneurs, les charges & les magiſtratures. Cependant elle lui fit entendre adroitement qu'elle ne croïoit pas qu'il voulût confier à d'autres qu'à des Caſtillans les Forteresſſes, les Gouvernemens, & les Finances du Roïaume, parce que ce ſeroit s'expoſer à l'envie & à la haine de toute la Nation. Des proteſtations auſſi obligeantes

où la politique avoit autant de part que la tendresse, calmerent le chagrin & l'aigreur de Ferdinand, & redoublerent son amitié pour la Reine.

La soumission des principaux Seigneurs du Roïaume, étoit un grand point; mais elle ne donnoit pas encore au Roi & à la Reine tout ce qu'il falloit pour agir contre leurs ennemis du dedans & du dehors. Cabrera, Garde du Trésor roïal, en avoit jusqu'à ce jour gardé les clefs, attendant de les remettre au parti qui seroit le plus fort, auprès duquel il s'en feroit un mérite. Isabelle emploïa toutes les ressources de son esprit & de son

adresse, afin de l'engager à se déclarer pour elle. Elle lui écrivit, elle lui fit parler, elle lui promit que sa reconnoissance seroit sans bornes, elle le sollicita de toutes manieres; enfin elle en obtint ce qu'elle voulut. Pour déterminer le reste des rebelles à suivre cet exemple, elle donna à Cabrera la Ville de Moja, située sur les frontieres de Valence, sous le titre de Marquisat pour en jouir à perpétuité, lui & ses descendans, aussi bien que du Gouvernement de Sigovie, avec une autre belle Terre à titre de Comté.

L'argent du Trésor roïal fut d'un grand secours pour four-

nir aux dépenſes de la Guerre dont on étoit menacé du côté de Jeanne & du Roi de Portugal qui la protégeoit. Iſabelle envoïa auſſi des Ambaſſadeurs à Louis XI. Roi de France pour traiter de la paix, en lui reſtituant la Principauté de Rouſſillon. Ces Préliminaires firent écouter favorablement l'Ambaſſadeur. Le Roi offrit d'envoïer en Caſtille autant de troupes & d'argent qu'il en faudroit pour établir ſolidement la domination de Ferdinand & d'Iſabelle s'ils vouloient donner la jeune Princeſſe leur fille au Dauphin. D'autres intérêts firent changer de réſolution au Roi de

France. Il ſe ligua même avec le Portugal pour attaquer ceux dont il avoit paru rechercher l'alliance.

La Guerre fut donc allumée avec toute l'ardeur imaginable, & Iſabelle n'y prit pas moins de part que Ferdinand ſon mari. Elle donna les ordres pour la levée des troupes; elle les fit équiper & former aux exercices militaires; ſouvent elle aſſiſtoit aux revûës générales & particulieres, où elle inſpiroit l'émulation par ſes diſcours flatteurs, par ſes manieres & par ſes promeſſes. Elle les acompagnoit à l'armée, témoignant qu'elle vouloit partager avec eux les fati-

gues & les périls qu'ils essuïoient pour elle. Tantôt on la voïoit faire la visite du camp, tantôt à la tête d'un détachement particulier qui alloit reconnoître l'ennemi, la place & les environs. Embrassant tout ce qui regardoit la Guerre, elle alloit elle-même dans les différentes Contrées & Provinces pour acheter & faire transporter les vivres nécessaires dans le Camp. Elle y revenoit ensuite ; & quand il falloit donner une bataille elle paroissoit la premiere à la tête des Escadrons, volant de l'un à l'autre, excitant à bien faire par les promesses & par l'amour de la gloire ; remplissant toutes les

fonctions d'un Général & d'un Heros. La Victoire couronna enfin sa valeur & celle de Ferdinand. Les troupes de Jeanne, des Portugais & des François furent dissipées après plusieurs défaites, & l'on en vint à un Traité de paix qui fut tout à l'avantage d'Isabelle. La Princesse Jeanne désespérant de pouvoir jamais l'emporter sur une telle rivale, se détermina à prendre le voile, & son entrée dans le Monastere mit Isabelle en possession paisible du Trône de Castille & de l'Espagne.

Les momens de la Paix ne furent pas pour Isabelle un tems consacré aux délices, aux fêtes & à la molesse. Toujours

ocupée de la gloire de ſon Roïaume & de la tranquillité de ſes Sujets, elle s'attacha à entretenir l'union avec les Puiſſances étrangeres, & ſon nom devint auſſi redoutable que celui des plus Grands Princes qui régnoient alors dans l'Europe. Quelques-uns d'entr'eux aïant pris pour des fables ce que Chriſtophe Colomb leur propoſa ſur la réalité de l'Amérique, Iſabelle n'en jugea pas auſſi légerement. Elle examina les preuves que ce célebre Navigateur lui raportoit de l'exiſtence d'un nouveau Monde; elle accepta ſes ſervices pour en faire la découverte; elle emprunta même l'argent

qu'il fallut pour équiper à grands frais l'Eſcadre qu'elle y envoya ; & dès le premier voïage qui y fut fait en 1492. elle reçut les prémices de ces richeſſes immenſes que l'Eſpagne en a tirées depuis ſans interruption. Iſabelle mourut douze ans après, d'un ulcere qui lui étoit venu pour avoir été trop ſouvent à cheval ; les Guerres & les embarras qu'elle avoit eus au commencement de ſon regne lui en avoient fait contracter l'habitude, & rarement elle ſe ſervoit d'autre voiture. Jamais Prince ne fut plus ſincerement ni plus généralement regretté, & l'on avoit ſujet de donner des larmes à une Reine

qui ne connoiſſoit d'autres ocupations que le ſoin de ſon Roïaume, les exercices de Religion, & l'étude des Belles-Lettres, qui l'avoit miſe en état de ſoutenir la converſation des Savans. Tous les Hiſtoriens ont fait l'éloge de ſes rares qualités, & l'on n'en trouve point qui lui ait reproché aucun défaut qui puiſſe flétrir ſa mémoire.

Après de tels exemples peut-on nier que les femmes ſoient capables de gouverner un Etat avec ſageſſe, avantage & magnificence? Si l'on diſoit que le nombre de ces Reines eſt petit, il ſeroit aiſé de répondre que celui des Princes illuſtres

n'eſt pas le plus grand. Un mérite ſupérieur en quelque genre que ce puiſſe être, ſera toujours rare & extraordinaire. Pour préparer l'eſprit à l'Hiſtoire des Amazones, il ſuffit d'avoir montré que l'adminiſtration du Sceptre par la main des femmes n'a rien d'impoſſible, & qu'elles peuvent même l'honorer autant que des hommes. C'eſt la plus ſpécieuſe objection que l'on propoſe contre la réalité de ces anciennes Guerrieres. Mais elle paroît détruite par le peu d'exemples que nous venons de citer, & que la proximité des tems ne permet pas de révoquer en doute. Un petit nombre d'au-

tres prouvera de quelle force & de quel courage elles ſont capables au milieu des Ennemis & dans la chaleur des combats.

Sans remonter juſqu'aux célebres femmes de Sparte qui portoient les armes & la terreur avec autant & quelquefois plus de ſuccès que leurs maris, de même que tant d'autres dont l'Antiquité a relevé la valeur dans les ſiéges & les batailles, nous ne parlerons que de celles qui ſe ſont fait admirer pour ce ſujet dans les derniers tems.

Quoique nous ſoïons bien éloignés d'adopter tout le merveilleux dont les Hiſtoriens &

les Poëtes du XV. ſiécle ont embelli la vie de la célébre Jeanne d'Arc, plus connuë ſous le nom de la Pucelle d'Orléans, il eſt certain que cette jeune Lorraine fit des prodiges de valeur, & qu'elle devint le ſalut de la France. Alors les Anglois s'étoient rendu les maîtres de l'Orléanois, de l'Ile de France, de la Champagne & de la Picardie. Jeanne d'Arc ſe diſant inſpirée de Dieu pour délivrer ſa patrie, alla ſe préſenter pour cet effet au Roi Charles VII. Elle demanda qu'il lui fût permis de prendre des habits d'homme, & de porter les armes parmi les Troupes Françoiſes. Son premier

exploit fut de conduire dans Orléans un convoi de vivres à la Garnison & aux Habitans, qui étoient à la veille de périr ou de se rendre. Après avoir relevé leur courage abattu, elle fit plusieurs sorties toujours heureuses sur les Anglois, elle renversa leurs Forts & les obligea enfin à lever le siége. Delà elle conduisit le Roi au travers des Ennemis jusqu'à Reims, où il fut sacré. D'abord après la cérémonie, elle se remit à la tête des troupes; elle reprit presque toutes les Villes possédées par les Anglois, & elle changea la face de leurs affaires du blanc au noir, pour me servir des termes d'un de leurs

leurs Hiſtoriens. Mais lorſqu'ils penſoient à ſe retirer, ils la prirent priſonniere, & la firent brûler à Rouen comme atteinte & convaincuë de ſortilege ; ne croïant pas que tant d'actes d'une valeur inouie fuſſent dans l'ordre de la nature & de ſon ſexe.

Les différentes incurſions que les Turcs ont faites en Europe depuis leur établiſſement à Conſtantinople n'ont que trop ſouvent donné ocaſion aux hommes & aux femmes de Hongrie de ſignaler leur valeur. Celles-ci en donnerent des marques éclatantes au ſiége d'Albe, Capitale du Roïaume. Pluſieurs d'entr'elles voulu-

rent aller deffendre les murailles de la place, au défaut de leurs maris qui y avoient perdu la vie. Toutes étonnerent l'armée Ottomane par l'ardeur & l'intrépidité qu'elles montrerent chacunes dans leurs postes & leurs fonctions. Une d'entr'elles ocupoit un des endroits les plus difficiles à garder, & abattoit avec une faulx la tête de chaque Turc que l'on forçoit de monter sur le Bastion pour s'en emparer.

Une autre conserva pendant trois mois la Ville de Valpon dans le même Roïaume contre les efforts des Musulmans qui mettoient en œuvre toutes les ressources de la Guer-

re pour s'en rendre les maîtres.

Ils éprouverent la même résistance à Agria, non loin de Valpon. Tant qu'il y eut des hommes en état de combattre sur les murailles, leurs femmes les secoururent avec un zele infatigable. Elles leur portoient de l'huile, de la poix ou de l'eau boüillantes que ceux-ci versoient sur les Turcs qui montoient à l'assaut. L'une s'avançant avec une pierre qu'elle vouloit jetter sur les Ennemis fut atteinte par un boulet de canon qui lui emporta la tête. Sa fille la voyant tomber à ses côtés, prit la pierre, la lança contre les Ennemis, courut en fureur au milieu d'eux

par la bréche, en tua plusieurs, en blessa d'autres, & sacrifia sa vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçuë.

Une de ses Concitoyennes combattant sur le parapet vit son gendre renversé par terre d'un coup de feu, & dit à sa femme d'emporter le cadavre pour lui rendre les derniers devoirs. « Il en est un autre plus » pressant, répondit-elle; c'est » de deffendre la Religion & » la Patrie. Celles-ci doivent » passer devant la tendresse, & » je leur donnerai jusqu'à la » derniere goute de mon » sang ». Les Officiers qui commandoient dans la Place n'eurent point de motifs plus pres-

ſans pour animer les Soldats que de leur propoſer l'exemple de ces femmes courageuſes qu'ils avoient ſans ceſſe devant les yeux.

Le ſiége de Ziget préſenta un objet encore plus frapant. Les ordres étant donnés pour une action générale, un Officier Hongrois qui devoit s'y trouver, & qui n'eſpéroit pas en revenir, prit la cruelle réſolution de tuer ſa femme, de peur qu'elle ne fût deshonorée en tombant ſous la puiſſance des Vainqueurs Infideles. Cette jeune épouſe, moins attachée à la vie qu'à ſon mari, lui fit des reproches de la maniere dont il penſoit ſur elle, & l'aſ-

ſura qu'elle vouloit l'acompagner à la gloire ou au tombeau. Elle prit un de ſes habits, un cheval & des armes, & alla au champ de bataille dans le rang des Officiers. Nul d'entr'eux ne montra tant de bravoure que cette généreuſe héroïne. Sans ceſſe à côté de ſon mari, elle renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant elle. La fureur lui donnant des forces que les hommes les plus robuſtes n'éprouvent preſque jamais, elle combattit juſqu'à la fin de l'action avec la même ardeur, & joncha la terre de Turcs morts à ſes piés. L'Officier couvert de plaïes ſentoit ranimer ſes forces & ſon courage en la

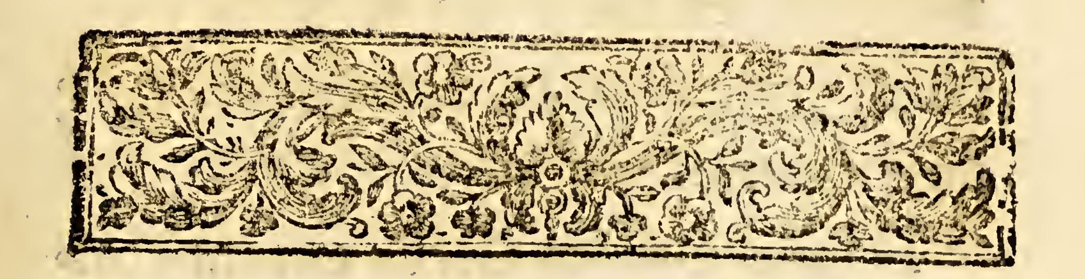
voïant agir pour écarter la mort qu'elle envoïoit ſur les ennemis. Mais à force de braver tous les périls elle fut enfin percée de fléches & de javelots, qui la mirent hors d'état de ſe ſoutenir. Elle ſe traîna avec peine ſur le corps de ſon mari déja terraſſé ; elle ſe jetta entre ſes bras, elle recüeillit ſes derniers ſoupirs, & les rendit elle-même un moment après.

Les autres exemples que nous pourrions citer ſans fin perdroient leur éclat & leur mérite près de celui-ci, qui eſt porté au plus haut dégré du courage & de la tendreſſe conjugale. C'en eſt aſſez pour faire voir ce que peut dans le

Gouvernement des affaires & dans les dangers un ſexe que l'on juge trop généralement. L'Hiſtoire des Amazones donnera plus de jour & plus d'étenduë à cette réflexion.



HISTOIRE



HISTOIRE DES AMAZONES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Nom & de l'Existence des Amazones.

L'ETYMOLOGIE du nom les Amazones renferme l'abregé de leur Histoire. Chez les Scythes, dont elles étoient originaires, on les nommoit (*a*) *Æorpates*, c'est-à-

(*a*) HERODOTUS. L. IV. n. 110.

dire, ennemies & alterées du ſang des hommes.

Depuis que les Grecs eurent connoiſſance de leur ſociété, & de leur maniére de vivre, ils en prirent ſujet de les apeller *Amazones*, ou (*b*) parce que dès leur enfance on leur brûloit la mammelle droite ; ou (*c*) parce que la plûpart n'avoient aucun commerce avec les hommes ; ou (*d*) parce qu'elles ne quittoient jamais leur ceinture, ſimbole de la modeſtie & de la continence parmi les femmes des Orientaux ; ou

(*b*) ἂ ou ἀνευ μαζȣ. *Sine mamma.* HIPPOCR. *de aere & aqua.* DIOD. L. III. p. 186. STRABO. L. XI. p 504. JUSTIN. L. II. c. 4. *& alii.*

(*c*) ἅμα ζωσας *unà ſecum ipſis & ſine viris.* SERVIUS in L. I. Æneid. v. 494. *& alii.*

(*d*) ἅμα Ζῶνα. *cum cingulo.* DONAT. in L. I. Æneid. VOSSIUS. *Etymologicon voce ceſtus.*

(*e*) parce qu'elles ne vivoient pas ordinairement de pain, mais de la chair des animaux qu'elles tuoient à la chaſſe ; ou enfin (*f*) parce que leurs meres ne les nourriſſoient pas de lait dans leur enfance, mais d'alimens forts & communs, tels qu'elles-mêmes les prenoient, & quelquefois de miel ou de lait de jument. Le mot d'*Amazones* peut ſouffrir toutes ces interprétations. Néanmoins un illuſtre Savant (*g*) prétend qu'il eſt cor-

(*e*) *ἄμαζα* ; *ſive maza, ſive polenta hordeacea.* EUSTAT. in v. 828. DIONYS. PERIEG. v. CALEPIN. *voce amas.* PLUTARQUE nomme *Mazæ* une eſpece de mauvais gâteau dont vivoient les Lacédémoniens. *in Alcibiade.*

(*f*) PHILOSTRATES. Heroïca. p. 750.

(*g*) GRONOVIUS *Theſauri antiq.* Græc. To. I. fol. D ddd. Il veut que ce ſoit *Αμιζωκης* ; *id eſt, virile.* d'où vient la Ville d'Amiſe.

rompu ; & que le véritable nom de ces femmes guerrieres marquoit une force & un courage dignes d'un ſexe qui doit en faire paroître. Leur caractére fit ajoûter des noms qui y avoient raport ; comme ceux de Femmes fortes, *Viragines*, redoutables, meurtriéres, habiles à dompter des chevaux, ou à lancer un trait, ou qui vivoient (*h*) de lézards & de ſerpens. Enfin comme elles ont habité différens endroits de l'Afrique & de l'Aſie, on leur donna des noms conformes à leurs demeures. Il y eut les Africaines, les Sauromatides, les Thermodontiennes & les Ephéſiennes. Nous aurons ocaſion dans la ſuite de ra-

(*h*) STEPHAN. BYZANT. & *Scholiaſtes* THOMAS PINEDO. *voce Amazones.*

porter leurs différentes Epithetes, & les autres explications que l'on donne au mot d'Amazones. Mais avant que de commencer leur Histoire, il est nécessaire de prouver qu'elles ont existé & de répondre aux difficultés que l'on fait sur ce point.

Tout ce qu'on lit des Amazones n'est, dit-on (*i*) qu'une Fable, qui porte les caractéres de la plus évidente fausseté. Personne ne sait au vrai quelle étoit leur origine; on les place en des siécles où l'ignorance & la crédulité dominoient; leur conception & leur naissance

(*i*) Ces difficultés sont de STRABON L. XI. p. 770. ARRIEN. L. VII. c. 13. doute de l'existence des Amazones, parce que Xenophon n'en a pas parlé dans la retraite des Dix-mille. PALEFATE. L. I. dit que c'étoit des hommes habillés en femmes.

étoient l'effet du hazard ; leur éducation ne pouvoit compatir avec la foibleſſe naturelle de l'enfance ; toutes leurs actions étoient des prodiges de valeur ; la force, la bravoure, l'intrépidité faiſoient leur caractére. Comment peut-on concevoir une République de femmes qui vivoient dans une intelligence parfaite, toûjours en paix parmi elles, toûjours en guerre avec les hommes ; qui n'ont d'autre goût que celui des combats, qui forment des armées nombreuſes, qui ſubjuguent elles ſeules des provinces entieres ; & qui vont attaquer des peuples belliqueux au-delà des mers ; enfin qui deviennent Fondatrices de pluſieurs grandes villes ?

On ne diſſimule pas que ces objections ſont d'elles-mêmes ſpécieu-

ſes. Mais plus elles ſeroient capables d'en impoſer, plus il eſt néceſſaire de les détruire, & de faire voir combien elles ont peu de fondement.

10. La diſtance des tems, comme celle des lieux diminuë les objets, les affoiblit, les fait enfin diſparoître à meſure qu'elle augmente. Il en eſt dont le ſouvenir ne s'efface jamais; & d'autres que leur ſingularité rend incroïables après l'écoulement de quelques ſiécles. Ces maximes trouvent leur vérité dans l'Hiſtoire des Amazones. Il n'eſt point d'Etat plus célébre, plus remarquable, plus atteſté des Anciens que celui de ces illuſtres Guerrieres. Des Temples, des Villes, des Contrées, des Provinces entiéres ont conſervé long-tems après

elles la gloire de leur nom. Elles tiennent à des faits conſtans & mémorables dans l'Antiquité. Mais parce qu'il y a trop d'éloignement de tems & de mœurs, deux ou trois Ecrivains ont révoqué en doute jusqu'à leur exiſtence. On auroit le même droit d'attaquer la certitude de ce qui s'eſt fait dans les âges reculés chez toutes les Nations du monde, où la différence des caractéres & la multitude des événemens ne peuvent manquer de produire de l'extraordinaire, du merveilleux, de l'incroïable. Ne ſait-on pas que la nature prend autant de formes dans l'eſprit humain que dans les viſages & dans les plantes? En tous les genres il eſt des génies qui nous paroiſſent inconcevables pour les heureuſes ou pour les mauvaiſes

dispositions. C'est donc mal conclure que de ranger parmi les Fables Grecques tout ce que l'on dit des Amazones, parce qu'on leur donne plus de résolution, de force & de courage que l'on n'en voit communément dans un sexe, à qui les préjugés ou l'éducation ne laissent souvent que la foiblesse en partage. Le plus léger usage du monde aprend qu'il est des hommes qui sont femmes, & des femmes qui sont hommes.

2°. La singularité de vie, de mœurs & de caractére qui frape dans les Amazones n'est point une raison qui détruise leur existence. Celui qui a créé autant de prodiges qu'il a fait d'Astres dans les cieux ou de causes agissantes dans la nature, permet quelquefois à cel-

le-ci de quitter ſon cours ordinaire, & de nous ſurprendre par des productions que nous aurions regardé comme des chiméres & des ſonges avant qu'elles fuſſent arrivées. Chaque ſiécle & chaque païs (*l*) ont les leurs, que l'on croit à peine en d'autres tems & en d'autres lieux. Si nous ne liſions que dans les anciens Poëtes de la Grece l'Hiſtoire des Géans (*m*) nous la rejetterions comme une fiction Poëtique & Romaneſque, imaginée pour répandre du merveilleux ſur des faits très-ſimples & ordinaires, & cette idée nous porteroit à douter de tout le reſte. C'eſt à peu près cel-

(*l*) C'eſt la penſée de PLINE, qui s'étend fort ſur ce ſujet. Liv. 7. ch. 1. 2. & 3.

(*m*) Voïez les Mémoires de l'Académie des Inſcript. To. I. p. 125. & To. II. p. 169.

fe que le commun des hommes se forme des célébres Titans. Cependant l'Ecriture nous atteste la réalité des Géans à peu près dans le même tems & dans le même païs. Les Israëlites (*n*) que Moyse envoïa pour reconnoître la terre de Chanaan en revinrent effraïés, disant qu'ils y avoient trouvé des hommes d'une hauteur si prodigieuse, qu'on pouvoit les apeller des monstres ; vrais enfans d'Enac, pere des Géans & Geant lui-même, près desquels ils ne paroissoient que comme des sauterelles. Le lit d'Og (*o*) Roi de Bazan étoit de fer, & il avoit neuf coudées de long sur quatre de large. La vertu des Psylles, dont le seul attouchement fai-

(*n*) Numer. c. 13. v. 33. & 34.

(*o*) Deuteron. c. 3. v. 12.

ſoit mourir toutes ſortes de ſerpens & guériſſoit les bleſſures venimeuſes paſſe aujourd'hui dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes pour une fable qu'on laiſſe à la crédulité des Anciens. Néanmoins les plus graves Auteurs (*p*) l'ont affirmée, & la plûpart d'après le témoignage de leurs yeux. On en peut dire autant de la Baguette pour découvrir les ſources & les métaux. Les plus habiles Naturaliſtes n'ont pas encore compris la raiſon pour laquelle les Maures & quelques autres peuples très-éloignés d'eux, qui deſcendent comme nous de la famille de Noë, ont la chair différente de celle du reſte des hom-

(*p*) HERODOT. L. 4. n. AUL. GELL. STRABO. L. 13. p. 880. PLIN. L. 7. c. 2. *& alibi.* PLUT. *in Caton. Utic.* PAUSAN. L. p. 764. LUCAN. L. 11. *fuſe.* ARNOB. p. 30. *& alii.*

mes, je dis même de ceux qui habitent ſous les mêmes dégrés de latitude. On pourroit citer une infinité de traits de cette eſpéce, où l'on voit la nature ſe plaire à diſtinguer des familles & des nations entiéres par des priviléges, & des caractéres qui étonnent toutes les autres. Ceux qui attaquent l'exiſtence des Amazones ſe fondent principalement ſur les prodiges que l'on en raconte, qu'ils regardent comme ſupérieurs à leur ſexe & à l'humanité même. Toutefois ils n'ont rien qui aproche des exemples que nous venons de raporter, & qui rendent du moins probable ce que l'on dit de ces illuſtres Guerrieres. De part & d'autre c'eſt une multitude d'autorités qui doivent diſſiper le pyrrhoniſme.

3°. Chaque contrée a ses influences particulieres qui distinguent tout ce qu'elle porte. L'esprit & le corps humain s'en ressentent comme les plantes & les animaux. On voit dans le génie des hommes d'une même Province certains traits de ressemblance qui les caracterisent, & les décéleroient malgré eux. Les peuples des païs chauds sont naturellement portés au plaisir, à la molesse, à la tranquillité, ils sont en général de sens froid plus capables d'attention que les autres quand ils veulent s'apliquer ; & c'est parce qu'ils réfléchissent trop qu'ils se déterminent lentement, & que l'aspect du danger les effraïe plus que tout autre. Ceux au contraire qui vivent dans les hauts climats du Septentrion sont d'un caractére tout

oposé. Les frimats qui y regnent sans cesse resserrent les pores, concentrent la chaleur naturelle, & produisent une fermentation intérieure, qui se communique nécessairement du corps à l'esprit par la liaison intime que l'Auteur de la nature a établie entre l'un & l'autre. C'est des sens que l'ame reçoit toutes ses impressions.

Le Païs dont les premieres Amazones étoient originaires, devoit produire en elles cet effet de bravoure, d'ardeur & de férocité qui les rendit la terreur des Peuples plus méridionnaux. Elles venoient des environs du Tanaïs, & tous les Ecrivains s'acordent à nous donner des idées affreuses de ces Contrées & de l'air qu'on y respire. Un vent de

Nord (*q*), qui y soufle la plus grande partie de l'année avec violence tient presque toujours glacés les bords du fleuve. La campagne y est couverte de neiges ou de gelées. Le froid & la faim y font périr les troupeaux, les chevaux & les mulets. Les hommes mêmes, malgré leurs précautions & leur dureté naturelle, sont obligés d'abandonner leurs huttes, & de transporter sur des chariots leurs femmes & leurs enfans dans une région plus tempérée jusqu'à ce que le Ciel ait rendu la leur habitable. On ne sait si elle le seroit pour d'autres Peuples que pour ceux qui y ont pris naissance. Jamais les raïons (*r*) du

(*q*) DIONYS. PERIEG. v. 666. & seq.

(*r*) TERTULL. contra MARCION. L. 1. c. 1. C'est

Soleil ne s'y déploient dans leur pureté ; sa lumiere y est continuellement obscurcie par les vapeurs & les nuages ; sa chaleur ne pénetre point sur la terre ; l'air y est sans cesse obscurci par les broüillards ; l'hiver est la seule saison qui y domine.

La dureté des corps qui peuvent y faire leur séjour doit nécessairement se communiquer à l'esprit. Tout y respire la cruauté & la barbarie des Scythes ; & ceux qui habitoient les bords du Tanaïs, ou les environs du Pont Euxin étoient plus inhumains que tous les autres.

de là en partie que Tertullien tire le caractere barbare de Marcion. *Nihil tam barbarum ac triste apud Pontum quàm quòd illic Marcion natus est, Scytha tetrior, Hamaxobio instabilior, Massageta inhumanior, Amazona audacior, nubilo obscurior, hieme frigidior, gelu fragilior, Istro fallacior, Caucaso abruptior, &c.*

De légeres cabanes portées sur quatre rouës formoient leurs habitations, & presque tous les jours ils les changeoient de place. Par conséquent point de société, point de liaisons, point d'amitié entr'eux. La guerre, les irruptions, les violences sur les Peuples voisins étoient les seules ocasions qui les réünissoient de tems à autre. Quelques-uns (*f*) portoient l'inhumanité jusqu'à égorger les Etrangers que le hazard avoit conduits dans leurs vastes solitudes, & à se faire un mets délicieux d'un manger que la nature abhorre. On prétend que plusieurs assaisonnoient la chair de leurs parens morts avec celle des bêtes qu'ils prenoient à la chasse, & qu'ils regardoient comme

(*f*) Idem, *ibidem*. STRABO. L. 7. p. 458. JUSTIN. L. 2. c. 2. PLINE. L. 7. c. 2.

impurs & frapés de malédiction ceux dont elle n'étoit pas mangeable. Le crane de leur pere ou d'un étranger, étoit pour eux la plus précieuse de toutes les coupes. On parle (*t*) d'une Reine des Scythes qui ne trouvoit rien de si exquis que les enfans nouveaux nés, & à qui il en falloit tous les jours sur sa table. Un Ancien (*u*) lui donne le nom de *Lamie*, & c'est d'elle qu'est venuë la fable de ces monstres voraces (*x*) que l'on apella comme elle. Le vol & l'in-

(*t*) ARISTOT. L. 7. *Moral.* c. 6.

(*u*) EUSTATHIUS *sive* ASPAS. *Comment. in hunc loc.* ARISTOT.

(*x*) Il en est parlé dans l'Ecriture. ISA. c. 34. v. 14. THREN. c. 4. v. 3. HORACE dit dans l'Art poëtique: *Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.* Voïez PHILOSTRATE, vie d'Apollonius L. IV. c. 25. Il en fait une Histoire.

justice (*y*) étoient les seuls crimes connus chez les Scythes, quoiqu'ils n'en fussent pas à l'égard des Etrangers. Hors de là tout étoit permis & innocent, jusqu'aux (*z*) derniers excès de l'incontinence & de la cruauté. Ce fut sur les différentes relations d'un Païs & d'un Peuple aussi dangereux, que les Grecs regarderent la Tauride, la Sarmatie, la Colchilde & le Mont Caucase, comme le premier théâtre des horreurs & de l'inhumanité. Alors la Mer Noire, au tour de laquelle ces Provinces sont situées, étoit apellée (*a*) *inhabitable*, & l'on admira la valeur & la hardiesse des illustres

(*y*) JUSTIN. L. 2. c. 2.

(*z*) TERTULL. *contra Marcion.* L. I. c. I.

(*a*) STRABO L. 7. p. 458. ARRIANUS *Periplo Ponti* ἄξενος & εὔξεινος ; *inhospitalis*, & *hospitalis*.

Argonautes, qui oſerent s'y expoſer pour aller enlever la Toiſon d'or. Mais inſenſiblement ſes côtes Meridionales furent policées par les Colonies Grecques, qui y bâtirent pluſieurs Villes, entr'autres celle d'Apollonie, dont les Miléſiens furent Fondateurs cinquante ans avant le regne de Cyrus. Ces régions paſſerent déſormais pour *habitables*, & on en donna le nom à la Mer Noire, qui fut apellée pour cette raiſon *le Pont-Euxin*. Doit-on s'étonner après cela que les Amazones, ſorties d'une Nation auſſi barbare, ſe ſoient reſſenties de ſa férocité? On s'étonneroit au contraire ſi elles avoient eu la modeſtie, la douceur & la timidité qui font le caractere de leur ſexe dans tous les autres Païs du Monde.

4°. Etienne de Byzance (*b*), après plusieurs autres, attribuë la force & le courage des Amazones à la nature des contrées qu'elles habiterent. On voit en effet que chaque Province imprime son caractere sur une partie des choses qu'elle produit. Ici c'est sur les hommes, là c'est sur les femmes, ailleurs sur certains animaux, en d'autres endroits, c'est sur les plantes. L'air, l'eau, les alimens, le suc de la terre sont plus ou moins favorables à quelqu'un de ses Sujets, & contribuent à sa perfection. L'esprit même se ressent presque toujours de ces secrettes influences. Ainsi l'on a remarqué que les Hommes sont mous & voluptueux dans les Païs où croissent

(*b*) STEPHANUS BYZANT. in voce *Amazones*.

le beaume, les parfums, les aromates; & que par une raifon contraire, ils font cruels & barbares dans les régions où naiffent les bêtes féroces, telles que les Tigres, dont on dit que les Hyrcaniens fuccoient le lait dès leur enfance.

Parmi les différentes tranfmigrations des Amazones, nous verrons que le plus long féjour qu'elles firent fut fur les bords du fleuve Thermodon. Non loin de ces Contrées, quoique les Géographes (*c*) varient, étoit le Païs des Chalybes, célebre (*d*) par fes Mines de fer & d'acier. Là fe fabriquoient des armes de toute efpece. On n'y voïoit que

(*c*) *Vide* CELLARIUM *&* *alios.*

(*d*) XENOPHON *de Exped. Cyri.* L. 5. STRABO L. 12. p. 826. APOLLON. *Argon*, L. 2. v. 1003. *&* *alii.*

des instrumens de guerre, & tout ce que la cruauté des hommes pouvoit imaginer pour satisfaire l'injustice & l'ambition des Conquérans. De tels objets, qui se trouvoient sans cesse devant les yeux, joints à la qualité du Païs qui en produisoit la matiere, devoient nécessairement rendre l'ame martiale, & lui inspirer quelque chose de leur dureté. C'est une remarque faite par tous les Ecrivains (e) qui ont parlé des Chalybes & des Peuples qui les environnoient. D'autres

(e) AVIENUS Traducteur de Denys Periegete parle ainsi des Peuples voisins de la Colchide, Vers 944. & suivans.

aspera primùm
Bizerum gens est; diri sunt inde Bechiri,
Macrones, Philyresque, & pernix Durateûm gens.
Inde Tibareni, Chalybes super, arva ubi ferri
Ditia

tres (*f*) ont observé que les Nations qui possedent les mines de fer & d'acier, sont naturellement rudes, agrestes & belliqueuses. Enfin les

Dicta vulnifici, crepitant incudibus altis.

VALERIUS FLACCUS Lib. 5. v. 141. *& suiv.*

Nocte sub extrema clausis telluris ab antris
Pervigil auditur Chalybum labor. Arma fatigant
Ruricolæ, Gradive, tui; sonat illa creatrix
Prima manus belli terras crudelis in omnes.
Nam prius ignoti quam dura cubilia ferri
Eruerent ensesque darent, odia ægra sine armis
Errabant, iræque inopes, & segnis Erynnis.

(*f*) *Bellicosi sunt apud quos ferrum nascitur. Sic in Italia Brixiani feroces & armigeri tellurem possident æris ac ferri feracissimam: & Germania metallifera plurimum bello potens cernitur; & ad Thermodontem fluvium in Ponto Chalybes, quod agrum possident argenti venis & ferri fodinis affluentem, unà divites ac feri sunt. Quin & Amazones habent mulieres vel ipsas armipotentes.* LICETUS GENUENSIS. *De lapide Bononiensi.* Cap. I. C'est la Pierre que l'on trouve près de Bologne en Italie, dont on se sert pour une espece de Phosphore.

herbes venimeuſes qui croiſſoient ſur ces côtes, & qui ſervoient aux enchantemens ſi connus des Peuples de la Colchide (*g*) pouvoient encore influer ſur le caractere & ſur les mœurs des Amazones.

5°. L'éducation & leur genre de vie y contribuoient plus que toute autre cauſe étrangére. Le ſang, les alimens, l'exercice du corps, l'exemple, ſont les principes qui conſtituent le tempéramment & qui forment les inclinations. Quand on réunira ces quatre objets, on ne ſera plus ſurpris de la fierté, de la force, du courage des Amazones, de leur amour pour l'indépendance, & du mépris qu'elles avoient pour les hommes.

Il eſt des familles & des nations

(*g*) PETIT. *Diſſert. de Amazonibus c.* 13.

caractérisées par le génie, les talens, les vices & les vertus. Nous sentons en nous-mêmes des atraits, des antipathies, des dispositions qui nous dominent & nous entraînent. Inutilement voudrions-nous chercher les causes exterieures qui nous les inspirent ; ces penchans sont nés avec nous ; c'est au sang qu'il faut les raporter. Les Amazones, issuës de la barbarie des Scythes, en avoient originairement la dureté & la rigueur héréditaires. Ces sentimens prirent un nouvel essor depuis qu'elles eurent formé le plan de leur Gynécocratie. Dès lors elles résolurent de ne plus dépendre des hommes, de se gouverner par elles-mêmes, de ne reconnoître d'autre apui que celui de leur bravoure, & de se distinguer. Un tel projet

paroissoit insensé parce qu'il étoit sans exemple. Mais les hommes ne connoissoient pas encore à quels excès ce sexe peut porter les passions violentes dans les femmes capables de s'y livrer. L'idée que nous en donne l'Esprit Saint doit être vraïe de quelques-unes, & ce que l'on peut faire de moins est de l'apliquer aux Amazones. La malignité de la femme, dit le Sage (*h*) « est une » malice consommée, c'est la moindre de toutes les plaies qui puissent arriver à l'homme. Il n'est » point de tête plus cruelle que la » tête du serpent, ni de colere plus » funeste que celle d'une femme. Il » vaut mieux demeurer avec un lion » & un dragon que d'habiter avec » elle. Dans ses fureurs on la voit

(*h*) ECCLESIASTICI. c. XXV. v. 17. *& seq.*

» changer de viſage, elle prend un
» regard ſombre & farouche com-
» me celui d'un ours ; ſon tein de-
» vient noirâtre comme celui d'un
» habit de deüil. Son audace & ſes
» violences ſont capables de porter
» la confuſion par tout. Elle fait la
» plus grande affliction du cœur, la
» triſteſſe du viſage, & la plaie mor-
» telle de ſon mari. Elle ne manque-
» ra pas de s'élever contre lui s'il
» lui laiſſe prendre l'autorité domeſ-
» tique, parce que ſon orgueil la por-
» te à dominer. » Des cœurs ſuſcep-
tibles d'un emportement auſſi re-
doutable pouvoient entreprendre
tout ce que la violence eſt capable
d'inſpirer, & même ſe flatter du
ſuccès. Il ſuffiſoit d'en faire la pro-
poſition pour être ſûr qu'elle ſeroit
reçuë & executée avec ardeur. Les

premiers pas dans cette carriére flatteuſe donnerent du courage ; on y avança rapidement, on ſe regarda ſuperieur aux hommes comme on l'étoit à tous les obſtacles ; on n'eut plus de goût que celui des armes ; l'envie de dominer devint la premiere des paſſions ; le fer & l'orgueil composerent le caractere, & les filles des Amazones, naquirent ſemblables à leurs meres, de qui elles auroient eu honte de dégénerer. C'eſt des grandes ames, dit ingénieuſement (*i*) un Poëte, que viennent le courage & les ſentimens. On voit déja dans les Taureaux & les jeunes

(*i*) HORAT. L. 4. *Ode* 4.

Fortes creantur fortibus & bonis.
Eſt in juvencis & in equis patrum
Virtus ; nec imbellem feroces
Progenerant Aquilæ columbam.

chevaux la force de ceux dont ils ſont ſortis, & vainement on chercheroit de foibles colombes dans l'aire d'une Aigle.

On avoit ſoin de fortifier ces inclinations naturelles des jeunes Amazones par les alimens dont on les nouriſſoit. Au lieu du lait que la nature répand dans le ſein des meres pour les enfans qu'elles mettent au monde, & qui n'eſt deſtiné qu'à cet uſage, les Amazones donnoient à leurs filles au berceau (*l*) du lait de jument pour leur en inſpirer l'ardeur, l'amour & la vivacité guerriere; comme auſſi pour n'en être point embaraſſées s'il falloit ſe mettre en campagne pour quelque expédition. Elles y joignoient une eſ-

(*l*) PHILOSTRAT. *Heroic.* c. 19. p. 750. *vide & notam Olearii.*

péce de manne, ou de rosée figée, qu'elles ramassoient les matins sur l'extrêmité des herbes & des fleurs, & que l'on trouve assez abondamment dans les contrées voisines du Pont Euxin, qui les forme par ses vapeurs. Le plûtôt qu'il étoit possible, les meres sévroient leurs enfans de cette nouriture foible & délicate, mais indispensable. Ce n'étoit pas pour lui substituer celle du pain & des tourteaux, qui fait la subsistance ordinaire de l'humanité, je dis même parmi les Scythes; on assure (*m*) que les Amazones n'en faisoient presque point d'usage. Elles vivoient indifféremment (*n*) des oiseaux & des

(*m*) EUSTAT. in v. 828. DIONYS. PERIEG.

(*n*) HERODOT. L. IV. n. 13. JUSTIN. L. II. c. 2.

bêtes ſauves qu'elles prenoient à la chaſſe, ſans excepter ces reptiles venimeux (*o*) qui nous ſont horreur, tels que les lezards. Il eſt à croire que ceux du Pont étoient plus gros que les nôtres. On prétend que les yeux agards des Amazones reſſembloient en quelque choſe aux taches vertes qui ſont ſur le dos de ces animaux. Le venin dont leur chair eſt infectée ne produiſoit aucun effet ſur des perſonnes qui y étoient acoûtumées dès l'enfance. Il ſeroit aiſé de citer pluſieurs exemples d'hommes familiariſés de longue main avec le poiſon. Mithridate Eupator, dernier Roi de Pont, en avoit pris ſi ſouvent, qu'il ceſſa de lui être une

(*o*) STEPHANUS. voce, *Amazones*; *cum notis Scholiastæ* THOMÆ DE PINNEDO. COELIUS RODIG. N. p. 327.

reſſource (*p*) pour s'ôter la vie de peur de tomber entre les mains de Pompée. Il fut obligé d'avoir recours à ſon propre fer & à celui d'un de ſes ſoldats. Peut-être les Amazones avoient-elles comme ce Prince quelqu'antidote particulier dont elles ſe ſervoient habituellement. Leur ſang ne pouvoit manquer de ſe reſſentir de celui qui faiſoit leur nourriture. Il devoit en avoir le feu, l'aigreur & la cruauté. Nous avons dans l'Hiſtoire deux traits mémorables, qui confirment ce principe déja averré par l'expérience.

Le premier eſt celui de la célébre Atalanta dont toute la Gréce

(*p*) DIO. CASS. L. 37. FLORUS. L. 3. c. 5. VAL. MAX. L. 9. c. 2. PLIN. L. 25. c. 2. APPIAN. MITHRID. p. 248. & *alii.*

retentit. Jaſion ſon pere (*q*) ne voulant point élever de filles, & n'étant pas aſſez inhumain pour la voir égorger ſous ſes yeux, au moment qu'elle venoit de naître, l'envoïa expoſer ſur le mont Parthenius (*r*) en Arcadie ſur le bord d'une fontaine, près de laquelle étoient un antre & un bois planté de chênes, L'enfant ainſi abandonné reçut du ſecours d'où l'on ne devoit naturellement attendre qu'une mort plus promte & plus cruelle. Une Ours, à qui des chaſſeurs avoient enlevé ſes petits ſe ſauva dans l'antre à l'ouverture duquel étoit Atalanta. Au lieu de dévorer l'enfant, elle

(*q*) ÆLIANUS. *var. Hiſt.* L. 13. c. 1. HYGIN. l'apelle SCHOENEUS. Fab. 185.

(*r*) C'étoit la plus haute montagne du Péloponeſe.

lui donna par instinct à tetter le lait qu'elle avoit en trop grande abondance, & qui commençoit à l'incommoder. Elle s'attacha à Atalanta, elle en prit soin, & la nourit jusqu'à ce qu'elle fût en état de se procurer à elle-même sa propre subsistance. Les herbes & les racines sauvages furent les seules ressources que sa situation lui offrit. L'âge & le besoin lui inspirérent la chasse des animaux, elle en mangea la chair cruë, & le hazard lui aïant fait trouver du feu, elle s'en servit pour rendre cette nouriture plus humaine. Des pâtres l'aïant rencontrée l'emmenerent dans leur cabane par compassion, & la gardérent quelques années. Mais le lait qu'elle avoit succé, & la vie agreste qu'elle avoit menée dès sa premié-

re enfance la dégoutérent de la ſocieté des hommes. Elle s'échapa pour retourner dans ſon antre, où elle reprit ſon premier genre de vie, cultivant différentes ſortes de plantes qui pouvoient la lui rendre plus douce, & y ſupléant par les fruits de ſon arc, qui lui donnoit la nouriture & le vêtement. Elle aquit dans l'exercice continuel de la chaſſe une ſi grande légéreté, qu'il n'y avoit point de bêtes ſauvages qu'elle ne pût ateindre à la courſe, ni d'hommes capables de la ſuivre quand elle vouloit s'échaper de leurs mains. C'eſt ce qui lui fit donner le nom de (ſ) *Celeripes*. Un corps robuſte, une tail-

(ſ) On peut voir la Médaille qu'en rapporte Gronovius *Antiq. Græc.* to. *I.* fol. O, oo, & ce qu'il en dit.

le bien proportionnée , un viſage plein de feu , des mœurs auſſi extraordinaires rendirent Atalanta célébre dans tout le Péloponéſe. Elle devint un objet d'émulation (*t*) pour les jeunes gens qui cherchoient à ſe diſtinguer ; pluſieurs entreprirent de la vaincre en l'humaniſant. Tous eurent la honte de ſe voir vaincus, excepté Hippomene , ou plûtôt Milanion à qui elle s'attacha enfin , & avec lequel elle fut dévorée par un lion qui ſe jetta dans l'antre qui leur ſervoit de retraite.

Le ſecond exemple des effets d'une éducation agreſte eſt celui de

(*t*) Joignez HYGIN. Fab. 185. avec PALEFATE L. 1. *in Atalanta & Milanione*. CALLIMACH. *in Dianam*. OVID. *Metam*. L. X. SIDON. APPOLLINAR. *in Panegyr. ad Artemium*. DIODOR. L. 4. & LILIO GIRALD. *varia critica Dialogiſmo* XX. Celui-ci diſtingue trois Atalantes.

la fameuſe Camille Reine des Volſques. Métabus (*u*) ſon pere chaſſé de ſes Etats par la haine de ſes ſujets qui n'en pouvoient plus ſuporter la tyrannie, l'emporta avec ſoi pour lui ſervir de compagnie & de conſolation dans ſon exil. Depuis qu'il ſe fût dérobé à la fureur d'un peuple qui le pourſuivoit, il n'habita point dans les Villes, dont ſon caractere féroce lui faiſoit déteſter les loix. Il finit ſes jours dans des montagnes reculées, menant une vie ruſtique, nouriſſant ſa fille avec le lait d'une jument ſauvage, & l'élevant dans les bois, au milieu des bêtes féroces. Dès qu'elle fut en état de marcher, il lui mit les fléches en main & le car-

(*u*) VIRGIL. *Æneid.* L. II. v. 532. *& ſeq.*

cois ſur les épaules. Celle que la naiſſance ſembloit avoir deſtinée à vivre dans la ſplendeur du palais, n'eut d'autre vêtement que la peau d'un Loup, qui depuis la tête lui pendoit ſur le dos, & lui tenoit lieu de ces rubans de fil d'or dont les Princeſſes noüoient leurs cheveux, & de ces robes traînantes qui font une partie de leur ornement majeſtueux. Ses mains s'exerçant à lancer des fléches ſelon ſon âge, & à faire tourner la fronde au tour de ſa tête, elle abatoit de l'une & de l'autre maniére les oiſeaux au vol & les bêtes à la courſe. On diſoit (*x*) que ſa viteſſe reſſembloit à celle de l'air, & qu'elle auroit pû marcher ſur les flots de la mer ſans

(*x*) Idem. L. 7. v. 803. *& ſeq.*

que les eaux euſſent moüillé ſes piés. Les jeunes gens quittoient leurs maiſons pour la voir dans la campagne, & les femmes ne pouvoient ſe laſſer de conſiderer ſon air & ſa démarche, qui faiſoient l'objet de leur admiration. Ainſi endurcie au travail & aux fatigues de la guerre, elle (*y*) ſe voua à Diane, conſerva ſa virginité ſans tache, & ſe borna à la profeſſion des armes. Les Volſques, inſtruits de la réputation qu'elle s'étoit faite dans toute l'Italie, la ſuplierent de remonter ſur le trône dont ils avoient obligé ſon pere de deſcendre. Ils ſe ſoumirent à ſes loix, elle les mena à la guerre de Turnus contre Enée & les Latins, où elle fut tuée en trahiſon par A-

(*y*) Idem. L. 11. v. 582. *& ſeq.*

runs après avoir fait des prodiges inconcevables de force & de valeur. Son Hiſtorien remarque que cette eſpéce d'Amazone combattoit le caſque en tête, & la moitié du ſein découverte pour avoir le bras droit plus en liberté. Tantôt elle lançoit une grêle de traits ſur l'ennemi ; tantôt la hache à la main, elle frapoit tout ce qui ſe trouvoit devant elle ſans ſe laſſer. Si quelquefois il étoit néceſſaire de ſe battre en retraite, elle décochoit ſes fléches par derriere avec autant d'adreſſe que les Scythes & les Parthes. Ses compagnes qui étoient autour d'elle répondoient à ſa bravoure & faiſoient le même carnage, quoiqu'elles ne fuſſent armées que d'une petite hache garnie d'airain. Elle les avoit choiſies pour les

avoir toûjours à ſes côtés, ſoit qu'elle fût en paix, ſoit que l'honneur ou l'état de ſon Roïaume demandaſſent qu'elle allât à la guerre.

Mais il n'eſt pas néceſſaire de recourir à des Antiquités étrangéres pour montrer les effets de la premiére nouriture & de l'éducation ſur le temperamment. Le lait d'une nourice influë preſque toûjours ſur le caractére d'un enfant. Ses vices ou ſes vertus s'inſinuent juſques dans les veines & ſe fortifient avec l'âge. C'eſt à ce principe ſecret & naturel qu'il faut pour l'ordinaire attribuer les défauts, les biſarreries, la groſſiereté, l'humeur & les mauvaiſes inclinations que l'on voit dans certains ſujets qui dégenerent du reſte de leur famille. L'expérience aprend encore le mal

que produit la délicateſſe de l'éducation. Une tendreſſe mal conçuë fait croire qu'on ne peut avoir trop de ſoin & d'attention pour ménager la foibleſſe d'un enfant, & on l'amollit au contraire par cette fauſſe eſperance de le fortifier. Déja il a perdu ſa force & ſon embonpoint quelques mois ou un an après qu'on l'a retiré d'entre les bras d'une nourice, qui en le traitant avec moins de moleſſe, l'avoit rendu fort & robuſte autant que ſon âge pouvoit le permettre. Mais on détruit tout en changeant la maniére de le gouverner. C'eſt une conduite & un mal qui ſe font plus généralement remarquer dans la Capitale du Roïaume que dans tout autre endroit du monde. Une vigilance moins inquiéte, plus de ſo-

lidité dans les alimens, formeroient des corps aussi sains & aussi robustes à Paris qu'ils le sont à la campagne, où l'enfance n'a communément pas d'autre nouriture que l'âge fait. Si nous le voïons tous les jours, pourquoi ne croirons-nous pas que la même cause a produit le même effet parmi les Amazones, dont l'origine & les mœurs avoient toute la barbarie des Scythes, sur lesquels elles encherissoient encore, au raport de tous les Anciens.

L'exercice est un troisiéme principe qui décide du corps, & même du caractere de l'esprit. Je sais que la disposition favorable des organes contribue beaucoup aux opérations de celui-ci. Mais il faut aussi reconnoître que l'étude & l'aplica-

tion ſont un moïen ſûr de réformer les organes & de perfectionner l'eſprit. Il pénetre enfin dans les matieres ſur leſquelles il ne ſe laſſe point de réfléchir, & nous voïons tous les jours des perſonnes, qui nous avoient paru ſtupides, arriver par leur travail au plus haut dégré des ſiences. Il en eſt de même du corps. Quelque foible qu'il paroiſſe, il ſe fortifie & s'endurcit par l'exercice. Un (z) Philoſophe, qui a mérité par ſa ſageſſe le ſurnom de Divin, veut que pour former une République parfaite on aplique les hommes & les femmes dès leur enfance aux mêmes fonctions. Il prétend que la différence du ſexe n'en doit point aporter

(z) PLATO. *de Rep.* L. 5.

dans les ocupations & dans la fatigue, & il prouve l'effet que produiroit cette maxime par l'exemple des animaux qui ſont deſtinés à la chaſſe ou à la courſe. On les éleve, chacuns dans leur eſpece, de la même maniere, ils deviennent également forts; & ſouvent on voit plus d'ardeur & de vivacité dans les chiennes & les jumens que dans les chiens & les chevaux. Galien (*a*), & après lui les maîtres de ſon art, ont remarqué que les femmes avoient quelquefois le poulx plus vif & plus fréquent que les hommes, & le ſang plus agité; d'où ils concluent qu'elles ſeroient capables de la même force & de la même action, ſi on ne les bornoit à des ouvrages, dont la douceur &

(*a*) GALENUS *de Cauſis Pulſuum.* L. 3.

la foibleſſe énervent les reſſources que la nature leur a données. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur celles qui ſont nées dans le bas état. On les voit ſoulever & porter les mêmes fardeaux que les hommes, & ſoutenir auſſi longtems le poids des travaux les plus fatiguans. Ce n'eſt pas à une nouriture délicate, exquiſe, recherchée que l'on atribuera cette force de corps & de tempéramment. C'eſt aucontraire à des alimens communs & à l'habitude du travail, où la néceſſité les a réduites dès que l'âge a permis de les y engager.

Cette éducation pénible & laborieuſe n'a cependant rien qui aproche des premieres années des Amazones. A peine avoient-elles la force de ſoutenir l'arc qu'on le leur

leur mettoit entre les mains, & qu'on les menoit dans les montagnes & les forêts à la chaſſe des bêtes féroces. C'étoit une Loi parmi elles d'acheter chaque jour leur repas (*b*) par les fatigues & par la ſueur, tantôt à la courſe pour s'exercer le corps, tantôt à domter des chevaux. On les acoutumoit ainſi au dur métier de la Guerre, qui faiſoit l'objet chéri des Amazones. Il n'eſt donc ni impoſſible ni étonnant qu'elles en aïent ſoutenu les travaux avec autant de conſtance que les hommes les plus robuſtes & les plus belliqueux, puiſqu'elles étoient nées naturellement guerrieres, & que le principal ſoin de

(*b*) DIONYS. PERIEG. v. 1046. *& ſeq.* DIOD. L. 2. p. 63.

leurs meres étoit de cultiver en elles ces diſpoſitions.

L'exemple & les ſentimens qu'on leur inſpiroit achevoient ce que la nature avoit commencé. Ennemies déclarées du Gouvernement des hommes qu'elles mépriſoient (c) & haïſſoient ſouverainement, elles n'avoient en vuë que les moïens de ſe maintenir dans l'indépendance; & pour cet effet, il falloit ſe mettre au-deſſus d'eux par la force, le courage & l'intrépidité. L'origine de leur ſéparation & de leur état, la crainte de retomber ſous la puiſſance d'un Roi, une mammelle coupée ou brûlée dès l'enfance, un Roïaume qui ſe faiſoit redouter de toutes les Nations, l'idée d'être deſ-

(c) JUSTIN. L. 2. C. 4.

cenduës du (*d*) Dieu Mars avertiſſoient ſans ceſſe les jeunes Amazones de ce qu'elles devoient faire pour ſoutenir la gloire de leur Nation, & elles s'y portoient avec tout le zele qu'elles voïoient dans leurs meres. Ainſi ſe perpétuoient & ſe fortifioient parmi elles la bravoure & toutes les vertus guerrieres.

De tous ces principes, tirés de la Nature, & de l'Hiſtoire, il s'enſuit donc que l'exiſtence des Amazones n'a rien d'impoſſible en elle-même. La Nation dont elles faiſoient partie, le Païs qu'elles habitoient, le le ſang qui couloit dans leurs veines, l'éducation qu'on leur donnoit, l'exemple qu'elles avoient ſous

(*d*) DIONYS. PERIEG. V. 652. & *ſeq* APPOLLON. RHOD. *Argon.* L. 2. V. 992. DIOD. L. 2. p. 128.

les yeux, devoient néceſſairement les rendre telles que l'Antiquité les a dépeintes. Il ne reſte à réſoudre que la derniere partie de l'objection, qui ataque la poſſibilité du Gouvernement Gynecocratique, & dans laquelle on voudroit prouver qu'un Etat ou un Roïaume conduit par des femmes ne pourroit ſubſiſter longtems.

Cette difficulté aparente n'eſt pas plus difficile à lever que la premiere. Soit que l'on conſidere un Roïaume jouiſſant des douceurs de la paix, ſoit qu'on le ſupoſe agité par les troubles de la Guerre, les femmes peuvent également le conduire dans l'une & l'autre de ces ſituations.

1o La Loi Salique qui les a excluës du Trône des François leur a

ſait perdre dans notre eſprit une partie de l'eſtime que pluſieurs d'entr'elles mériteroient à juſte titre, & le fruit des avantages qu'elles pourroient avoir reçûs de la nature. Indépendamment de la politeſſe & des bienſéances convenables, peut-on dire que leur ſexe eſt dépourvû de la ſageſſe, de la prudence, des lumieres & de la politique néceſſaires pour gouverner ? La paſſion, l'ignorance, la partialité ſe manifeſteroient trop évidemment. On a vû de tous les tems & nous voïons tous les jours des maiſons, des biens conſidérables, des terres, des campagnes, des affaires mêmes difficiles parfaitement conduites par des femmes. Ce n'eſt pas le plus grand nombre, dira-t-on ; on cite comme des merveilles extraordinaires

celles qui ſont douées de ces talens. Je le veux. Mais les hommes d'eſprit & de tête ſont-ils le plus grand nombre, & parmi ceux que l'on regarde comme tels avec fondement, voudroit-on avancer que tous indifféremment ſont dignes de tenir les rênes de la Monarchie ? Sans doute qu'il y auroit encore bien du choix entre ceux à qui l'on voudroit confier le Sceptre ; & après qu'on auroit mis le plus ſage ſur le Trône, on voudroit encore avec raiſon lui donner des Miniſtres éclairés qui l'aideroient de leurs conſeils, & auſquels on exigeroit qu'il déférât, ne pouvant tout voir, ni tout faire par lui-même. Il ſeroit contre toute vraiſemblance de dire qu'il ne ſe trouveroit pas des femmes capables de régner avec le

même ſecours & aux mêmes conditions. Aſpaſie donnoit publiquement à Athènes des leçons de politique, & forma les plus grands hommes de ſon ſiécle pour le Gouvernement (*e*).

2°. Nous ſommes preſque les ſeuls qui en jugions auſſi peu favorablement, quoiqu'on liſe dans l'Hiſtoire de notre Monarchie des exemples de Régences, auſſi célébres que le regne des plus grands Rois. L'expérience avoit apris aux autres Nations à penſer différemment. Sémiramis fit voir aux Aſſyriens qu'une femme eſt capable d'aſſurer les fondemens d'un Empire nouvellement établi & très-étendu. Elle

(*e*) Voïez BAYLE ſur l'Article de PERICLE'S. Remarque O.

(*f*) ſut entretenir les troupes dans toute la ſévérité de la diſcipline militaire à laquelle Ninus les avoit formées, elle continua le cours brillant de ſes exploits, elle acheva d'embellir Ninive & Babilone, & ſi l'Hiſtoire n'a pas confondu les noms, c'eſt à la même Princeſſe qu'il faut atribuer ces Jardins célébres & ces ouvrages immenſes de Ponts, de Quais, d'Edifices publics, de Palais, de Temples qui rendoient Babilone la Merveille de l'univers. La Reine de Saba montroit la beauté de ſon génie en admirant la ſageſſe de Salomon qu'elle alla conſulter. Le grand Cyrus, vainqueur des armées de Créſus, de celles des Aſſyriens, & de Baltaſar, fut vain-

(*f*) DIODOR. L. 2. c. 2, 4. 5, JUSTIN. L. 1, c. 2.

cu (*ff*) par Tomyris Reine des Massagetes. Nitocris régna (*g*) seule en Egypte, & y donna de si grands traits de sa sagesse, que les Egyptiens l'honorerent du nom d'Isis, la premiere de leurs Reines. Ils la regarderent comme la plus illustre des Législatrices; ils lui décernérent les honneurs divins; ils voulurent par estime & vénération pour elle que les femmes eussent le même droit que les hommes à la couronne, & que les maris promissent avant leurs nôces d'être soumis en tout à la volonté de leurs épouses. Il est vrai que cette derniere loi fut abrogée par l'usage, mais celle qui ouvroit

(*ff*) HEROD. L. 1. JUSTIN. L. 1. c. 8. DIOD. L. 2. p. 128.

(*g*) DIOD. L. 2. p. 7. 13. APOLLODOR. *Biblioth.* L. 1. P. 1. EUSEB. *Chronic.* SYNCELL. p. 54. & 55. PLIN. L. 6. c. 7.

aux Princesses l'entrée du trône subsista jusqu'à l'extinction de toute Monarchie chez les Egyptiens, puisque Cléopatre fut la derniere qui en porta la couronne, & qu'elle représenta (*h*) à Jules Cesar (*i*) les prétentions légitimes qu'elle y avoit. Avant elle, Cléopatre, mere de Ptolémée Lathyre, n'étoit pas moins redoutée à la guerre (*l*) que les plus habiles Généraux ; & c'étoit pour marquer sa force & son courage qu'elle se fit graver sur les

(*h*) LIVIUS. EPITO. CXI. FLORUS. L. 4. c. 2. PLUT. *in Cæsare* p. 156. & *in Anton.* p. 399.

(*i*) LUCANUS L. 10. v. 90.

Non urbes prima tenebo
Fœmina Niliacas ; nullo discrimine sexûs
Reginam scit ferre Pharos ; sic lege vetusta
Sancitum est, dudum cœpit regnare Nitocris.

(*l*) HISTOIRE DES EMPIRES. to. VI. p. 285. & VAILLANT *Hist. Numismat. Ptolem.* p. 120.

monnoïes avec les dépoüilles & la trompe d'un Elephant, qui lui couvroient la tête. Nous n'ajoûterons ici qu'un ſeul exemple, pour faire voir ce qu'une femme animée peut dans les combats ſans y porter le titre de Reine, ni avoir eu l'éducation des Amazones, Crateſipolis femme d'Alexandre fils de Polyſperchon. Lorſqu'elle vit ſon mari parmi les morts & ſon armée défaite, elle (*m*) en ramaſſa les débris, elle releva les courages abatus, & ſe mit à la tête des troupes qui lui reſtoient. Dêja elle étoit regardée des ſoldats comme une femme en qui réſidoit l'eſprit d'un Héros, & qui avoit les qualités d'un Général acompli. Elle les con-

(*m*) Diodor. L. 19. p. 705.

noissoit tous, elle apaisoit leurs différens, elle ne dédaignoit pas de penser leurs plaïes, elle consoloit ceux qui avoient du chagrin, elle faisoit du bien à tous. Outrée de voir les Sicyoniens abandonner son parti parce qu'ils ne la croïoient pas en état de se défendre, elle forma le siége de leur ville, elle y rentra de force, elle y fit mettre en croix trente des plus distingués, & gagna tellement l'estime & la confiance des troupes, qu'elles coururent désormais tous les hazards pour mettre sa personne à couvert. Des traits de cette nature ne sont point rares dans l'Histoite. Mais il nous suffit de dire que le Dieu des armées se servit en differens tems de Débora & de Judith pour délivrer son peuple des ennemis qui

l'ataquoient, & qui le menaçoient d'une ruine prochaine.

Si des femmes ordinaires ſont capables de montrer tant de ſageſſe, de force & de bravoure, que devoient donc être les Amazones, acoûtumées dès le bas âge à vivre indépendantes des hommes, à craindre plus que toutes choſes un changement d'état, à manier l'arc, la lance & le bouclier, pour conquérir ou pour ſe défendre? Un peuple entier qui ſe borneroit à un objet ou à un ſeul exercice ſurprendroit certainement & effaceroit en ce genre toutes les Nations du monde. Il n'y a donc point d'impoſſibilité qu'elles aïent formé un Roïaume, qu'elles l'aïent gouverné long-tems & qu'elles ſe ſoient rendu la terreur de ceux qui les environnoient.

Mais le témoignage des Médailles forme une preuve ſans réplique. S'il n'y avoit jamais eu d'Amazones, comment les verroit-on ſi ſouvent ſur les Monnoies de Smyrne, de Thyatire & d'autres Villes auſſi connuës ?

Enfin on ataque (*m*) l'Hiſtoire des Amazones par leurs propres noms, dont la plûpart ſont Grecs, tels que ceux d'Ocyale, de Dioxirpe, d'Iphinome, d'Hippothoë, d'Agaré, de Theſeis, d'Hippolite, de Climene, de Pentheſilée & pluſieurs (*n*) autres, quoiqu'elles fuſſent originaires du païs des Scythes, & qu'elles ha-

(*m*) M. DACIER en différens endroits de ſa traduction des Vies de Plutarque, ſurtout dans Théſée.

(*n*) On les trouve raportés dans HYGIN. *fab.* 163. dans PALEFATE & pluſieurs Poëtes Grecs.

bitaſſent les bords du Pont Euxin, où les Grecs n'avoient point encore de Colonies. D'où l'on conclut que tout ce qui s'en dit n'eſt qu'une Fable imaginée par la licence & la fiction des Poëtes anciens.

On regarde ce raiſonnement comme une démonſtration, & rien n'eſt moins ſolide. 1°. Il iroit à détruire toute l'Hiſtoire de la guerre de Troye, parce qu'Homere & les autres ont donné des noms Grecs aux principaux Troyens qui s'y trouverent, tels que Priam, Hector, Andromaque, Aſtyanacte, Polydore & Enée. Cependant on ne peut révoquer en doute le fond de ce ſiége célébre, ſans acuſer d'illuſion tous les Poëtes, tous les Hiſtoriens, tous les Chronologiſtes de l'Antiquité. 2°. Ces noms empruntés ou

défigurés viennent originairement des Poëtes, qui ne pouvoient faire entrer dans leurs vers des mots Scythes & barbares, ſans quantité, ſans harmonie, & dont la dureté choquoit la douceur de la langue Grecque. 3°. En donnant des noms aux Amazones, ils imitérent leur illuſtre modéle qui en avoit fait pour les Troyens. Ils les ont formés (*o*) d'un attribut, d'une perfection, d'un talent, ou d'un trait d'Hiſtoire qui avoient du raport à celle des Amazones, comme ceux d'Hector & dAſtyanacte, caractériſoient deux illuſtres Troyens, ainſi que Platon (*p*) l'a remarqué en touchant un ſujet ſemblable à celui que nous

(*o*) PETIT *Diſſert. de Amazon.* c. 41.

(*p*) PLATO *in Cratylo.*

traitons. 4°. Herodote & Xenophon ont pris la même licence, l'un en écrivant la guerre de Xercès en Gréce, l'autre la retraite des Dix-mille, deux événemens dont on ne peut ataquer la réalité. 5°. Le changement de noms a été de tout tems en uſage dans chaque nation du monde. Le Roi d'Egypte (*q*) donna à Joſeph celui de *Sauveur*, ou, ſelon le texte original, celui de *Sage Interprete des Songes*. Le Roi de Babylone impoſa (*r*) aux trois jeunes Hébreux élevés à ſa Cour des ſurnoms Chaldéens. Les Grecs (*ſ*) ont ſubſtitué le nom de Deucalion

(*q*) GENES. c. 41. v. 45.

(*r*) DAN. c. 1. v. 7.

(*ſ*) JOSEPH. *Antiq*. L. 1. c. 6. PHILO. *De præmiis & pœnis*. S. JUSTIN. *Apolog*. I.

à celui de Noë, & César a latinisé les noms barbares des Rois & des Peuples des Gaules & de la Grande Bretagne. Seroit-on fondé à regarder toutes ces personnes comme des sujets fabuleux, parce qu'elles ont reçû des noms nouveaux? Ce changement ne détruit donc pas plus leur réalité que celle des Amazones.



CHAPITRE II.

De l'Origine, du tems & des mœurs des Amazones.

LA maniére dont l'origine des Amazones eſt racontée & les circonſtances qui l'acompagnent mettent le dernier dégré de certitude à leur Hiſtoire, qui s'acorde parfaitement avec celle de pluſieurs autres Nations, dont les tems nous ſont connus d'ailleurs. Juſtin (*t*) en remontant juſqu'à l'établiſſement de la premiere Monarchie, nous aprend qu'avant Ninus, Vexoris, Roi de quelque Dynaſtie de la baſſe

(*t*) JUSTIN. L. I. c. I.

Egypte, porta ses conquêtes en Asie jusques sur les bords du Pont Euxin, moins pour agrandir son Empire, que pour mériter la gloire d'avoir vaincu différens Peuples. Voïant que tout avoit cédé à la force de ses armes, il envoïa des Héraults (*u*) dans le païs des Scythes, pour leur ordonner de le reconnoître comme les autres en qualité de vainqueur. Déja le caractére fier & belliqueux de cette Nation étoit formé tel qu'on le vit dans la suite. Tanaïs, qui y regnoit alors répondit aux Heraults, que Vexoris, Souverain d'un Roïaume opulent, manquoit de prudence de venir si loin déclarer la guerre à des hommes

(*u*) Idem. L. 2. c. 3. JORNANDES. *De rebus Geticis* c. 5.

qui ne poſſédoient que le ſimple néceſſaire, & rien de ce que l'ambition & la jalouſie des autres peuvent déſirer. Qu'il feroit mieux de veiller à la ſûreté & à la tranquillité de ſes Etats. Que les événemens de la guerre étoient toûjours douteux : Qu'en la faiſant aux Scythes, il n'avoit rien à atendre de la victoire, mais qu'il devoit tout craindre de ſa défaite. Il lui fit dire que s'il aprochoit plus près de leurs frontieres, ils n'atendroient pas qu'il y fût entré ; que l'eſpoir du butin leur feroit prendre les armes, & qu'ils iroient au devant de lui ſans qu'on pût les arrêter. Vexoris aïant pris ce diſcours pour des menaces d'oſtentation voulut continuer ſa marche & s'avança dans le païs par des marques d'hoſtilité. Auſſi-tôt les

Scythes ſe raſſemblérent, marchérent en foule contre lui, & l'effraïérent tellement, qu'il abandonna ſon armée, & reprit à la hâte le chemin de l'Egypte. Ses troupes, qui devoient leurs conquêtes, moins à leur propre valeur qu'à la foibleſſe & à la timidité des peuples qu'elles avoient ſurpris, firent taillées en pieces, & diſſipées de maniére qu'elles n'oſérent plus ſe réünir; leurs dépoüilles firent la proïe des vainqueurs. Excités par les richeſſes qu'ils avoient trouvées dans leur camp & par le deſir de la vengeance, ils pourſuivirent Vexoris juſques dans ſon Roïaume, réſolus de l'en chaſſer. Mais ils furent arrêtés par les canaux du Nil & par les marais de la baſſe Egypte, & ils revinrent ſur leurs pas. La faci-

lité avec laquelle ils avoient traversé tant de Provinces, presque sans trouver aucune résistance, leur en fit entreprendre la conquête. Quelques années de courses & de ravages les rendirent maîtres d'une grande partie de l'Asie, à laquelle ils imposérent un léger tribut, plûtôt pour servir de monument à leurs victoires, que comme un joug qui fût onéreux à ceux qu'ils avoient vaincus. Ils ne retournérent dans leurs païs qu'aux instances de leurs femmes, qui, ennuïées de la longueur de cette absence, les envoïérent menacer d'aller chercher des maris chez les peuples voisins, s'ils ne revenoient incessamment.

L'Asie fut donc tributaire des Scythes pendant plusieurs siécles, jusqu'à ce que Ninus en fit la con-

quête (*x*) par ces heureux exploits qui établirent le grand Empire d'Assyrie. Jusques-là tout s'acorde parfaitement avec les meilleurs Chronologistes, pour le tems auquel ils placent la fondation de cette Monarchie, environ 1720. ans avant J. C. On lit d'ailleurs dans un Ancien (*y*) que Tanaïs étoit contemporain de Sarug, né 465. ans auparavant, ce qui remplit à peu près les siécles de la domination des Scythes dont parle Justin, en réformant l'erreur manifeste qui s'est glissée dans le texte. (*z*)

(*x*) DIOD. L. 2. *initio* JUSTIN. L 1. c. 1.

(*y*) HERMAN. contractus, *sub* REHU. & S. CLEM. d'Alexandrie disent que Tanaïs fut le premier Roi de Scythie, & que c'est de lui que vint le nom du fleuve Tanaïs. STROMAT. L. 1. JORNANDES. *De rebus Geticis.* c. 5.

(*z*) Il y a *mille quingentos annos*; ce qui ne

La

La ſuite des révolutions qui nous conduiſent à l'Hiſtoire des Amazones cadre avec la même juſteſſe. Ilinos (*a*) & Scolopite deux jeunes Princes du Sang Roïal des Scythes, furent chaſſés de la Cour & du païs par la faction de quelques rivaux qui aſpiroient à la Couronne. Forcés de ſe retirer dans une terre étrangére, ils emmenérent avec eux une nombreuſe jeuneſſe touchée de leurs malheurs ; & paſſérent dans la Sarmatie Aſiatique, au-deſſus du Mont Caucaſe, d'où ils firent des courſes ſur les Provinces voiſines du Pont Euxin. Mais les Peuples qui l'habitoient ne pouvant ſoutenir

peut être vrai dans aucun ſiſtême de Chronologie.

(*a*) Justin. L. 2. c. 4.

leurs violences & leurs usurpations, se jettérent sur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & les massacrérent sans pitié.

Ce carnage affreux donna ocasion à l'origine des Amazones. Les femmes de ces victimes infortunées de leurs propres usurpations, se crurent menacées d'un sort aussi fatal. Chassées de leur patrie, & privées de leurs maris, elles prirent une résolution que le désespoir leur inspira. Ce fut de démeurer unies entr'elles, de se choisir (*b*) une Reine, & de former un Etat jusqu'alors inconnu dans l'Univers. Depuis ce jour elles embrassérent la profession des armes; elles s'exercérent à manier l'arc, la lance &

(*b*) *Ibidem* & JORNANDES, *De rebus Geticis*, c. 7. *& seq.* DIODOR. L. 2. p. 128.

le bouclier ; elles se livrérent à tout ce qui est du ressort des fonctions militaires. L'ardeur avec laquelle elles s'y portérent donna un prompt succès à leur entreprise. Elles devinrent bien-tôt formidables à ceux qu'elles avoient apréhendés ; elles s'assurérent la possession du païs où elles se trouvoient ; dans peu elles étendirent les bornes de leur domination. Redevables à leur seule bravoure de ces prosperités rapides & flateuses, elles se persuadérent qu'elles n'avoient pas besoin du secours de leurs maris pour se soutenir. Elles massacrérent ceux qui étoient échapés à la fureur des Sarmates, & elles renoncérent pour jamais au mariage ; ne le regardant plus comme le lien d'une societé douce & nécessaire, mais comme

une ſervitude & un eſclavage indigne d'elles. L'envie de perpétuer une République qu'elles avoient ſi glorieuſement établie les mit dans l'obligation de recourir quelquefois aux hommes. Elles ſe firent une loi d'aller tous les ans pendant deux mois ſur les frontieres des Provinces voiſines ; d'y apeller les habitans, de ſe livrer à eux ſans choix ni attachement, & de retourner enſuite dans leurs demeures. Pour montrer que ce n'étoit point par amour pour eux qu'on les recherchoit, il falloit en avoir tué trois (*c*) avant que de pouvoir faire le voïage. Les enfans mâles qui naiſſoient de ce commerce de bruta-

(*c*) HEROD. L. 4. n. 117. HIPPOCR. *de aëre & aqua.*

lité, ainſi que le nomme (*d*) Cedrene, éprouvoient en voïant le jour, la haine & la cruauté de leurs meres. Quelques-unes avoient la barbarie (*e*) de les étouffer, d'autres leur (*f*) tordoient les bras & les jambes pour les rendre incapables des exercices militaires; les plus humaines les renvoïoient à leurs peres (*g*).

Les filles étoient le ſeul objet de leur attention. Deſtinées à ſuccéder aux fonctions des Amazones, on commençoit par leur endurcir le

(*d*) CEDRENUS *Annal.* p. 127.

(*e*) JUSTIN. L. 2. c. 4.

(*f*) DIOD. L. 2. p. 128. STEPHAN. BYZANT. voce *Amazones.*

(*g*) STRABO. L. 11. p. 770. Q. CURT. L. 6. c. 5. JORNANDES, *de rebus Get.* c. 8. PHILOSTRAT. *Heroïc.* c. 19.

tempéramment & leur inſpirer une humeur guerriere par la maniere dont on les nouriſſoit. On leur donnoit (*h*) du lait de jument, & une eſpéce de moële qui ſe formoit dans des roſeaux ſur les bords du Thermodon ou du Pont Euxin. Le plûtôt qu'il étoit poſſible on les mettoit aux alimens communs, c'eſt-à-dire à la chair (*i*) des bêtes fauves, très-ſouvent cruë, & pour l'ordinaire cuite imparfaitement. Dès qu'on les voïoit en état de ſuporter l'opération, on leur brûloit (*l*) la mammelle droite, ou l'on

(*h*) PHILOSTRAT. *Heroïca.* c. 19. p. 750.

(*i*) THOMAS DE PINNEDO in STEPHAN. *voce Amazones.* ex EUSTATHIO. ad PERIEG.

(*l*) HIPPOCR. *de aëre & aqua.* PTOLEM. *de Aſtror. judiciis.* L. 2. EUSTAT. in PERIEG. ISIDOR. *origin.* L. 9. c. 2. DIOD. L. 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. *& alii.*

prenoit certaines précautions violentes pour l'empêcher de croître ; car on varie ſur ce point. Quelques-uns prétendent (*m*) que dès l'âge de huit ans on y apliquoit un fer chaud qui deſſéchoit les fibres & les principes des glandes qui forment cette partie du corps en groſſiſſant. D'autres ſemblent dire que l'on attendoit le tems auquel la mammelle eſt formée, & qu'alors on en faiſoit l'amputation, dont l'uſage & l'expérience avoient rendu la guériſon promte & aſſurée. Selon d'autres (*n*) on ne mutiloit pas ainſi les jeunes Amazones ; mais on leur ſerroit de bonne heure le côté droit du ſein, pour arrêter le cours

(*m*) Voïez PETIT. *Diſſert. de Amazon.* c. 22.

(*n*) ARRIAN. *de exped. Alex.* L. 7. c. 13. Voïez PETIT. *Diſſert. de Amazon.* c. 22.

ordinaire de la nature, & empêcher la chair de pousser au dehors, du moins avec autant de force & d'élévation.

Quoiqu'il en soit de ce point, qu'il est difficile de constater, il est certain que les Amazones n'avoient pas de mammelle au côté droit, ou que si elles en avoient, elle étoit à peine sensible. C'est de là en effet qu'est venu, selon la plus commune opinion, le nom qu'elles portoient. On s'en aperçoit dans toutes les anciennes Médailles qui nous en restent : Soit que cette partie du sein y soit à nud ou couverte, on voit qu'elle est entierement aplatie. Celle que Gronovius (*o*) raporte représente la Reine des Ama-

(*o*) *Antiq. Græc.* to. 1. fol. Z 22.

zones avec le ſeul côté gauche découvert, tel qu'il pourroit être dans une femme qui auroit de l'embonpoint. Le droit, quoique couvert d'une draperie qui tient à la ceinture par devant & par derriere, en paſſant par deſſus l'épaule, ne fait aucune élévation. Dans quelques Médailles (*p*) c'eſt le côté droit qui eſt à nud; en d'autres l'un & l'autre ſont couverts. On croit cependant que le gauche ſeul l'étoit quand il falloit combattre.

On raporte deux raiſons qui pouvoient engager les Amazones à ſe retrancher la mammelle droite. La plus ſimple & la plus générale eſt, qu'elles ſacrifioient cette partie du

(*p*) Voïez PETIT *Diſſert. de Amazon.* c. 21.

corps (*q*) pour avoir la liberté entiére de tirer de l'arc, dont le nerf ou la corde vient (*r*) jusques sur la poitrine quand on lance une fléche avec roideur. Les deux bras, sur tout le droit, ne peuvent avoir trop de jeu pour cet exercice, & il est certain qu'une femme ordinaire & puissante, quelque forte qu'elle pût

(*q*) DIOD. L. 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. EUSTAT. *ad Perieg.* ISIDOR. *orig.* L. 9. c. 2.

(*r*) C'est ce que Virgile exprime parfaitement en parlant du coup dont la Nymphe Opis frapa Aruns pour venger la mort de Camille. ÆNEID. L. XI. v. 858.

Dixit & auratâ volucrem Threissa sagittam
Depromit pharetra, cornuque infensa tetendit;
Et duxit longe, donec curvata coirent
Inter se capita, & manibus jam tangeret æquis,
Læva aciem ferri, dextra nervoque papillam.

être, n'auroit pas la même facilité que les hommes pour décocher un trait. L'arc étoit l'arme principale des Amazones, elles le tenoient des Scythes, si habiles en ce genre, que toutes les autres Nations les redoutoient quand ils en venoient à cette maniére de combattre, de même que les Parthes, qui en étoient une Colonie, & qui lançoient une fléche aussi adroitement par derriere que devant eux. Les Amazones déterminées au métier des armes subirent volontiers cet inconvenient de douleur & de difformité, pour soutenir le genre de vie qu'elles avoient embrassé par goût & par un principe d'honneur.

Peut-être aussi avoient-elles en vûë l'idée des Naturalistes à ce sujet.

Quelques-uns (*s*) ont prétendu que c'étoit pour donner plus de force au bras droit, en y faisant passer la substance & la nouriture de la partie voisine qui étoit retranchée.

Mais cette raison, contraire à l'expérience, n'est pas mieux fondée (*t*) que le motif que l'on atribuë aux Amazones d'avoir estropié & rendu boiteux leurs enfans mâles, afin qu'ils fussent plus propres au mariage. C'est néanmoins de ce faux préjugé qu'est venu le proverbe (*u*) des Anciens. Il est plus vrai-

(*s*) HIPPOCRAT. *de aëre, loco & aqua*; GALENUS *in hunc loc.*

(*t*) Voïez PETIT *de Amazon.* c. 23. & le Dict. de Trévoux au mot *Boiteux*.

(*u*) DIODOR. L. 2. p. 128. *Claudus Veneri fortior.*

ſemblable que la jalouſie & la crainte de retomber ſous la domination des hommes étoient les principaux motifs qui engageoient à leur contourner les membres, pour les rendre incapables des exercices & des fatigues de la guerre. Par là ils étoient contraints de ſe borner aux fonctions domeſtiques, & à celles qui ne regardent que les femmes chez les autres Nations.

Il n'y a pas même d'aparence que les Amazones euſſent voulu les prendre pour maris. Cette union fixe & habituelle les auroit fait retomber dans l'inconvenient du mariage, auquel elles avoient ſolemnellement renoncé. L'ombre de la dépendance (x) les effraïoit, & elles auroient crû

(x) JUSTIN. L. 2. c. 4.

s'y engager en prenant un Epoux. Elles avoient eu la cruauté barbare de tremper leurs mains dans le ſang de ceux qui étoient échapés au glaive de leurs ennemis. Elles ne ſentoient plus que du mépris & de la haine pour les autres, & la néceſſité de ſoutenir leur République (*y*) étoit le ſeul motif qui les portoit à s'en aprocher ; encore étoit-ce des inconnus, des étrangers, tels que le hazard les amenoit à elles dans des lieux écartés, & elles ne conſervoient pour eux pas plus de ſentiment ni de ſouvenir que l'on en voit dans les bêtes.

Cette eſpéce de célibat auquel elles ſe conſacroient étoit marqué par l'atachement qu'elles avoient à

(*y*) CEDREN. p. 127.

leur ceinture, ſimbole de la pudeur, & de la chaſteté dans le ſexe chez les Anciens, comme elle l'étoit (z) de la force, du courage & de la vertu dans les hommes. C'étoit l'uſage chez les Grecs & les Aſiatiques dans les tems reculés que les filles portaſſent une ceinture, qui déſignoit leur état & les diſtinguoit des femmes. Homére (a) parlant de Neptune qui vouloit joüir de Tyro fille de Créthé, premier Roi

(z) JOB. c. 12. v. 18. *Balteum Regum diſſolvit, & præcingit fune renes eorum.*

ISAIA. c. 22. v. 21. *Induam illum (* Eliacim *) unica tua, & cingulo tuo confortabo eum, & poeſtatem tuam dabo in manu ejus.*

Idem. c. 11. v. 5. *Et erit juſtitia cingulum lumborum ejus, & fides cinctorium renum ejus.*

Vide PIERII VALERII *Hieroglifica.* L. 40. *fol.* 93 & 299.

(a) HOMER. ODYSS. L. 11.

d'Iolq en Theſſalie, dit qu'il dénoüa ſa ceinture virginale. Théocrite (*b*) raporte la méme choſe au ſujet d'Europe. Phyllis (*c*) ſe ſervoit de cette expreſſion couverte pour faire connoître la foibleſſe qu'elle avoit euë pour Démophon, qui lui promettoit de l'épouſer & de s'en retourner auſſi-tôt. Cette ceinture (*d*) étoit faite de laine de brebis. La maniére dont on la ſerroit ſe nommoit le nœud d'Hercule. Le mari la défaiſoit dans le lit le premier

(*b*) THEOCR. Idyll. 19.

(*c*) OVID. *Epiſt Phyllis Demophonti.*

Cui mea virginitas avibus libata ſiniſtris,
Caſtaque fallaci Zona recincta manu.

On peut voir à ce ſujet les doctes remarques de M. de MEZIRIAC ſur la même Lettre.

(*d*) FESTUS *de Nuptiis.*

mier ſoir des nôces, d'où l'on tiroit le préſage qu'il auroit une poſterité nombreuſe, comme Hercule, qui laiſſa ſoixante & dix enfans lorſqu'il mourut. Le lendemain des nôces, ou quelquefois après les premieres couches (*e*) on portoit cette ceinture dans un Temple de Diane, à qui on la rendoit, parce qu'elle ne convenoit plus à une femme. On la nommoit communément *Ceſte*, ce qui fit donner le nom odieux (*f*)

(*e*) SUIDAS *voce* ζῶνα APOLLON. RHOD. *Argon.* I.

(*f*) C'eſt ſur cela que roule l'Antitheſe de SENEQUE dans ſon Hippolyte, *Act.* IV. *Scen.* I. ou Phedre parle ainſi :

. . . Morere, ſi caſta es viro : ſi inceſta amori,

. . . .

Juvenilque caſtus crimine inceſta jacet.

d'*Inceste* aux mariages ou aux conjonctions qui n'étoient pas légitimes. Il est fixé aujourd'hui à celles qui violent la Loi du sang. Enfin c'est de là que sont venuës les fables des Poëtes sur le Ceste fameux de Junon, & sur celui de Venus, à qui ils atachoient (g) le pouvoir de donner de l'amour & de charmer les cœurs. Ils ajouterent que Cupidon son fils le vola pour lui gagner des Sujets. Or la preuve que les Amazones n'avoient point de commerce avec ces boiteux qu'elles gardoient dans leur République, c'est qu'elles ne quittoient jamais le ceste ou la ceinture de virginité. Les plus zélées d'entr'elles s'y consa-

(g) Lisez le discours de Junon & de Venus dans Homere, ILIAD. L. XIV. v. 190. - 221.

croient pour toute leur vie ; & les autres ne se relâchoient que pour le bien & la conservation du Roïaume qu'elles avoient formé. Mais dès qu'elles avoient conçu, elles renonçoient au commerce des hommes, & cette espece de célibat les mettoit en droit de porter toujours la ceinture qui lui étoit propre. L'atachement inviolable qu'elles y avoient fut connu jusques dans la Grece. C'est ce qui donna lieu à Eurystée Roi de Mycènes de prescrire (*b*) à son frere Hercule, qu'il vouloit perdre en l'exposant aux plus grands périls, d'aller enlever la ceinture de la Reine des Amazones. Alcide l'aporta contre

(*b*) APOLLODOR. *Biblioth.* L. 2. DIOD. L. 4. p. 221. & *seq.*

toute eſpérance, & ce fut le neu-
viéme de ſes fameux travaux, que
nous verrons dans les Guerres que
les Amazones eurent à ſoutenir.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DES
AMAZONES.

HISTOIRE

DES

AMAZONES

ANCIENNES ET MODERNES,

Enrichie de Médailles,

Par M. l'Abbé GUYON.

SECONDE PARTIE.

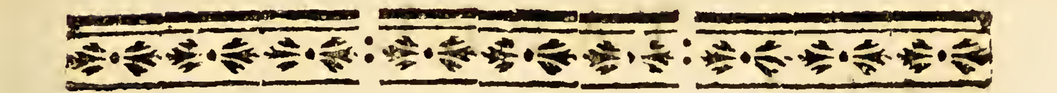


A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques; vis-à-vis les Mathurins, à la Croix d'Or & à S. Bernard.

M. DCC XL.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.



TABLE

DES CHAPITRES

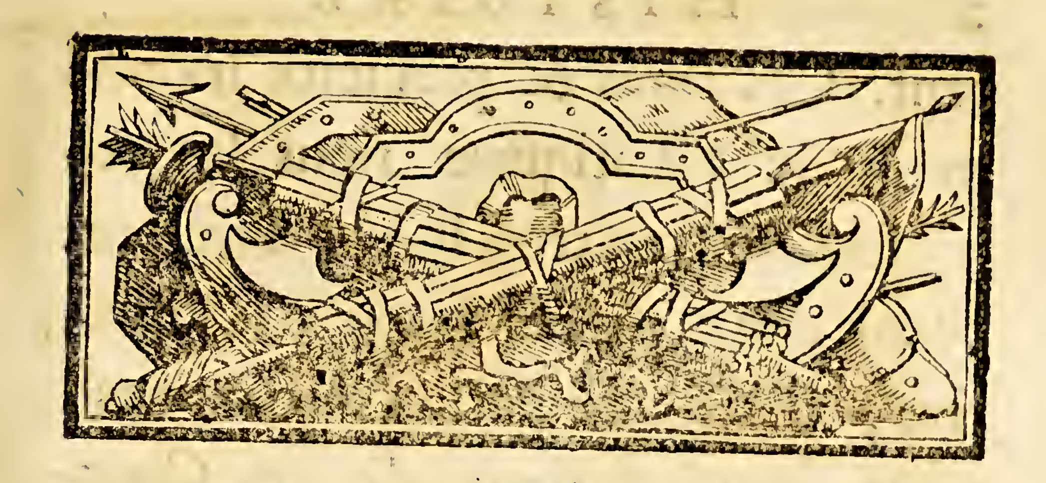
Contenus dans la ſeconde Partie de l'Hiſtoire des Amazones.

Fin de la Table.

HISTOIRE

Part.II.p.1.

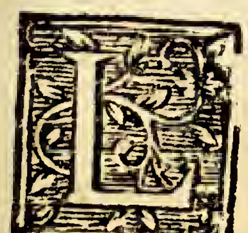
Ch. Mathey Sculp.



HISTOIRE DES AMAZONES.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Habillement & des Armes des Amazones.



LES Historiens nous disent peu de choses sur l'habillement des Amazones; on ne peut le connoître que par les Médailles qui nous en res-

tent. Ces rares & précieux monumens de l'Antiquité nous les représentent sous trois habits différens. Dans deux pieces frapées à Thyatire, ville bâtie par les Amazones, nous voïons deux de ces Guerrieres (a) vêtuës comme les Héros de la Grece sous l'Empire des Macédoniens. L'une porte un casque dont la visiere est rehaussée, & qui est garni d'un triple panache. Cet ornement est très-ancien, puisqu'Homere le donne à Hector. L'Amazone est vêtuë d'une espece de corset cuirassé, & terminé par une ceinture & une cotte d'arme, qui descend à peine jusqu'au genou. Des brodequins ordinaires sont sa

(a) TRISTAN, GRONOVIUS & PETIT. C'est par ces différentes Médailles qu'il faut concilier les Auteurs qui habillent diversement les Amazones.


ΑΦΗ Α
CΤΡ·Τ·ΦΑΒ·Λ
ΠΟΛΙΝΑΙ
ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ
Κ·C·ΜΥΡ·
ΟΜΟΝ
ΟΙΑ
CΜΥΡΝΑΙΩΝ
ΠΕΡΓΑΜΗ
ΝΩΝ
ΕΠ. ΓΕΜΙΝΟ
Υ
ΑC
ΗΡΑΚΛΕΙ
ΕΝ
ΠΟΝΤΩ
Ch. Mathéy Sculp.

chauſſure. Elle a ſur la main droite, qu'elle tient étenduë, une petite Victoire aîlée, qui porte une palme & une couronne de laurier. Dans ſa gauche ſont le bouclier & une longue hache d'arme à deux tranchans ſur laquelle elle eſt apuïée au lieu de lance.

La ſeconde Médaille des Thyratiréens repréſente une Amazone à peu près ſemblable à la premiere pour le fonds de l'habillement & des armes ; excepté qu'au lieu de caſque elle a une couronne de tours, & qu'à la place de la petite Victoire elle porte un Temple ; mais elle a le côté & le bras droit nuds.

En d'autres, les deux bras & le côté gauche ſont à découvert, & le carquois eſt ataché à la ceinture. Celles-ci n'ont ni caſque ni cou-

ronne, & leurs cheveux ſont liés de court derriere la tête.

Dans une de ces pieces anciennes on voit Hercule armé de ſa maſſuë qui combat contre une Amazone à cheval. Elle a une robe qui deſcend juſqu'aux talons, & pour étriés, une courroie atachée à la ceinture & qui arrête le milieu de la jambe. Le dernier de ces vêtemens n'étoit pas le plus ordinaire.

Mais quelque forme qu'ils euſſent, les uns & les autres étoient communément faits (*b*) de la peau des bêtes que les Amazones tuoient à la chaſſe. Ils étoient noués ſur l'épaule gauche, laiſſant tout le côté droit à découvert, & ne deſcendoient pas au-deſſous du genou.

(*b*) Q. CURT. L. 6. c. 5.

Leurs armes étoient la fléche, la lance, la hache d'arme & le bouclier.

Nées dans un païs où l'on ne savoit combattre que de loin, les Amazones aprenoient (*c*) dès l'enfance à manier l'arc, & elles s'en servoient avec autant d'adresse que les Scythes & les Parthes. Comme eux (*d*), elles savoient parfaitement lancer une fléche par derriere à l'ennemi qui les poursuivoit; & il étoit aussi dangereux de les suivre dans leur retraite que de les attaquer de front; ce qui leur fit donner le nom de (*e*) *Jaculatrices*. On

(*c*) DIOD. L. 3. p. 186.

(*d*) LYSIAS *Orat. funebri apud* PHOTIUM. VIRG. *Æneid.* L. XI. v. 653.

(*e*) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* v. 1002.

voit dans la deſcription de tous leurs combats (*f*) quels ravages elles faiſoient avec cette arme favorite, qui portoit la mort auſſi vîte que le regard & la penſée, ſans que leurs ennemis puſſent ſe mettre à couvert, ni qu'ils fuſſent à portée d'en tirer vengeance. Ce fut pour profiter de cet avantage que les Amazones défigurérent la plus délicate partie de leur corps par une opération douloureuſe, afin de n'avoir rien (*g*) qui les empêchât de lancer une fléche avec toute la roideur dont les hommes ſont capables.

L'expérience fit connoître aux

(*f*) QUINTUS SMYRN. L. 1. *in pugna.* PENTHESILEÆ. VIRG. *Æneid* L. 1. v. 495.

(*g*) DIOD. L 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. EUSTATH. *ad Perieg.* ISIDOR. *Orig.* L. 9. c. 2.

Romains que les Parthes, originaires des Scythes, & dont ils avoient conſervé les uſages, n'entendoient pas à ſe battre de près, & cette remarque leur valut pluſieurs victoires. Les Amazones n'atendirent pas longtems à corriger ce défaut parmi elles. Une partie de leurs troupes (h) fut deſtinée à porter la lance comme tous les Peuples de la Grece & de l'Aſie, pour s'en ſervir quand l'ocaſion le demanderoit. La légereté & la grace avec leſquelles elles la manioient leur en avoient fait une eſpéce d'ornement & de contenance, lors même qu'il ne s'agiſſoit pas de ſe préſenter au combat.

(h) DIOD. L. 3. p. 186. *& alii.* LUCIEN dans ſon Traité des Images parle de la ſtatue d'une Amazone apuiée ſur ſa lance, qui étoit un chef-d'œuvre du célebre PHIDIAS.

Ainsi quand leur Reine Thalestris (*i*) alla voir Alexandre, elle parut devant lui tenant deux lances à la main, quoiqu'elle vînt plûtôt en femme galante qu'en Amazone Guerriere.

Celles qui l'acompagnoient (*l*) avoient, au lieu de lances, des haches d'armes doubles ou à deux tranchans, dont la hampe n'étoit pas moins grande que celle d'un javelot. La célebre Penthesilée (*m*) l'imagina dans le feu de la Guerre, & les Grecs en sentirent cruellement les premiers effets au siége de

(*i*) Q. CURT. L. 6. c. 5.

(*l*) ARRIAN. L. 7. c. 13.

(*m*) Q. CALABER *seu* SMYRNÆUS. *Homeri Par. lipomena*. L. 1. p. 11. PLIN. L. 7. c. 56.

Troye. On ne voit pas que cet exemple leur ait apris à en faire usage ; mais Cyrus (*n*) arma ainsi une partie des Perses qu'il avoit amenés au secours du Roi des Medes contre Babilone, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Les Romains furent effraïés de voir les Peuples voisins du Danube (*o*) venir à eux avec cette arme redoutable qu'ils ne connoissoient pas, & dont un de leurs Savans ne pou-

(*n*) XENOPH. *Cyroped.* L. 3.

(*o*) HORATIUS. L. IV. Od. 4. *de laudibus Drusi.*

Videre Rhœti bella sub Alpibus
Drusum gerentem, & Vindelici, quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet, quærere distuli;
Nec scire fas est omnia.

voit découvrir l'origine. Il fallut toute la prudence & l'habileté de Drusus pour en garantir son Armée. Enfin nous trouvons attesté (*p*) que les Amazones, entierement livrées au génie & aux exercices militaires, se servoient de toutes les armes qui étoient connuës des Peuples les plus belliqueux, parce qu'elles avoient résolu de se défendre contre tous ceux qui les attaqueroient, ou peut-être de les attaquer tous.

On le voit par l'élegante description que le Prince des Poëtes latins nous a laissée (*q*) du combat de l'illustre Reine des Volsques, dont il fait une Amazone, & qu'il com-

(*p*) DIOD. L. 2. p. 128. NONNUS *Dionysiac.* L. 19. LICETUS *de Antiqu r. Lucernis.*

(*q*) VIRGIL. *Æneid.* L. XI. v. 648. *& seq.*

pare dans toutes ſes maniéres à celles qui habitérent les rives du Thermodon. Camille cette célébre Amazone, armée de ſon carquois, & aïant la moitié du ſein découvert pour mieux combattre, paroiſſoit pleine de valeur au milieu du carnage. Tantôt on la voïoit lancer une grêle de traits ſur l'ennemi; tantôt, la hache à la main, elle frapoit tout ce qui ſe trouvoit devant elle ſans ſe laſſer. On entendoit le bruit de ſon arc tout brillant d'or qui pendoit ſur ſes épaules, & qui reſſembloit à celui de Diane. Si quelquefois elle étoit obligée de ſe battre en retraite, ou de tourner le dos à l'ennemi, elle lançoit ſes fléches par derriére en fuïant & tournant ſon arc ſur ſon épaule. Ses compagnes choiſies,

qui étoient autour d'elle combattoient avec la même adresse. On y remarquoit sur tout la jeune Larine, Tulla, & Tarpéïa, qui n'étoient armées que d'une hache garnie d'airain ; toutes filles d'Italie, dont Camille avoit fait choix pour lui faire honneur, & pour être auprès d'elle, soit à la guerre, soit pendant la paix. Telles paroissoient ces Amazones anciennes, lorsqu'elles marchoient en escadron sur les bords du Thermodon, ou qu'elles combattoient avec leurs armes peintes de différentes couleurs à côté d'Hippolyte & de Penthésilée, ou lorsque celle-ci revenoit sur son char triomphant, & qu'une troupe de ces Guerrieres armées de petits boucliers faits en forme de croissants lui aplaudissoit poussant les cris de la victoire.

Tout ce que fit Camille pour ſoutenir Turnus contre Enée & les Troyens, répondit à ces dehors. Animée par le bruit des inſtrumens de guerre qui donnérent le ſignal, elle vola la premiére aux ennemis. Eumenius, Lirie, Pagaze, Terée, Harpalis, Démophon & Chromis leurs Chefs les plus remarquables, expirérent ſous ſa lance, & il tomba autant de Phrygiens que ſa main fit partir de traits. Ornyte vieux chaſſeur alla ſe preſenter à elle avec des armes fort extraordinaires. Il étoit monté ſur un cheval de la Poüille, ſes épaules n'étoient couvertes que d'une peau de bœuf ſans aprêt; il n'avoit pour caſque que la tête d'un loup, qui ouvroit la gueule, où étoient encore attachées des dents très-blanches, & ſon dard étoit recourbé par le

bout comme la houlette d'un Berger. Camille ne fut point émuë à l'aspect d'un objet aussi effraïant. » Téméraire Etrurien, lui dit-elle, » penses-tu aller à la chasse des bê- » tes sauvages, que ta vûë seule est » capable de mettre en fuite ? Le » jour est venu où tes paroles fié- » res & hautaines seront punies par » la main d'une fille. Tu pourras » néanmoins aprendre aux mânes de » tes parens que tu as eu la gloire de » leur être réüni par le fer de Ca- » mille «. Dans l'instant elle lance un trait qui le perce, & le fait tomber mort. Butés, Troyen d'une taille presque gigantesque le suivit de près. Orsiloque voulut poursuivre Camille, qui feignoit de prendre la fuite. Celle-ci plus habile fit un grand tour afin de tromper son ad-

verſaire ; elle revint ſur ſes pas, ſe mit à pourſuivre celui qui auparavant la pourſuivoit ; & s'élevant deſſus ſon cheval pour fraper plus aiſément, elle lui donna deux ſi grands coups de hache ſur ſa tête pendant qu'il la conjuroit de lui ſauver la vie, que ſa cervelle en rejaillit ſur le viſage de l'Heroïne.

Le vaillant fils d'Aunus qui ſe trouva vis-à-vis d'elle, demeura dans la crainte & l'étonnement. Voïant qu'il ne pouvoit éviter d'en venir aux mains avec Camille, il eut recours à la ruſe, & lui adreſſa ces paroles : » Eſt-il étonnant » de voir tant d'avantages lorſqu'on » eſt monté ſur un cheval, avec le- » quel on peut tout oſer ? Mais deſ- » cendons ſur l'arêne, pour rendre le » combat plus égal, & voïons ſi vous

» aurez la hardieſſe de vous battre » à pied. « Camille indignée de cet inſultant défi mit pié à terre, & ne garda que ſon épée & ſon bouclier. Le jeune homme qui ne cherchoit qu'à s'échaper, croit que ſa ruſe lui a réüſſi. Il prend l'eſſor & ſe ſauve à toute bride. Outrée de la tromperie, Camille remonte ſur ſon cheval, s'élance comme un trait, arrête le Cavalier, & lave dans ſon ſang l'inſulte & la fourberie qu'il lui a faite.

Aruns entre en fureur voïant une femme cauſer tant de déſordre par elle même ou par ceux que ſon exemple encourageoit. Il oublie tout le reſte des ennemis pour ne s'attacher qu'à la Reine des Volſques; il invoque les Dieux contr'elle, & ne demande d'autre récompenſe du zele

Part. II. p. 17.



Ch. Mathey Sculp.

qui l'anime pour ſa patrie, que celle de la délivrer d'une ennemie ſi dangereuſe. Il darde à l'inſtant ſon javelot contre Camille, il la frape au côté du ſein qui étoit découvert, & court annoncer cette nouvelle aux Troyens ſans en attendre l'effet, qui ne pouvoit manquer d'être promt. Tous les ſoins des compagnes de Camille ne purent arrêter le ſang qui couloit de ſa plaïe en abondance. Sentant aprocher ſa fin, elle envoïa dire à Turnus de venir prendre ſa place. Un moment après ſes armes lui tombérent des mains, & elle expira (*r*) en recomman-

(*r*) On voit dans LICETUS, *de Antiquorum Lucernis*, la deſcription d'une ancienne lampe de terre trouvée à Rome, dont l'Auteur ni ceux qui en ont parlé n'ont pas connu le ſujet. Ils l'ont regardée comme l'ouvrage d'un Graveur ignorant, parce qu'ils y voïoient une Amazone avec

dant à ses amies de n'être sensibles à sa mort que pour en tirer vengeance.

la mammelle droite bien formée, & c'est eux-mêmes qui sont dans l'erreur. L'Ouvrier n'a pas prétendu tracer l'histoire d'une Amazone de Scythie ou du Thermodon, mais celle de la Reine des Volsques, à qui Virgile donne le courage, la force, l'armure & l'habillement de nos anciennes Guerrieres. Tout le sujet de cette lampe curieuse est manifestement tiré de l'onziéme Livre de l'Enéïde. On voit une femme morte avec l'habit, la hache d'arme, le casque, le sabre & les fléches d'une Amazone, entre les bras d'une de ses compagnes, qui l'enléve du champ de bataille, & à côté un cheval qui paroît plein de feu. Il est évident que c'est Camille, qui avoit pris l'éducation & les mœurs des Amazones, à l'exception du retranchement de la mammelle droite, & qui expira en laissant tomber ses armes. Le bas relief est fait entierement sur les vers du Poëte. vers 803.

Hasta sub exertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque altè bibit acta cruorem,
Concurrunt trepidæ comites dominamque ruentem
Suscipiunt . . . . .
. . . Linquebat habenas

Nous n'avons raporté ſi au long l'Hiſtoire militaire de cette eſpéce d'Amazone Italienne que pour faire connoître les armes & la maniére de combattre de celles de Scythie. C'eſt de celles-ci que le Poëte Latin a manifeſtement emprunté le caractére & les beautés du tableau de ſon Héroïne, qu'il habille & qu'il anime comme celles du Thermodon. On lui voit les fléches, la lance, la hache d'arme, l'épée & le bouclier particulier des Amazones.

Cette arme défenſive étoit en effet d'une figure extraordinaire. On

Ad terram non ſponte fluens : tum frigida toto
Paulatim exolvit ſe corpore, lentaque colla,
Et captum leto poſuit caput, arma relinquens,
Vitaque cum gemitu fugit indignata per umbras.

la nommoit Pelta, & il importe fort peu de savoir si elle avoit la même forme que les petits Boucliers des Romains apelés *Ancilia.* Un (*f*) Savant a fait beaucoup de recherches, de comparaisons & de conjectures, pour éclaircir ce point fort peu interessant, & pour concilier quelques mots des Historiens. Mais après s'être tourné en tout sens, il avouë qu'on ne peut les entendre ni les acorder, & qu'il faut nécessairement en venir aux Médailles. Toutes celles que les Curieux ont recüeillies sont uniformes dans la maniére de représenter le Bouclier des Amazones. Il n'étoit ni quarré, ni ovale comme ceux des autres Nations, qui couvroient souvent la

(*f*) PETIT. *Dissert. de Amazonibus.* c. 25. & 26.

plus grande partie du corps. On peut juger par les proportions, qu'il avoit tout au plus un pié & demi de diamétre dans sa plus grande largeur, ce qui marquoit plus d'adresse dans les Amazones que dans les deux peuples les plus belliqueux, j'entens les Macédoniens & les Romains. Il avoit à peu près la forme du croissant (*t*) de la lune dans son cinq ou sixiéme jour, les deux pointes étoient en haut, souvent un peu recourbées en dedans; & au milieu de l'échancrure, il y avoit une petite élévation, soit pour lui donner de la force, soit pour rompre le coup du sabre qui y auroit porté, soit pour rendre l'anse plus sûre & plus commode.

(*t*) Q. SMYRNÆUS *Paralip.* L. I. v. 146. VIRGILE. *Æneid.* L. 11. v. 663. l'apelle *Lunata pella.*

Il n'en eſt pas de même de l'Inſtrument dont les Amazones ſe ſervoient pour donner le ſignal du combat. C'eſt le point de leur Hiſtoire ſur lequel on trouve moins de lumiéres. Un (*u*) Ecrivain du VII. ſiécle eſt le ſeul qui en parle, & il dit que leur Reine les avertiſſoit par le ſon du Siſtre quand il falloit aller à l'ennemi. Mais toute la déférence qui eſt duë à ce ſavant Etymologiſte Antiquaire ne perſuadera pas qu'il ait rencontré juſte ſur

(*u*) ISIDOR. *Origin.* L 2. c. 21. Siſtrum ab Inventrice vocatum. Iſis enim Ægyptiorum Regina id genus inveniſſe probatur. Unde & hoc mulieres percutiunt, quia inventrix hujus generis eſt mulier. Unde & apud Amazonas ſiſtro ad bellum fœminarum exercitus vocabatur. Et L. 18. c. 4. Apud Amazonas autem non tuba, ſicut à Regibus, ſed à Regina ſiſtro vocabatur fœminarum exercitus.

Les Anciens parlent ſouvent du ſiſtre; mais tous ſe réüniſſent à ne le donner qu'aux Egyptiens. *Vide* ALEXAND. *ab Alexandro Genial. dierum.* L. 4. c. 2. *cum notis* TIRAQUELLII.

cette matiére. Le Siſtre étoit un inſtrument fort doux, qui ne s'entendoit pas de loin, & par conſéquent peu propre à faire ébranler une armée, à émouvoir les paſſions violentes, le feu, l'ardeur, la colére & cette eſpéce d'ivreſſe qui doit tranſporter dans les combats. On ne connoît que les Lacédémoniens qui ſe ſerviſſent de fluttes en cette ocaſion. Encore la flutte avoit-elle plus de force que les Siſtres, & qu'on pouvoit l'augmenter en les multipliant; au lieu qu'il ne paroît pas poſſible d'acorder pour la juſteſſe pluſieurs Siſtres enſemble.

Il faut donc recourir de nouveau aux monumens de l'Antiquité. Le hazard a conſervé un morceau de cuivre (*x*) qui a toutes les marques

(*x*) Je ne le trouve que dans PETIT *de Amaz.* c. 27.

de la plus grande ancienneté, & qui faiſoit partie d'un ſujet plus conſidérable. Ce fragment repréſente un Bouclier des Amazones, où l'on voit une de ces Guerrieres dans une attitude de triſteſſe, qui a ſur ſes genoux une petite fille nuë, & derriére elle un Cornet & une Trompette. On ſoupçonne que c'eſt le reſte de quelque Trophée, qui décrivoit une victoire remportée ſur les Amazones. Quoiqu'il en ſoit de ſon origine, les deux Inſtrumens de guerre que l'on y aperçoit montrent qu'elles s'en ſervoient, comme les autres Nations, pour donner le ſignal du combat & de la retraite. Ce témoignage eſt confirmé par l'Epigrame (*y*) attribuée à l'Empereur Adrien ſur le combat des Amazones.

(*y*) Ut belli ſonuere tubæ, violenta peremit. Hippolyte, Theutranta . . .

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Des guerres des Amazones.

RIEN n'étoit plus célébre chez les anciens Peuples que les Guerres des Amazones, que la valeur avec laquelle elles avoient combattu, & les lauriers qu'elles avoient remportés ſur les Héros mêmes. Les premiers Poëtes de la Gréce, qui par leurs chants tranſmettoient ſeuls à la poſterité l'Hiſtoire de leur ſiécle ou des âges précédens, avoient écrit les exploits & les belles actions de ces Héroïnes. C'eſt en partie par leur canal qu'on en eut la connoiſſance dans les tems poſtérieurs, qu'elle paſſa chez toutes les

Nations, & en particulier chez les Romains ; où elle fit l'admiration des Empereurs & des Savans. Néron se préparant à porter la guerre dans les Gaules, crut devoir renforcer son armée d'une Compagnie (z) d'Amazones, à qui il donna des haches d'armes & de petits boucliers, & qu'il fit armer à la maniére de combattre des Amazones. Le peuple y étoit si rempli de belles idées & d'estime pour elles, qu'il ne savoit pas donner d'éloges plus flateurs au Prince qu'en le comparant à elles. Ainsi voulant louer l'Empereur Commode (a) dans les Jeux publics, il s'écrioit ; » Vous » êtes le Maître absolu de l'Uni-

(z) SUETON. *in Nerone*. c. 46.

(a) XIPHILIN. *ex* DIONE. *Collect. Scriptor. Rom.* p. 382.

» vers, le premier de tous les Sou-
» verains ; par tout la fortune se
» plaît à montrer vos armes, vos
» victoires égalent celles des Ama-
» zones. « L'Histoire de chacune
nous les fera connoître.

ARTICLE PREMIER.

Premiere Guerre des Amazones.

L'Etablissement du Roïaume des Amazones souffrit des difficultés que d'autres auroient regardé comme insurmontables. Leur Trône ne put s'affermir qu'après la défaite des Peuples qui habitent les environs du Mont Caucase & les rives méridionales du Tanaïs ; c'est-à-dire les Cimbriens ou Cimmeriens, les Sarmates, les Colches, les Laziens, les Ibériens & les Albaniens.

C'est le Païs que nous apellons aujourd'hui la Crimée, la Circassie, ou le commencement de la petite Tartarie. A ces noms de Barbares toutes les Nations policées frémissoient, ne connoissant pas de plus rude fléau que celui qu'elles avoient essuïé dans les incursions des Scythes, dont ils faisoient tous partie, & qui avoient un Cimetere pour leur Divinité principale. (*b*)

Les Cimbriens qui ocupoient le Bosphore de la Méotide, étoient venus (*c*) s'y établir du fond de la Germanie, & avoient tracé leur route par le fer & la flamme dans le païs qu'ils avoient traversé. Rarement ils s'ocupoient à cultiver la

(*b*) LUCIAN. *Dialog. Jovis Tragici.*

(*c*) STRABO. L. 7. p. 449. Voïez PLUTARCH. *in Mario.*

terre pour en recüeillir les fruits. Ils trouvoient plus doux (*d*) de vivre de rapines & de ce qu'ils enlevoient aux Etrangers. D'intelligence quelquefois avec les Ziges & les Henioques leurs voisins, ils formoient (*e*) de nombreuses Escadres, composées de petits bâtimens qu'ils nommoient *Camares*, avec lesquels ils couroient la mer Noire, enlevoient les vaisseaux chargés de vivres & de marchandises, désoloient les côtes maritimes, & poussoient leurs ravages jusques dans l'Ionie. Non contens des effets qu'ils pouvoient ravir, ils emmenoient

(*d*) POSSIDONIUS *apud eumd.* p. 450. & *seq.* HERODOT. L. I. n. 6.

(*e*) STRABO. L. 11. p. 756. & 758. TACIT. *Hist.* L. 3. c. 47. DIONYS. PERIEG. v. 686. & *seq.* EUSTATH. *in hunc locum.*

aussi comme prisonniers ou captifs les particuliers qu'ils savoient être riches, pour en tirer de fortes rançons. Mais ces Pirates, violateurs du droit des gens avec les Etrangers, n'y étoient pas plus fidéles entr'eux-mêmes. Dès qu'ils étoient revenus de leurs courses, ils transportoient leurs Camares & le butin dans les Forêts voisines; ils se voloient pendant la nuit les uns les autres, & la proïe qu'ils se réjoüissoient d'avoir emportée devenoit le sujet de la vengeance & du carnage. Les broüillards presque continuels qui regnent aux environs du Bosphore Cimmerien ont fait donner le nom de *Mer Noire* au Pont-Euxin, & celui d'*Enfer* (*f*)

(*f*) L'erreur vient d'un endroit de l'Odyssé,

au païs voisin où un Poëte (*g*) pour la même raison de ténébres & d'obscurité place le Palais du sommeil. (*h*)

Les Sarmates ou Sauromates

où l'on a confondu l'Italie avec le Bosphore Cimmérien. Voïez STRABON. L. 5. p. 374.

(*g*) OVID. *Metam.* L. 2. v. 592.

(*h*) HAITON. *Histoire Orient.* c. 10. parle ainsi de ce Païs obscur ou ténébreux. « On voit » dans le Roïaume de Géorgie une chose vrai» ment digne de remarque, que je n'oserois pas « raporter, & que je n'aurois jamais pu croire, » si je ne l'avois pas vû par moi-même. Mais » parce que j'y ai été en personne, & que j'en » suis témoin, je ne ferai point difficulté de le » dire. C'est une certaine Province, qui peut » avoir trois journées de circuit, & qui est par» tout si ténébreuse, qu'en aucun tems on n'y » peut rien apercevoir. Aussi personne n'ose y » entrer dans la crainte de n'en pouvoir sortir. » Les Habitans qui l'environnent assurent qu'ils » y entendent souvent des hurlemens d'hommes » & de bêtes sauvages, le chant des coqs & le » hennissement des chevaux ; & par le courant » d'un certain fleuve qui sort de cet endroit, on a » des preuves certaines qu'une Nation particu» liere y habite. Il est vrai qu'on trouve dans les » Histoires de Georgie & d'Arménie qu'il y eut » autrefois un très-méchant Empereur des Perses

étoient véritablement (*i*) Scythes. Ils en menoient la vie errante, ils en avoient les mœurs, les coûtumes, la cruauté. Les Peuples de la Colchide & de la Lazique n'étoient ni moins guerriers, ni moins inhumains. La célébre expédition des Amazones, le Monſtre qui gardoit la Toiſon d'or, les poiſons & les enchantemens de Médée, ra-

» nommé Savorée, qui ordonna à tous les Habitans de l'Aſie de venir adorer ſes Idoles ſous » peine de mort, ce qui procura le martyre à pluſieurs Chrétiens & en fit tomber d'autres dans » l'Apoſtaſie. Alors, dit-on, s'éleverent d'épaiſſes ténébres ſur cette contrée, à la faveur deſquelles ſe ſauverent ceux qui confeſſoient le » nom du Chriſt; mais les Idolâtres & les Apoſtats y demeurerent envelopés, & l'on croit » qu'ils y reſteront juſqu'à la fin du monde ». Voilà la fable du Voïageur Arménien & des Georgiens du treiziéme ſiécle, qui vient d'une autre beaucoup plus ancienne. Voïez la Martiniere aux mots *Cimmerii* & *Cimbres*.

(*i*) STRABO. L. 2. p. 753. & 774. TACIT. *Annal.* L. 6. c. 33. *& ſeq.*

pellent l'idée qu'on en avoit (*l*) lorſque les Provinces maritimes du Pont paſſoient pour inacceſſibles aux Nations étrangéres. Enfin celles de l'Ibérie & de l'Albanie vivoient plus renfermées dans leurs montagnes ; mais elles étoient auſſi belliqueuſes que les premieres, & du tems de Pompée, elles ſe glorifioient (*m*) de n'avoir jamais ſubi le joug tributaire des Médes ni des Perſes, ni des Macédoniens.

Au milieu de tous ces Peuples principaux étoit le Mont Caucaſe, qui ſembloit leur communiquer ſon caractere & ſes rigueurs. C'eſt une longue chaîne de montagnes im-

(*l*) HORAT. *Epod.* 12.
Cales venenis officina
Colchicis.

(*m*) PLUTARCH. *in Pomp.* APPIAN. *Mithrid.*

praticables, qui s'étendent (*n*) depuis le Pont Euxin jusqu'à la mer Caspienne, & forment une espéce de muraille naturelle, qui sépare le païs des Scythes & celui des Peuples civilisés. Il n'y avoit dans sa largeur qu'un seul défilé, que l'on nommoit *la Voie* ou *les Portes* (*o*) *Caucasiennes*; où la main des hommes avoit autant de part que la nature. C'étoit (*p*) un passage étroit, fermé par une porte énorme que les Ibériens avoient faite de plusieurs grosses poutres garnies de bandes

p. 244. TACIT. ANNAL. L. 6. c. 34. STRABO. L. II. p. 764. *& seq.*

(*n*) STRABO. L. II. p. 760.

(*o*) Quelques-uns les ont nommées *Caspiennes* à cause de la proximité de cette mer. Mais les vraies *Portes Caspiennes* étoient beaucoup plus bas.

(*p*) PLINE. L. 6. c. 11. Aristote dit des choses remarquables sur cette montagne. *Meteorol.* L. 1. c. 13.

de fer, pour empêcher les incursions des Scythes. Les Ibériens ſeuls pouvoient les ouvrir, & il n'y avoit point d'autre chemin pour venir du Nord. Des révolutions naturelles ou quelqu'autre cauſe ont rendu ce détroit infiniment plus difficile qu'il ne l'étoit alors. On lui donne trente-ſix lieuës de largeur dans les endroits où il eſt le plus court & le plus praticable, quoique perpetuellement couvert de neiges, ſuivant la rélation d'un (*q*) Moderne fidéle. Cependant la terre y eſt fertile en différentes productions néceſſaires à la vie, & l'on y trouve des habitans en grand nombre, mais d'une groſſiereté & malpropre-

(*q*) CHARDIN en parle pour l'avoir paſſé. Sa Relation mérite d'être luë to. 2. p. 90. & ſuiv. Joignez-y STRABON. L. II. p. 760. & ſuiv. qu'il paroît n'avoir pas bien entendu.

té dégoutante. Anciennement ils avoient (r) un Prince ſoumis à un Conſeil de trois cens perſonnes, & ils pouvoient mettre en campagne deux cens mille combattans. On ne voit aujourd'hui (ſ) aucun veſtige des richeſſes immenſes qu'ils devoient tirer autrefois de ce (t) fleuve, qui rouloit de l'or dans ſon ſable, qui le rendoit très-commun parmi eux, & les tenoit toûjours en garde contre l'aproche des Etrangers. Le bruit de leur opulence s'étendit juſques dans la Gréce, & fit naître (u) l'imagination de la Toiſon d'or.

(r) STRABO L. II. p. 763.

(ſ) Voïage du P. Ange Lamberti dans le Recueil de THEVENOT. p. 44.

(t) STRABO. L. II. p. 663. APPIAN. *in Mithrid.* p. 242.

(u) STRABO. *ibid. adde* APOLLONII & FLACCI *Argonautica*.

Mais leur férocité ne permettoit qu'à une Jeunesse brillante, courageuse, & passionnée pour l'héroïsme d'en entreprendre la conquête.

Néanmoins quelque danger qu'il y eût d'entrer en guerre avec ces Peuples agrestes & belliqueux dont nous venons de parler, qui étoient tous renfermés entre le Tanaïs, le Pont-Euxin, les environs du Caucase & la mer Caspienne, les Amazones n'en furent point effraïées; c'est contr'eux qu'elles firent leurs premieres armes. Après le massacre de leurs maris, elles montrérent qu'elles avoient hérité de leur esprit & de leur cœur. D'abord elles s'assurérent la possession de la contrée qu'elles ocupoient, & l'heureux succès de cette entreprise les encouragea à porter leurs vûës plus loin. Ce fut de

jetter les fondemens d'une Monarchie qui établit la gloite de leur ſexe, en faiſant voir que des femmes étoient capables d'honorer le ſceptre & la couronne par la maniere dont elles ſauroient les porter. Marpeſia & Lampeto (x) furent celles qu'on en jugea les plus dignes, & dès-lors on leur donna le titre de REINE. Elles choiſirent celles que l'âge, la force & la bravoure rendoient propres à porter les armes. Le caractere, la vengeance, & l'émulation les eurent bien-tôt formées aux exercices militaires. Les exploits par leſquels elles s'annoncerent les rendirent formidables, & ces premiéres proſpérités donnérent ocaſion aux loix ſimples qui

(x) JUSTIN. L. 2. c. 4. JORNANDES. *de rebus Geticis*. c. 7.

ſoutinrent & firent briller l'Etat des Amazones. Renoncer pour jamais au mariage ; n'avoir de commerce avec les hommes que pour ſe procurer des ſurvivantes ; n'élever aucun enfant mâle ; ne garder que les filles qu'elles préparoient à la guerre dès l'enfance ; vivre du fruit de leur arc ; craindre par deſſus tout la domination des hommes ; enfin ne recevoir d'autres ordres que de celles que le choix ou la naiſſance auroient placées ſur le Trône ; ce furent les ſeules maximes par leſquelles les Amazones réſolurent de ſe gouverner.

Tandis qu'une de leurs Reines demeuroit à la Cour pour veiller au dedans, l'autre étoit à la tête de l'armée, qui obſervoit la diſpoſition & les mouvemens des Peuples voiſins de la frontiere. Au bruit des

plus légeres hostilités, elle en tiroit un prétexte de déclarer la guerre. Elle entroit dans le Païs ennemi, elle y jettoit l'effroi par ses ravages, elle renversoit tout ce qui se présentoit pour faire résistance, & profitant du droit de conquête, elle assujettissoit à sa puissance le païs & les Peuples qu'elle avoit vaincus. D'âge en âge la valeur & l'ambition augmenterent ces progrès. Les Amazones s'étendirent au loin, elles subjuguerent ces Nations qui faisoient la terreur de l'Asie Méridionale; elles les forcerent de les reconnoître pour leurs Souveraines, & de leur obéïr, quoique la plûpart eussent des Rois, redoutables à tout autre ennemi, mais qui devinrent vassaux des Amazones. Elles subjuguerent ainsi les environs du

Bosphore Cimmérien & une grande partie de la Sarmatie, d'où leur vint le nom de (*y*) *Sauromatides*; parce qu'elles avoient conquis ce Roïaume, dont les habitans, d'ailleurs guerriers formidables, étoient tombés sous la domination des femmes. C'est-là en effet qu'un des plus savans Ecrivains de l'Antiquité, s'il n'est pas le premier de tous, place le Roïaume des Amazones, qui s'étendoit même sur les hommes. *Primo Sauromatæ Gynæcocratumeni* (z).

Plus cet Empire étoit flateur, plus il excitoit l'émulation de celles qui l'avoient acquis. Transportées de

(*y*) HERODOT. L. 4 n 110. DIONYS. PERIEG. v. 655. *&* *seq.* STEPHAN. BYZANT. *voce Amazones*, *&* *alii.*

(z) PLINE. *Hist. nat.* L. 6. c. 7. & d'après lui M. DE L'ILE, Carte de l'Asie. On connoît la critique & l'exactitude de ce savant Géographe. POMPON. MELA. L. I. c. 20.

l'esprit de conquête ; elles voulurent continuer la noble carriere qu'elles s'étoient ouverte. Le sort aïant décidé que Lampeto veilleroit à la tranquillité de l'Etat & contiendroit dans l'obéïssance les païs subjugués, Marpésia se mit à la tête des Guerrieres triomphantes, & tourna ses armes contre les (*a*) habitans du Caucase. La férocité de ces Peuples, les horreurs des rochers & des neiges qui les couvroient n'arrêterent point son ardeur. La Victoire qui avoit soutenu ses généreux efforts dans la Sarmatie, la seconda pareillement dans cette seconde expédition. Marpésia mit sous le joug des hommes qui ne l'avoient jamais connu, & qu'aucun des plus témé-

(*a*) JORNANDES *de rebus Geticis*. c. 7.

raires Conquérans ne tenta de renouveller. Elle parcourut ces montagnes eſcarpées, & impraticables pour d'autres que ceux qui y étoient nés, elle y fit un ſéjour de quelque tems; & pour en conſerver la mémoire une partie du Caucaſe fut apellée (b) *le Mont Marpeſien*. Là pour rendre graces aux Dieux des faveurs

(b) Nec magis incepto vultum ſermone movetur
Quàm ſi dura ſilex, aut ſtet Marpeſia cautes.

VIRGIL. *Æneid.* L. 6. v. 470. *& ſeq.* Sur l'autorité de Servius, nos Commentateurs expliquent le mot de *Marpeſia* par une prétendue montagne de Marpeſon qu'ils jugent à propos de placer dans l'Ile de Paros; mais dont aucun Géographe n'a eu connoiſſance. Servius ne l'a imaginée que parce qu'il ignoroit cette circonſtance de l'Hiſtoire des Amazones, rapportée par le ſavant JORNANDES. Virgile qui la ſavoit ſe ſert de cette belle comparaiſon pour dire que la dureté du cœur de Didon aux enfers égaloit celle des rochers du Mont Caucaſe. C'eſt tout ce qu'il pouvoit dire de

inouies qu'ils lui acordoient, elle consacra (*c*) une Roche de grandeur énorme, que la vétusté, l'air & les broüillards avoient noircie, & elle y offrit un Sacrifice de reconnoissance au nom de sa Nation. Cet acte de religion devint commun aux Amazones. Tous les ans elles y alloient immoler non des bœufs ou d'autres animaux, mais un beau cheval qu'elles avoient nourri & engraissé avec soin, pour rendre la victime plus agréable. Dans la suite, lorsqu'elles eurent connoissance des Divinités de la Gréce, elles bâti-

plus noble & de plus fort. Il avoit déja dit dans le même sens : L. 4. v. 366.

Duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera Tigres.

(*c*) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 1176. *& seq.*

rent au même endroit un Temple au Dieu de la gloire.

Les Peuples du Caucase vaincus, il étoit désormais facile aux Amazones de passer dans l'Iberie, dont elles avoient franchi les barrieres. Soit qu'elles se contentassent des honneurs de la victoire, soit qu'elles imposassent un tribut à ceux qu'elles avoient oprimés sous le poids de leurs armes, il est certain qu'elles coururent l'Iberie, la Colchide & l'Albanie, & qu'elles en triomphérent.

On ne peut douter que dans le cours de cette expédition elles ne se soient associé d'autres femmes, qui par caractere, par mécontentement de leurs maris, ou par d'autres motifs demandérent à être reçuës dans leur armée. Il paroît encore qu'elles

prenoient des hommes pour leur ſervir de troupes auxiliaires & pour renforcer leur milice. La puiſſance qu'elles avoient acquiſes ſur eux, l'eſpérance certaine de la victoire, l'apas du butin faiſoient marcher les Scythes à la ſuite des Amazones, & ils obéiſſoient volontiers à des Guerrieres plus habiles qu'eux dans la ſience des combats. Nous verrons qu'elles en menoient avec elles (*d*) quand elles paſſerent dans l'Attique.

Ce fut donc avec de tels renforts qu'elles ſe jetterent ſur les Provinces de l'Aſie Mineure le long du Pont-Euxin. Elles s'acquirent un domaine conſidérable (*e*) dans les

(*d*) ISOCRAT. *in Panathenaïco.*

(*e*) ORPHÆUS. *Argonaut.* v. 736 *& ſeq.* APOLLON. *Argonaut.* v. 989. *& ſeq.* ÆSCHYLES *in Prometh.* APOLLODOR. L. 2. DIODOR. L. 2. STRABO. PLUTARCH. *& alii. paſſim.*

vaſtes & fertiles plaines qui ſont arroſées par le Thermodon & l'Iris ; elles s'y formérent un établiſſement qui fut la plus célébre & la plus durable de leurs habitations, & elles y bâtirent la grande Ville de Thémiſcyre, où fut fixé le ſiége de leur Puiſſance. Le ſecours que cette conquête leur procura les mit à portée de pouſſer leurs exploits juſques ſur les côtes de la mer Egée ; & elles y devinrent fondatrices de pluſieurs Cités mémorables, qui conſervérent à la poſtérité le ſouvenir de leurs victoires. Soit indolence, ſoit terreur bien fondée, on ne voit pas que les Rois d'Aſſyrie ſucceſſeurs de Ninias ſe ſoient opoſés à des progrès auſſi étendus que rapides. La molleſſe dans laquelle ces Princes vivoient ne leur permettoit

pas de se présenter en campagne devant des Guerrieres telles que les Amazones. Ils aimérent mieux abandonner une partie de leur Roïaume, que de sortir de leur Palais, le sein des délices & des plus honteuses voluptés.

Il n'étoit pas possible qu'un Empire qui comprenoit plus de cinq cens lieuës de païs fût gouverné par une seule Reine. Il fut divisé en trois (*f*) Roïaumes qui eurent chacun leurs Souveraines propres & indépendantes, quoique parfaitement unies & liguées ensemble pour se défendre mutuellement. L'une tenoit sa Cour dans la Sarmatie. L'autre à Thémiscyre, & la troisiéme aux environs d'Ephése. Ainsi elles

(*f*) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 998. *& seq.*

pouvoient

pouvoient se secourir aisément contre les incursions de leurs ennemis communs.

ARTICLE II.

Seconde Guerre des Amazones.

IL y avoit près de (*g*) trois cens ans que leur puissance & leur réputation se soutenoient avec le même éclat, lorsqu'elles furent attaquées pour la premiere fois par un Peuple qui ne les connoissoit que sur le bruit de leur valeur. Eurystée Roi de Mycénes (*h*) cherchant à perdre Hercule son frere, dont la

(*g*) DIODORE L. 2. p. 129. dit *plusieurs siecles*, & l'ordre des tems n'en peut admettre moins de trois.

(*h*) APOLLODOR. *Biblioth.* L. 2. DIOD. L. 2. p. 229.

bravoure lui faisoit ombrage, l'exposa à différens périls, sous lesquels il se promettoit de le voir succomber. C'est ce qu'on nomma les douze Travaux de ce Demi-Dieu. Déja il s'étoit tiré de huit avec succès quand Eurystée lui ordonna d'aller enlever la Ceinture ou l'Echarpe flottante de la Reine des Amazones, pour la Princesse Admete sa fille. L'idée que l'on avoit des grands exploits & de la valeur martiale des Amazones fit sentir à Hercule la difficulté de cette entreprise. La ceinture de leur Reine lui étoit plus chére & plus précieuse que son Diadéme. Il falloit pour l'avoir, l'attaquer personnellement, s'attendre à une résistance vigoureuse & à combattre contre une Nation entiére, qui en avoit vaincu tant d'autres. Her-

ſeule n'obéït que par la confiance que lui avoit donné l'Oracle de Delphe, en le raſſurant contre les deſſeins d'un frere jaloux, dont il ſortiroit toûjours avec honneur.

Hercule choiſit pour l'acompagner dans cette expédition tout ce que ſes connoiſſances lui offroient de jeunes & de braves Guerriers. Théſée Roi d'Athénes (*i*) fut un de ceux qui ſe joignirent à lui. Un vent favorable conduiſit heureuſement à l'embouchure du Thermodon (*l*) les neuf galéres qui portoient les compagnons d'Hercule. Il remonta le fleuve juſqu'à Thémiſcyre, où la Reine des Amazones tenoit ſa Cour, & il lui envoïa dire

(*i*) PLUTARCH. *in Theſeo ex Philochoro.* Mais Pherecide Hellanicus & Herodore diſoient qu'il avoit fait cette expédition ſans Hercule. *Ibidem.*

(*l*) JUSTIN. L. 2. c. 4. APOLLODOR. L. 2.

par un Herault qu'il venoit lui demander sa ceinture, de gré ou de force. Une proposition aussi insultante qu'extraordinaire jetta l'allarme dans la Ville. Antiope y étoit restée avec un très-petit nombre d'Amazones, & sa sœur Orithrie, qui partageoit avec elle les honneurs du Trône, veilloit à la sureté des frontiéres à la tête de son armée. Quoiqu'en aparence Antiope n'eût pas assez de monde pour défendre la place; elle en fit fermer les portes, & se prépara à repousser les ennemis qui venoient sans sujet l'attaquer & l'outrager. Hercule, campé avec sa troupe au pié des murailles (*m*) en commença le siége & le poussa sans relâche. Les Amazones soutinrent quelque tems

(*m*) DIODOR. L. 4. p. 233. & *seq.*

ses assauts, mais enfin elles crurent qu'il étoit honteux pour elles de demeurer dans leur enceinte,&de se tenir toûjours sur la défensive. Elles sortirent en foule contre les Grecs, & leur livrérent un combat sanglant, où le courage & l'habileté militaire éclatérent de part & d'autre.

Hercule, qui se distinguoit par sa force & sa bravoure devint un objet de colére & d'émulation pour les plus illustres & les plus animées d'entre les Amazones. Aëlle, ainsi nommée pour sa légéreté étonnante, fut la premiere qui osa l'attaquer personnellement. Elle se fit admirer des Grecs par son adresse,ses ruses & ses mouvemens. Mais elle ne put éviter un coup violent de son adversaire, qui la terrassa sans espé-

rance de vie. Philippis voulut venger sa mort, & cette amie eut bientôt la même destinée. Prothoë, pleine de fureur, courut à Hercule, & le frapa sept fois de son dard, sans pouvoir percer la peau de lion dont il étoit couvert. Elle succomba elle-même sous un seul coup de massuë qu'il lui porta. Eurybée, que plusieurs traits d'une valeur inouie avoient rendu célébre, se glorifioit de réparer elle seule l'honneur de sa Nation. Elle se présenta devant Hercule, elle combattit vivement; mais le succès n'y répondit pas, & elle fut renversée comme les autres. Céléne, Eurybie, Phobée, se réunirent pour attaquer de l'arc cet Atléte invincible & infatigable. Il courut à elles en pa-

rant les traits ; il rendit leur ressource inutile; il triompha de chacune en particulier. Enfin Déjanire, Asterie, Marpée, Tecmesse & Alcipe éprouvérent le même sort que leurs compagnes, & celles qui restoient se virent forcées de rentrer dans la Ville. La Reine Antiope n'écoutant que son zele & son ardeur s'exposa comme toutes les autres, peut-être avec trop de témérité. Elle fut (o) enlevée dans la chaleur du combat avec ses deux sœurs Ménalippe, & Hippolyte qui combattoient à ses côtés. Après avoir hésité long-tems sur le parti qu'elle devoit prendre, elle estima qu'il étoit plus à propos de donner sa ceinture, que de deshonorer les Amazones dont on triom-

(o) JUSTIN. L. 2. c. 4. DIOD. L. 4. p. 224.

pheroit en la perſonne de leur Reine captive. Hercule ſatisfait de la victoire qu'il avoit remportée, lui permit de retourner ſur ſon trône, rendit en même-tems ſa liberté à Ménalippe. Mais Theſée emmena Hippolyte, à qui l'on donna le nom d'Antiope ſa ſœur.

ARTICLE III.

Troiſiéme Guerre des Amazones.

DEs hoſtilités auſſi éclatantes devoient annoncer aux Grecs que les Amazones feroient leurs efforts pour en tirer vengeance. Auſſitôt après la retraite d'Hercule, elles ſe raſſemblérent de toutes parts; elles prirent à leur ſolde (*p*) un corps

(*p*) ISOCRATES *in Panathen.* DIOD. L. 4. p.

de Scythes auxiliaires ; elles n'oubliérent rien de ce qui pouvoit leur rendre la victoire que le petit nombre des combattantes à Thémiscyre, l'absence de leurs troupes & la surprise leur avoient fait perdre. Orithrie se mit en marche à la tête d'une armée qui ne respiroit que le sang & la flamme ; elle passa la mer, & se rendit dans l'Attique par la Thessalie, laissant par tout des vestiges de sa colére. Elle campa (q) dans l'ancienne ville d'Athénes, bâtie par Cecrops, entre le Musée & le Pnyx, lieu où le peuple

234. JUSTIN. L. 2. c. 4. PAUSANIAS. L. 1. c. 15.

(q) PLUTARCH. *in Theseo* d'après Philochore, Pherecide, Hellanicus, Herodore, & Clidemus qui avoient écrit cette Histoire dans un grand détail, preuve bien certainede sa réalité.

tenoit ses assemblées, non loin de la Citadelle, & elle envoïa sommer Thesée de rendre Hippolyte qu'il avoit ravie.

Ce Prince averti de leurs aproches par l'allarme qu'elles avoient jettée sur leur route, rassembla autant de troupes qu'il lui fut possible, & se forma en ordre de bataille devant les murs de la Ville. Le feu & l'impatience que l'on voïoit dans les Amazones effraïérent ses Soldats. Lui-même en fut émû, & il offrit un sacrifice à la Peur, pour lui demander de ne pas ébranler les siens, & de ne fraper que les ennemis. Après plusieurs sorties ou legers combats qui durerent près d'un mois, les deux partis en vinrent à une action décisive. L'aile gauche des Amazones s'étendoit jus-

qu'à l'endroit qui fut nommé depuis *Amazonien*, & leur droite alloit jusqu'au Pnyx, le long de la Place dorée. L'aile droite des Athéniens fit la premiere décharge, & fut repoussée jusqu'au Temple des Euménides, la gauche donnant ensuite sur les Amazones les enfonça, les obligea à se réfugier dans leur camp, & en fit un grand carnage. Quelques Historiens avoient écrit qu'Hippolyte perdit la vie à cette bataille d'un coup de javelot dont elle fut percée par une autre Amazone, lorsqu'elle combattoit vaillamment auprès de Thésée; & que pour rapeller le souvenir de sa bravoure, les Athéniens élevérent sur son tombeau (*r*) la

(*r*) PAUSANIAS dit sur la tradition des Mégaréens qu'elle avoit son tombeau chez eux, où

colonne que l'on voïoit encore du tems de Plutarque près le Temple de la Terre céléſte, c'eſt-à-dire la Lune. Mais il eſt plus certain qu'elle ſervit de médiatrice pour négocier le traité qui mit fin à cette guerre, après des pertes très-conſidérables de patt & d'autre. Egalement attachée au Roi d'Athénes & aux Amazones, elle fit tranſporter ſécretement à Chalcis de l'Ile d'Eubée celles qui étoient bleſſées. Il en guérit une partie, & les autres furent enterrées dans le champ que les Chalcidiens nommoient *Amazonien*. L'endroit où la paix fut jurée s'apella depuis *Hermocoſion* lieu du ſerment. Il étoit vis-à-vis le Temple de Théſée, & tous les

elle mourut de douleur de ne pouvoir s'en retourner avec ſes compagnes. L. I. c. 41. p. 100.

ans on faiſoit un ſacrifice aux Amazones la veille des fêtes de ce Héros. Ceux de Mégare montroient auſſi la ſépulture de quelques-unes de ces illuſtres Guerrieres qui avoient perdu la vie chez eux. On dit encore qu'il en mourut pluſieurs à Cherronée, ville de Béotie, & qu'on les enterra prês d'une petite riviere, qu'on apella pour ce ſujet Thermodon. Enfin on voïoit pluſieurs de leurs tombeaux près de Scotuſe & des rochers Cynoſcephales en Theſſalie, où quelques-unes furent tuées dans les hoſtilités qu'elles commirent en traverſant cette Province pour aller à Athénes. Ces monumens ſeront pour tout eſprit raiſonnable des preuves ſans replique de la réalité des Amazones & de leur Hiſtoire.

On ne ſait quel ſujet de diviſion qui s'étoit mis entr'elles & les Scythes qui les acompagnoient, engagea ceux-ci à ſe ſéparer avant la bataille. Touchés néanmoins du mauvais ſuccès qu'elles y avoient eu, ils les reçurent (ſ) dans leur camp, & les protégerent pendant leur retraite. La honte qu'elles reſſentoient d'avoir ſi mal réüſſi dans cette expédition ne leur permit pas de reparoître à Thémiſcyre; elles paſſérent avec eux dans la Scythie Européenne au-deſſus de la Thrace. Là elles formérent une nouvelle habitation, qui leur fit donner le nom de

(ſ) DIODOR. L. 4. p. 234. JUSTIN. L. 2. c. 4. auſquels il faut néceſſairement raporter ce que dit HERODOTE L. 4. n. 110. 117. ſur le paſſage des Amazones en Scythie, qui ne peut être vrai dans aucune autre ocaſion. On voit bien que celle qu'il donne eſt une fable dans toutes ſes circonſtances.

(t) *Thraciennes*. Mais cet établissement ne subsista pas. Les Amazones étant en trop petit nombre pour se soutenir selon les loix de leur état, elles entrérent insensiblement dans celui des femmes ordinaires.

ARTICLE IV.

Quatriéme Guerre des Amazones.

LA défaite de l'armée des Amazones sous les murs d'Athénes & la retraite en Scythie de celles qui avoient échapé au carnage ne détruisit point leur Nation. Plusieurs années après elles firent la guerre

(t) VIRGIL. *Æneid.* L. II. v. 858.
Dixit & aurata volucrem Threissa sagittam
Deprompsit pharetra.

(*u*) aux Phrygiens, qui implorérent le ſecours de Priam Roi de Troye. Mais ni les Poëtes, ni les Hiſtoriens ne nous en aprennent aucun détail; nous ne ſavons pas même pour quel parti ſe déclara la victoire. On dit ſeulement (*x*) que Myrine Reine des Amazones y perdit la vie.

Quelle qu'en ait été l'iſſuë, il eſt certain qu'elles ſe reconciliérent avec Priam, moins ſans doute par la crainte de ſes armes, que par la haine & le reſſentiment qu'elles avoient contre les Grecs. Ils étoient alors devant Troye, ocupés au fameux ſiége que l'enlevement d'Hé-

(*u*) HOMER. *Iliad.* L. 3. v. 185-190. PHILOSTR. *Heroic.* n. 19.

(*x*) Vetus Scholiaſtes à JOS. SCALIG. *laudatus ad num.* 833. EUSEB.

léne avoit ocaſionné, & où ſe trouvoit une multitude prodigieuſe de peuples ligués de part & d'autre. L'eſprit de vengeance & l'envie de ſe ſignaler y conduiſit (*y*) Penthéſilée, Reine des Amazones du Thermodon, la plus forte, la plus courageuſe, & la plus illuſtre qu'elles aïent jamais euë. Une eſpéce de déſeſpoir la rendoit encore plus formidable depuis qu'elle avoit eu le malheur de tuer ſa ſœur Hippolyte à la chaſſe, d'un trait qu'elle lançoit contre une Biche. Elle en étoit devenuë furieuſe.

Le fer d'Achille venoit d'enlever

(*y*) DRELINCOUR a prouvé la vérité de cette Hiſtoire par un grand nombre de témoignages qu'il a recueillis avec ſoin *in Achille Homerico* p. 58. Tout ce que nous en dirons eſt tiré de Q. SMYRNÆUS ou Calaber dans le premier des quatorze Poëmes qu'il a faits pour continuer Homere, dont l'Iliade finit à la mort d'Hector.

le généreux Hector quand elle arriva, & l'infortuné Priam célébroit avec les Troyens, plongés comme lui dans l'amertume & les gémissemens, les funérailles d'un fils qui faisoit toute l'espérance de la Nation. Penthésilée n'avoit avec soi que douze Amazones, qui ne respiroient que passion pour la gloire & qu'animosité contre les Grecs. Les Troyens ne cessoient de les admirer que quand ils tournoient leurs regards vers la Reine qui effaçoit les unes & les autres à tous égards. L'air noble & martial avec lequel elle se présentoit mettoit dans tout leur éclat les dons qu'elle avoit reçus de la nature. La noirceur de ses cheveux & de ses sourcils relevoit la blancheur du tein. L'esprit & la vivacité étinceloient dans

ses yeux. Ses graces en moderoient le feu. Sa modestie & sa retenuë imprimoient du respect. Son affabilité & un sourire gracieux la rendoient aimable. Penthésilée savoit unir la douceur de son sexe avec les dehors & les vertus d'un Guerrier.

Priam déja prévenu par un extérieur qui annonçoit le cœur & les sentimens d'un Héros, crut avoir trouvé dans la Reine tout ce qu'il avoit perdu dans Hector. Il la pria d'accepter le Palais pour son logement & pour celui de ses compagnes; il la combla de présens, & promit que sa reconnoissance n'auroit point de bornes si par le secours de son bras il pouvoit triompher de ses ennemis, & sur tout de celui qui avoit donné la mort à

au jeune Prince en qui la Patrie mettoit ſa principale eſpérance. Penthéſilée l'aſſura qu'elle commenceroit par cet adverſaire, & qu'elle ne quitteroit les armes qu'après la mort du dernier des Grecs. Andromachie, veuve d'Hector, lui dit qu'elle ne connoiſſoit pas le Guerrier redoutable dont elle ſe promettoit une victoire facile. Elle lui remontra qu'il étoit téméraire à une femme de vouloir attaquer le vainqueur du Héros des Troyens. Mais Penthéſilée ne l'écouta pas.

Le jour étant venu auquel elle devoit combattre, elle prit ſon armure dès l'Aurore. C'étoient des Brodequins de pourpre relevés d'une broderie d'or; ſa Cuiraſſe couverte d'une étoffe précieuſe de différentes couleurs; un Caſque brillant, gar-

ni de ſon aigrette ; le Baudrier d'où pendoit un Sabre fort large ; l'Arc avec un Carquois rempli de fléches ; de ſa main droite elle tenoit une Hache à deux tranchans, & dans la gauche étoient deux lances & ſon Bouclier. Au moment que les Troyens la virent ſous cette Armure dont elle rehauſſoit le prix par une contenance majeſtueuſe, ils ſentirent renaître en eux toute l'ardeur qui y avoit paru éteinte pour jamais depuis la perte du jeune Prince. Le courage qui l'animoit paſſa dans le cœur de ceux qui n'oſoient plus ſortir de leur enceinte. Ils reprirent les armes avec confiance, & la ſuivirent en foule hors les portes de la Ville.

Tandis qu'elle s'avançoit à leur tête vers le camp des ennemis, le

vieillard Priam, à qui les années refusoient la force de l'acompagner, alla offrir un sacrifice au pere des Dieux, pour le suplier de soutenir la fille de Mars, & de la ramener triomphante. Il rapella dans sa priere cette chaîne de fatalités qui lioit ses jours les uns aux autres ; & il demanda qu'ils fussent terminés avec le sacrifice, plûtôt que d'aprendre un mauvais sort de Penthésilée & des Troyens, auquel il ne pourroit pas survivre.

Dès qu'ils parurent sur une colline, qui séparoit la Ville de la flotte ennemie, les Grecs étonnés ne savoient s'ils en devoient croire le témoignage de leurs yeux. La surprise redoubla quand ils commencérent à découvrir un nouveau Chef, dont la fierté se communiquoit à

toute la troupe. Ils allerent à la rencontre, & l'on en vint aux armes ſans prendre le tems de ſe former en corps de bataille. Penthéſilée aïant fendu l'air d'une fléche légére pour donner le ſignal aux Troyens, tomba la premiere ſur la tête des ennemis, & renverſa, la hache à la main huit de leurs principaux Capitaines. Ses compagnes combattoient à côté d'elle auſſi courageuſement, mais avec moins de ſuccès. L'affreux carnage qu'elles faiſoient attira ſur elles un gros d'Officiers diſtingués, ſous lequel il en périt quelques-unes.

Leur chûte met la Reine en fureur. Semblable à une Lionne à qui les Chaſſeurs ont enlevé ſes petits, elle cherche de toutes parts ceux qui ſe glorifioient d'avoir terraſſé des Amazones. Elle ſe jette au tra-

vres des Escadrons, elle frape tout ce qui se rencontre autour d'elle; la mort vole à ses côtés; la terreur se répand au loin ; les plus braves en sont saisis & prennenr la fuite; elle les poursuit avec ardeur ; elle leur reproche hautement leur lâcheté. Les Troyens qui la suivent répétent ses cris insultans; ils triomphent de sa propre gloire; ils font passer leurs chevaux sur les morts dont la trace est couverte ; ils annoncent aux fuïards qu'enfin le jour des vengeances est arrivé ; que dans un instant on va mettre le feu à leurs vaisseaux ; que la main d'une femme renversera les trophées des Grecs , & les plus forts de la Nation.

Achille & Ajax offroient alors une victime aux mânes de Patro-

cle près de ſon tombeau. Les cris qui venoient du champ de bataille interrompirent le ſacrifice. Ils coururent à leurs armes, & allérent prendre connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Le premier aſpect du déſordre, de l'humiliation & du carnage les tranſporta. Ajax ſe jetta avec impétuoſité ſur les Troyens, il verſa le ſang des plus fiers; il tua même quelques Amazones, ne s'attachant qu'aux principales têtes des ennemis; dans un moment il fit paſſer la conſternation où l'on avoit déja entendu les chants de la victoire.

Penthéſilée s'aperçoit de ce changement, & cherche quelle en peut être la cauſe. L'ardeur avec laquelle Ajax & Achille combattoient lui fait connoître qu'eux ſeuls ſont la cauſe de cette révolution. Elle ſe

tourne contr'eux, lance un de ses javelots, qu'Achille pare de son bouclier, & qu'il fait voler en éclats par la force de cette arme défensive, que l'on disoit être l'ouvrage de Vulcain même. Elle se persuade qu'Ajax n'est pas si bien couvert; elle fait partir sur lui le second de ses dards, & il tombe sans effet aux piés du Capitaine Grec. Outrée de voir ses armes fraper en vain pour la premiere fois, & les deux Officiers demeurer immobiles apuïés sur leur lance, elle leur adresse ces paroles fiéres & menaçantes en leur montrant sa hache d'armes. » Injustes agresseurs, l'épaisseur des ar-
» mes qui couvrent votre foiblesse
» a rendu inutiles les deux traits
» dont je devois vous percer; mais
» vous n'éviterez pas la ressource qui

» me reſte dans la main. C'eſt elle
» qui doit trancher le fil de vos
» jours, & ruiner pour jamais la for-
» ce prétenduë de votre Nation. Il
» ſera conſolant pour les Troyens
» de voir fraper le coup de mort à
» leurs plus cruels ennemis, & il
» ſera glorieux pour moi d'avoir
» ſervi leur juſte vengeance. Avan-
» cez, & vous connoîtrez par vous-
» même la valeur des Amazones, &
» en particulier de la fille de Mars.
» Ce n'eſt pas des hommes que vient
» le ſang qui coule dans mes veines:
» c'eſt du Dieu des combats. Il m'inſ-
» pire, il m'anime, il me protége;
» c'eſt en ſon nom que je vous
» adreſſe le défi.

» Princeſſe vaine & téméraire,
» lui répondit Achille, vos diſcours
» pompeux & inſultans ne nous in-

» timident pas. Vous vous prétendez invincible, parceque vous descendez de Mars; eh, que seront donc les Grecs qui ont Jupiter pour pere, dont le vôtre reçoit la loi? Je ne releverai point ici mes exploits personnels, il me suffit de vous dire que le vaillant Hector, l'apui des Troyens, est tombé sous ma lance, & qu'il sembloit pressentir sa destinée par l'attention qu'il avoit d'éviter ma présence. Qui de sa Nation osera se comparer à lui? Les Troyens eux-mêmes auroient honte de dire qu'il ne vous surpassoit pas à tous égards. Attendez-vous donc à subir le même sort, les enfans de Jupiter sont plus forts que ceux de Mars «.

En finissant ces paroles, Achille

plein de feu lance un dard de toute sa force sur Penthésilée, & lui perce le côté droit du sein que sa cuirasse laissoit à découvert. Le sang en réjaillit avec abondance ; tout son corps s'affoiblit, ses yeux ne distinguent plus les objets, son ame tombe dans la langueur, son regard néanmoins demeure fixé sur Achille ; & l'on voit dans le peu de sentiment qui lui reste, qu'elle hésite si elle fera un effort de vengeance, ou si elle le reconnoîtra pour son vainqueur. Celui-ci n'attend pas qu'elle se décide : Il acourt, & d'un second trait, il perce le cou du cheval de Penthésilée & l'Amazone même. A l'instant la Reine tombe, & elle expire, la face colée contre terre.

La colere & l'indignation qui

tranſportent Achille le font d'abord triompher de ſa victoire. Il va ſur Penthéſilée, il arrache le trait qui lui avoit donné la mort, il lui rapelle la fierté de ſes paroles préſomptueuſes, les menaces qu'elle avoit faites aux Grecs & à lui perſonnellement; il lui demande ſi c'eſt ainſi qu'elle devoit rendre vainqueurs Priam & les Troyens, qui déja ſe ſauvoient en foule dans l'enceinte de leurs murailles.

Mais un moment après, ces ſentimens inhumains diſparoiſſent pour faire place aux regrets & à la douleur. En même tems qu'il lui ôte ſes armes pour ſe faire un trophée de ces riches & précieuſes dépoüilles, il admire la force & la beauté de ſes membres. La nature ſeule lui paroît éteinte dans ſon viſage;

il y voit encore respirer le feu, le courage, l'intrépidité, la colére, toutes les passions de la plus grande ame. Il en est frapé, & il entre contre lui-même dans une espéce de couroux & de désespoir d'avoir donné la mort à une Princesse qui étoit si digne de vivre.

Thersite s'aperçoit de ce changement causé par la compassion. Il ose blâmer Achille, & lui faire un crime de s'atendrir sur le sort d'une femme qui avoit eu la hardiesse d'insulter les Grecs, & qui même avoit tué dans sa fureur plusieurs de leurs illustres Capitaines. Outré des reproches de ce lâche censeur, qui étoit le ministre & l'organe de la discorde dans l'armée, Achille ne daigna pas emploïer ses armes pour le punir. Il

le frapa au viſage ſi rudement, qu'il le renverſa mort à ſes piés.

Ceux qui avoient l'ame mieux placée furent touchés comme Achille du ſort de Penthéſilée & la rendirent avec ſes armes à Priam dès qu'il la redemanda. Le Prince lui fit dreſſer un bucher devant les murailles de la Ville, ſur lequel furent conſumés ſon corps, ſon armure, ſon cheval, & de grandes richeſſes qu'il y jetta pour lui faire honneur. Le Peuple, qui par reconnoiſſance s'étoit chargé de ſes obſéques, éteignit la flamme par l'abondance du vin qu'il y répandit en forme de libations; il recüeillit précieuſement les cendres de la Reine, il les mêla avec des parfums; il les mit dans un tombeau magnifique, bâti à côté de

celui du Roi Laomédon, & aussitôt après il lui offrit la graisse d'une vache en sacrifice. Près d'elle furent inhumées les Amazones qui avoient donné leur vie en combattant pour les Troyens, & on leur dressa un Mausolée commun.

ARTICLE V.

Cinquiéme Guerre des Amazones.

LA mort de Penthésilée demeura profondément gravée dans le cœur des Amazones. Elles regrétérent amérement une Princesse qui méritoit plus que toute autre de regner sur la Nation. Achille fut désormais pour elles un objet d'horreur & de vengeance ; & l'animosité éclatta long-tems après sur sa

mémoire, n'aïant pû le faire dans le tems contre sa personne. La grande réputation que ce Héros s'étoit aquise lui avoit fait consacrer une Ile considérable, que l'on nomma *Penée*, ou *Achillea*. Elle étoit située sur (z) le bord du Pont Euxin, & formée par deux bras du Danube à son embouchure; d'autres (a) la mettent en pleine mer, du côté du Borysténe. On en disoit des choses merveilleuses à l'ocasion du séjour qu'Achille y avoit fait dans le cours d'une navigation. La crédulité des Anciens avoit établi comme faits publics & constans, que (b) Thétis ou Neptune lui donné-

(z) STRABO. L. 7. p. 468. MELA. L. 2. c. 7. PLIN. L. 3. c. 12. DE L'ILE, *& alii.*

(a) PHILOST. *Heroïc. in Achille.* c. 16.

(b) DIONYS. PERIEG. v. 541. *& seq.* ARRIAN.

rent cette Ile, quand il y eût célébré les Jeux de courſe avec ſes compagnons ; Qu'il y habitoit même après ſa mort avec ſon épouſe (*c*) Héléne ou (*d*) Iphigénie, que Diane y avoit tranſportée ; Qu'il y étoit (*e*) acompagné des Héros Grecs qui avoient combattu avec lui devant Troye, tels que les deux Ajax, Patrocle ſon ami, Antilochus & pluſieurs autres, ſeuls habitans de cette Ile ; Que les Etrangers qui y abordoient (*f*) ne pouvoient faire voile le jour même ;

Periplo Ponti Euxini. PHILOSTR. *Heroïc. in Achil.* c. 16.

(*c*) AMMIAN. MARCELL. L. 22. c. 8.

(*d*) PTOLOM. HEPHÆSTION. *apud Photium.*

(*e*) PAUSAN. L. 3. c. 19. p. 259.

(*f*) PHILOSTR. *Heroïc. in Achil.* c. 16. MAXIM. TYRIUS *Orat.* 27.

mais qu'ils étoient obligés de passer la nuit dans leurs vaisseaux, où Achille & Héléne les venoient voir, buvoient avec eux, & chantoient non seulement leurs amours, mais aussi les vers d'Homére; Que les Héros Grecs y aparoissoient en même tems aux voïageurs; Que certains oiseaux de mer (*g*) venoient tous les matins arroser l'Ile & le Temple, & les balaïer par le mouvement de leurs aîles; Que ce Temple étoit dédié à Achille, & que quand il agréoit la victime qu'on vouloit lui offrir, elle se présentoit d'elle-même au pié de l'Autel, & ne s'enfuïoit plus; Qu'il y avoit un Oracle (*h*) célébre, que l'on alloit

(*g*) Idem & ARRIAN. *in Periplo Ponti.*

(*h*) PAUSAN. L. 3. c. 19. *collatus cum* TERTULL. L. *de Anima.* c. 46. & LEONE ALLATIO. *de patria Homeri.* p. 145.

consulter de fort loin, & où l'on trouvoit la guérison de ses maladies, comme il arriva à Léonime Crotoniate; Que ceux qui passoient près de ce rivage entendoient une musique mêlée d'horreurs, un bruit de chevaux, un cliquetis d'armes, & des cris de guerre. Enfin c'étoit le siége de la gloire d'Achille & le lieu de son Apothéose.

Plus les choses que l'on en disoit étoient surprenantes, plus elles excitoient la jalousie & la colére des Amazones. Le hazard leur présenta une ocasion de faire éclater les sentimens qu'elles avoient dans le cœur. Des Marchands (*i*) de quelque Ville maritime du Pont-Euxin aïant été jettés par une Tempête à

(*i*) PHILOSTRAT, *Heroïc. in Achille.* c. 20.

l'embouchure du Thermodon lorſqu'ils alloient du côté de l'Helleſpont pour leur commerce, furent arrêtés par les Amazones. Elles ſe ſaiſirent de leurs perſonnes, & réſolurent de les envoïer vendre en Scythie comme eſclaves. Mais un jeune homme de l'équipage obtint grace pour eux par la ſœur de la Reine, dont il avoit gagné l'amitié. Pendant leur détention à Thémiſcyre, ils parlerent de l'Ile de Penée, dont ils avoient ſouvent rangé les côtes; ils raconterent tout ce que l'on en diſoit, & ils firent un grand récit des tréſors immenſes que la renommée aſſûroit être dans le Temple d'Achille.

L'uſage ordinaire des Amazones n'étoit pas de faire des courſes pour s'enrichir, encore moins d'exercer

des pirateries, n'aïant aucune experience ſur mer. La haine qu'elles conſervoient contre Achille les fit ſortir de leur tranquillité à cet égard. Elles obligérent les matelots qui conduiſoient la flote marchande à leur bâtir cinquante galéres, propres à embarquer de la Cavalerie, pour aller déclarer la guerre à Achille, que les Dieux ſoutenoient dans toute la fleur de l'âge, même depuis ſa mort; car ſon tombeau étoit exiſtant. A meſure que l'on fabriquoit les Navires elles aprenoient à manier la rame, dont elles ne s'étoient jamais ſervies pour des voïages de long cours, & auſſitôt que leurs préparatifs furent finis elles s'embarquerent en grand nombre avec les Marchands qui leur avoient donné l'avis. Elles leur com-

manderent en entrant dans l'Ile d'abattre (*l*) le bois qui environnoit le Temple d'Achille. Mais à peine eurent-ils commencé à executer cet ordre, continuë Philoſtrate, que le fer de leurs coignées ſe détacha, les frapa à la tête, & les renverſa morts ſur la place. Plus outrées que ſurpriſes de cet évenement, les Amazones coururent au Temple avec fureur. Mais lorſqu'elles aprocherent de la Statuë du Héros qui étoit à l'entrée, on ne ſait quel objet effraïant frapa leurs che-

(*l*) C'étoit le comble de l'impiété chez les Anciens de violer les Temples, les Aſiles & les Bois ſacrés, & l'on ſuppoſoit toûjours quelque châtiment des Dieux contre ceux qui ſe portoient à cet excès. L'Hiſtoire ancienne eſt remplie de ces exemples. Je crois bien qu'il faut rabattre beaucoup du récit de Philoſtrate; mais je penſe auſſi qu'il y eut quelqu'évenement malheureux pour les Amazones qui les punit de leur entrepriſe, & qui donna ocaſion à ce qui eſt raporté.

vaux, de telle maniere qu'aïant pris l'épouvante ils se cabrérent horriblement, renverserent celles qui les montoient, les foulerent aux piés, & les mirent en piéces à belles dents, comme s'ils eussent été des lions furieux. Après cet affreux desordre, ils s'échaperent dans l'Ile, ils briserent les plans & les bosquets; ils la ravagerent toute entiere, & allerent enfin se précipiter dans la mer. Une violente tempête s'éleva en même tems sur les vaisseaux des Amazones. Elle en brisa une partie, elle en coula une autre à fonds, & il n'en resta qu'un petit nombre fort blessés, qui servirent à porter sur le Thermodon la nouvelle du mauvais succès de cette fatale entreprise.

Nous n'adopterons pas ici ce qui

eſt raporté dans le troiſiéme Livre de Diodore de Sicile ſur les Amazones d'Afrique. Il ſuffit d'en donner l'extrait pour en faire connoître la fauſſeté. L'Auteur de cet Ouvrage conte (*m*) qu'elles habitoient d'abord les Iles Heſperides ou Fortunées, aujourd'hui les Canaries. Qu'aïant réſolu de ſe ſignaler, elles s'en rendirent maîtreſſes, excepté la Ville ſacrée de Ména, habitée par les Ethiopiens Icthyophages, & célébre par les feux qui y exhalent du ſein de la terre, & par les pierres précieuſes que l'on y trouve, telles que les Sardoïques, les Rubis & les Eſcarboucles; Qu'après avoir ſubjugué les Afriquains & les Numides, elles bâtirent une Ville près

(*m*) DIOD. L. 3. p. 185. & *ſeq.*

le lac de Triton ; Que Myrine leur Reine à la tête de trois mille Amazones à pié & deux mille à cheval, les unes & les autres couvertes de peaux de ſerpens, défit les Nations Atlantiques, les Gorgones & les Arabes ; Que pour avoir la permiſſion de traverſer l'Egypte, elle fit alliance avec le Roi Horus fils d'Iſis, d'où elle paſſa dans la Syrie, la Cilicie, & dans l'Aſie Mineure, qu'elle parcourut en Héroïne, toûjours précédées de la victoire ; Qu'elle ſe fixa ſur les bords du fleuve Caicus, où elle bâtit une Ville qui porta ſon nom, de même que les plus illuſtres de ſes compagnes devinrent fondatrices de pluſieurs autres Cités mémorables ; Que de-là elle pouſſa ſes conquêtes juſques dans les Iles d'Ionie ; Qu'aïant été jet-

tée par une tempête sur les côtes de Samo-Thrace, elle fut attaquée & vaincuë par Mopsus & Sipyle chassés de la Cour de Lycurgue Roi du Païs. Enfin qu'elle retourna en Afrique avec le petit nombre d'Amazones qui lui restoient, & qu'Hercule acheva de les détruire.

Il est vrai que l'Auteur de ce récit distingue expressément les Amazones d'Afrique de celles du Thermodon. Mais il donne aux unes & aux autres les mêmes mœurs, & le même caractére, quoiqu'elles n'eussent rien de commun, ni pour l'origine ni pour la patrie, & qu'il y eût entr'elles la troisiéme partie du monde. Les plus heureux effets du hazard ne peuvent produire une telle uniformité. D'ailleurs les tems &

les circonſtances détruiſent tout le fonds de cette prétenduë expedition, & même toute l'Hiſtoire des Amazones d'Afrique. Cette fauſſeté manifeſte, jointe à beaucoup d'autres, ne ſeroit-elle pas une preuve de la ſupoſition des cinq premiers Livres (*n*) atribués à Diodore de Sicile, Auteur grave, exact, ſoutenu, & qui n'avance rien que de conforme à tous les autres Ecrivains, comme on le voit depuis le dixiéme Livre de ſa Bibliothéque ? Il y a toute aparence que quelque faux ou demi Savant du XIV. ou XV. ſiécle a voulu rétablir ce que le malheur des tems nous a enlevé des neuf premiers Livres de cet Hiſtorien, &

(*n*) Louis Vives dit que rien n'eſt plus mal dirigé que ces cinq Livres. *De tradendis Diſcipl.* L. V. Vossius les juſtifie, mais légerement. *de Hiſt. Græcis*, L. II. c. 2.

que pour donner de l'autorité à un très mauvais ouvrage, commencé & demeuré imparfait il l'a fait passer sous le nom de Diodore. L'ignorance qui régnoit il y a deux ou trois cens ans l'aura adopté sans aucun examen ni du stile ni du caractére. Mais bien loin que cette fiction des Amazones d'Afrique détruise la réalité de celles qui sont passées de la Sarmatie dans l'Asie Mineure, elle l'établit au contraire en montrant qu'elle n'est attaquée que par des Ecrivains ignorans & suposés. Cependant il faut reconnoître qu'il y a dans (*o*) cet ouvrage des traits incontestables & conformes à toute l'Antiquité sur l'Histoire que nous traitons.

(*o*) L. 2. p. 128. *& seq.* L. 4. p. 234.

CHAPITRE V.

Monumens des Amazones dans les différens païs qu'elles ont habitées.

QUand on ſupoſeroit que les Poëtes de la Gréce ont embelli les combats des Amazones par les fleurs & la licence de l'art, on ne pourroit ſe diſpenſer de reconnoître un fonds d'Hiſtoire & de réalité qui faiſoit la matiére & le ſujet de leurs chants. Il ne faut pas confondre, dit un (*p*) Ancien judicieux, la Fable avec un récit que l'on pourroit nommer fabuleux. La premiere doit être regardée comme

(*p*) MACROB. *in Somn. Scipionis* c. 2. Cet endroit mérite d'être lû, pour les regles que l'Auteur y donne ſur cette matiere.

un amuſement de l'eſprit, imaginé pour inſpirer adroitement au cœur des leçons, des préceptes & des ſentimens de morale. L'autre eſt un trait d'Hiſtoire quelquefois fort ſimple, mais orné d'épiſodes & de circonſtances, que celui qui raconte peut ajoûter pour embellir un ſujet qui le merite, & qui n'en détruit point la verité quoique la fauſſeté en ſoit évidente & ſenſible. Un eſprit raiſonnable ne prendra pas le diſcours entier pour une pure fiction; il ſaura diſtinguer ce qui eſt réel de ce qui ne l'eſt pas. C'eſt tout ce que l'on peut conclure de la maniere dont les Poëtes racontent les combats des Amazones.

Mais les monumens établis par ces illuſtres Guerrieres, & qui ont ſubſiſté pluſieurs ſiéclesaprès elles lévent tous

les

les doutes que l'on pourroit former ſur la certitude de leur Hiſtoire & de leurs conquêtes. Ce ſont de grandes Villes, bâties par leurs mains où par leurs ordres ; c'eſt le plus fameux Temple de l'Aſie & peut-être de l'Antiquité ; ce ſont des lieux illuſtrés par leurs ſéjours ou par leurs victoires, & qui en ont conſervé le nom, même dans les païs ennemis.

ARTICLE I.

La Ville & la Contrée de Thémiſcyre.

LEs Amazones, plûtôt portées ſur les aîles de la Victoire que conduites par d'heureux Auſpices, ne firent que traverſer rapidement

la Sarmatie, le Mont-Caucase, l'Ibérie, la Colchide & le païs des Calybes. La beauté des campagnes de la Cappadoce les invita à y prendre quelque relâche après en avoir fait la conquête. D'un côté (*q*) ce sont de vastes pleines dont la vuë se perd dans le Pont-Euxin, & qui sont arrosées par le Thermodon & l'Iris. De l'autre ce sont des montagnes agréables, où ces deux fleuves prennent leur source, avec un grand nombre d'autres moins considérables, qui les grossissent & les rendent enfin navigables. L'un & l'autre donnent à la Province les commodités du commerce & les avantages de la fertilité. Par une es-

(*q*) Cette description est de STRABON. L. 12. p. 813. On doit l'en croire puisqu'il étoit d'Amise Ville de cette Province.

péce de privilége inconnu aux autres contrées maritimes du Pont-Euxin, la campagne y eſt toûjours verte, & offre toute l'année d'excellens pâturages, qui enrichiſſent le païs par les troupeaux, les bœufs & les chevaux qu'on y nourit. La terre y produit du panis & du millet en ſi grande abondance, que jamais le peuple n'a ſenti le cruel fléau de la famine ni de la diſette auſquelles tous les autres ſont expoſés. Le ſommet des montagnes eſt couvert de belles forêts, & leur pente garnie de vignes, de poiriers, de pommiers & d'arbres à noïaux, qui viennent naturellement ſans être cultivés. Il n'eſt point de ſaiſon où ils ne préſentent quelque eſpéce de fruits. Les uns y ſont dans leur maturité, quand les autres n'ont

encore que des fleurs qui réjoüissent la vûë, & qui doivent remplacer les premiers. Enfin le païs est bon pour toutes sortes de chasses.

Nul de tous ceux que les Amazones avoient parcouru ne leur avoit offert tant d'avantages. Elles s'arrêterent à Thémiscyre, située sur (*r*) le Thermodon à soixante stades d'Amise. C'étoit une Ville fort ancienne, que l'on peut croire avoir été bâtie en l'honneur de Thémis (*s*), que sa franchise & son

(*r*) STRABON dit sur l'Iris, & en cela il est contredit par HERODOTE, APOLLONIUS de Rhodes, MELA, ARRIEN, JUSTIN, DENYS, PERIEGETE, VIRGILE, PROPERCE, VALER. FLACCUS & autres. Ce doit être une faute du texte.

(*s*) DIOD. l. 5. p. 335. PEZRON, *Antiquité des Celtes*, p 46. Voïez ce que nous avons dit. HISTOIRE DES EMPIRES & DES REPUBLIQUES dans *l'Origine de la Mythologie*, p. 8. & 18.

amour pour la verité rendirent la Déesse de la Justice. Nous le disons parce qu'elle étoit sœur de Saturne & petite fille d'Acmon, frere de Doëas, & que dans ce païs étoient les contrées (*t*) Acmoniene & Doëantienne, où l'on conservoit un grand respect pour sa mémoire. La Reine Marpésia, conductrice des Amazones, se fixa à Thémiscyre, elle y bâtit (*u*) un Palais, & y établit le siége de sa puissance. C'est de là que vint le surnom de (*x*) *Thémiscyréennes* qui fut donné à ces Guerrieres, à cause de

(*t*) *Vide* CELLAR. *Geogr. antiq.* to. 2. p. 131. & 273. APOLLON. de Rhodes nomme l'une & l'autre *Argonaut.* L. 2. *vers* 990. & 994.

(*u*) DIOD. L. 4. p. 224. THEMIST. *Orat.* 27. p. 333.

(*x*) APOLLON. *Argon.* L. 2. v. 997. PINDARUS *apud* STRAB. L. 12. p. 819.

leur habitation principale. Les plus hautes montagnes de la Province reçurent auſſi le nom (*y*) d'*Amazoniennes*, parce que ces femmes s'y exerçoient fréquemment à la chaſſe des bêtes fauves qui y étoient en grand nombre. Le Thermodon même changea de nom à l'ocaſion des Amazones. Avant leur arrivée dans la Cappadoce, il s'apelloit (*z*) *Cryſtalle*, non, comme quelques Anciens ſe ſont imaginés, à cauſe de la froideur extrême de ſes eaux, qu'ils diſent ſe glacer quelquefois au cœur de l'Eté, le confondant peut-être avec le Tanaïs, qui ſe jette comme celui-ci dans le Pont-

(*y*) PLINE L. 6. c. 4.

(*z*) PLUTARCH. *de Fluminibus*. EUSTATH. *in* PERIEGET.

Euxin ; mais parce que (*a*) l'on trouve ſur ſes bords une pierre parfaitement blanche & tranſparente, qui eſt une eſpéce de criſtal, que le caractére des eaux & du lit dans lequel elles coulent produit naturellement, avec une autre ſorte de pierre bleuë, que l'on prenoit pour du Jaſpe. Depuis que les Amazones ſe furent établies aux environs de ce fleuve, on le nomma *Thermodon*, dont la ſignification marque une qualité toute opoſée à la premiere. On la lui donna ſans doute parce que les Amazones en bûvoient, & qu'on lui atribuoit (*b*) l'ardeur, le courage & l'impétuoſité qui échauffoient ces Guer-

(*a*) DYONYS. PERIEG. v. 780. *& ſeq.*

(*b*) *Idem.* v. 774.

rieres dans les combats. Il a communément ſoixante pas d'une rive à l'autre. Enfin les Amazones changerent tellement la face du païs qu'on lui donna (*c*) leur nom, & Thémiſcyre devint une Ville roïale, d'où dépendoit un grand nombre de Peuples voiſins, dont Pline (*d*) a raporté la liſte. Les Amazones y étoient diſperſées (*e*) en trois Tribus differentes qui avoient chacune leur canton. On diſtinguoit celles du milieu de la Cappadoce, celles de la Syrie-Blanche, & celles de la Ville de Thémiſcyre ou des environs. Mais les unes & les autres dé-

(*c*) STRABO. L. 1. p. 91.

(*d*) PLIN. *Hiſt. nat.* L. 6. c. 3. & 4.

(*e*) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 997. *& ſeq.* STRABO. L. 12. p. 827.



Ch. Mathey Sculp.

pendoient des deux Reines qui gouvernoient toute la Nation, soit pour la police intérieure du Roïaume, soit pour les guerres que l'on avoit avec les Peuples étrangers.

ARTICLE II.

Ephése & le Temple de Diane.

Après Thémiscyre, Ephése & son Temple furent les deux plus célébres Monumens des Amazones. Déja les fondemens d'Ephése avoient été jettés (*f*) par un Grec dont elle portoit le nom (*g*) quand les Amazones pousserent leurs

(*f*) Pausan. L. 2. c. 2. p. 525.

(*g*) Pline lui en donne plusieurs autres. L. 5. c. 29.

conquêtes jusqu'à cette extrêmité maritime de l'Ionie. Mais ce qui en existoit ne meritoit pas le titre de Ville. C'étoient au plus quelques maisons bâties de loin en loin par un particulier sans aveu, sans secours, sans autorité. Il étoit réservé aux Amazones d'être les Fondatrices de la plus illustre Cité qui fût dans l'Asie Mineure. Otrire (*h*) leur Reine, engagée par la situation du lieu, y établit sa résidence ; elle y bâtit un Palais, elle fit une Ville considerable.

Le commerce qu'elles eurent avec les Grecs établis dans ces Provinces maritimes leur donna connoissance des Divinités qu'ils adoroient ; & aussi-tôt elles s'attache-

(*h*) HYGIN. c. 223. & 225.

rent ſpecialement à Diane, dont l'origine, le culte & les fonctions avoient un raport direct au caractere des Amazones, en faiſant abſtraction de ſes autres attributs de Lucine, d'Hecate ou de la Lune.

On diſoit qu'elle étoit ſœur d'Apollon, fille de Jupiter & de Latone, qui pour éviter les pourſuites de Junon (*i*) s'étoit ſauvée de Créte dans une Ile que Neptune fit ſortir du ſein des eaux par un coup de ſon Trident; qu'auſſi-tôt après ſa naiſſance elle avoit été en état de ſecourir ſa mere; qu'elle n'avoit jamais eu de commerce (*l*) avec les hommes; qu'elle changea Actéon

(*i*) HYGIN. *fab.* 140.

(*l*) CALLIMACH. *Hymn. in Dian.* v. 5. l'Hiſtoire fabuleuſe de cette Déeſſe y eſt fort au long.

en cerf (*m*) pour avoir eu la téméraire hardieſſe de la regarder dans le bain, & qu'enſuite elle le fit dévorer par les chiens. Suivant les idées communes, elle vivoit dans les forêts, acompagnée d'une societé de Nimphes, qui s'étoient conſacrées comme elle au célibat. Là, elles faiſoient leurs délices de la chaſſe ; Diane avoit (*n*) un arc & des fléches que Vulcain lui avoit forgées par ordre de Jupiter. Le fréquent uſage qu'elle en faiſoit lui avoit rendu la main ſûre, & ſes coups portoient toûjours la mort ; d'où vient qu'on ne la repréſentoit jamais ſans ſes armes. Elle n'avoit pas moins d'a-

(*m*) NONNUS *Dionyſiac.* L. 5. v. 290-370. OVID. *Metam.* L. 3. *fab.* 4. & 5.

(*n*) HYGIN. & CALLIM. *loc. cit.*

dresse (o) aux filets, ce qui lui fit donner le surnom de *Dictys*. Les Amazones retrouvoient dans cette Déesse l'attachement inviolable qu'elles avoient à leur Ceinture. C'étoit le plus cher ornement de Diane & des Nimphes, simbole (*p*) de leur virginité. Elle avoit un Temple (*q*) où les filles de la Gréce lui consacroient la leur, dès que leur grossesse étoit déclarée après un mariage légitime. Mais elle ne les abandonnoit pas dans ce changement d'état ; on croïoit au contraire qu'elle présidoit à leur acouchement,

(*o*) *Vide* NATAL. COM. *Mytholog.* c. 8. p. 262.

(*p*) APOLLON. RHOD. L. 1. AGATHIAS *Carmin.*

(*q*) *Vide* PIERII VALERII *Hieroglifica. fol.* 8. 298. & 299.

& on l'invoquoit alors ſous le nom de Lucine. Enfin on ſupoſoit qu'elle étoit habillée comme les Amazones, de la peau des bêtes qu'elle avoit tuées ou priſes à la chaſſe, & on lui donnoit un char attelé de deux Biches.

Ces raports reſſembloient trop à la vie des Amazones pour n'en être pas flattées. Elles adopterent avec empreſſement le culte d'une Déeſſe qui pouvoit leur ſervir de modéle & de protectrice; elles commencerent auſſi-tôt à lui offrir des victimes. La premiere Statuë qu'elles firent en ſon honneur (r) fut pla-

(r) DENYS PERIEGETE dit ſans vraiſemblance qu'elles lui bâtirent un Temple dans le tronc d'un ormeau; *vers* 826. *& ſeq.* mais cet endroit doit être corrigé par CALLIMAQUE, qui au lieu de Temple, dit une ſtatue, ce qui devient naturel. *Hymno in Artemim ſeu Dianam.* v. 240. *& ſeq.*

cée dans un tronc d'arbre. Mais elles ſortirent bien-tôt de cette ſimplicité qui reſſentoit le caractére de leur Nation. Elles jettérent les fondemens du plus (ſ) ſuperbe Temple qu'il y eût dans toute l'Aſie,& peut-être dans l'Univers. La cérémonie s'en fit au milieu des chants de joie &des divertiſſemens des Amazones, qui danſoient au ſon de la flutte, & de certaine harmonie en cadence qui ſe faiſoit par le choc des lances & des boucliers. Callimaque obſerve qu'alors on n'avoit pas encore inventé l'inſtrument (t) à pluſieurs tuïaux que l'on met à la bouche des Corybantes & des Sa-

(ſ) SOLIN. c. 53. MELA. L. 1. PAUSAN. STRABO. *& alii.*

(t) C'eſt ce que l'on nomme vulgairement *le ſiflet de Chaudronnier.*

tyres, & qui étoit propre à la danse. Le bruit de cette Fête se fit entendre jusqu'à Sardes.

Le culte de Diane devint célébre, & se répandit au loin. Dans peu le premier Temple (*u*) bâti par les Amazones, fut trop petit pour contenir la multitude de ceux qui venoient sacrifier à la Déesse, & les dons qu'ils y laissoient. On en fit un autre plus vaste; puis un troisiéme & un quatriéme toûjours plus spacieux, pour la même raison. Le dernier fut regardé (*x*) comme l'une des sept Merveilles du monde, & on le mettoit ua premier rang. Le fa-

(*u*) CALLIMAQUE dit qu'il fut bâti par la Reine Hippo; & Hygin la nomine Otrire.

(*x*) HYGIN. c. 223. Le tems nous a enlevé ce que Philon en avoit écrit.

meux Architecte Ctésiphon (*y*) en avoit donné le dessein, qui ne put être executé que dans l'espace de deux (*z*) siécles, quoique toute l'Asie Mineure contribuât aux frais de ce grand ouvrage. Son étenduë en retardoit moins la consommation, que la délicatesse & la perfection du travail que l'on s'y étoit proposé. Il avoit deux cens vingt piés de large sur quatre cens vingt-cinq de longueur. Toute la charpente & même le toit étoient de bois de cédre, les portes de ciprès toûjours poli & luisant, & l'escalier qui montoit à la voute étoit, disoit-on, d'un cep de vigne sauvage coupé dans l'Ile

(*y*) PLINE. L. 36. c. 14. STRABON & VITRUVE, défigurent un peu ce nom, mais on voit bien que c'est le même. Cette description est de Pline.

(*z*) Ailleurs PLINE, dit quatre. L. 16. c. 40.

de Cypre. On voïoit dans l'intérieur de l'édifice cent vingt-ſept colonnes faites par autant de Princes étrangers, dans le cours de deux cens ans, dont la hardieſſe & la ſtructure n'étonnoient pas moins qu'elles étoient inconnuës & inimitables. Quoique leur baze n'eût rien d'extraordinaire pour la force, & qu'elles diminuaſſent inſenſiblement, juſqu'à leur derniere hauteur qui étoit de ſoixante piés ; cependant l'Architecte avoit eu l'art de les couronner (*a*) d'un chapiteau, qui por-

(*a*) Le dernier Editeur de Morery, au mot *Epheſe*, fait dire à Pline que c'eſt ici l'invention des colonnes portées ſur un piédeſtal, & ornées de chapiteaux. Mais j'oſe aſſurer qu'il n'y a rien dans cet endroit de Pline qui le ſignifie, & d'ailleurs cela eſt faux, comme il ſeroit aiſé de le prouver par des monumens de l'Egypte beaucoup plus anciens. C'eſt là que les Grecs avoient apris leur Architecture.

toit plus de six piés de diametre, & qui excédoit prodigieusement celui de la colonne. Des cent vingt-sept qui y étoient, il y en avoit trente-six sculptées du haut en bas dans une perfection admirable. La position du Temple n'étoit pas moins remarquable que la beauté de sa structure. Pour éviter l'effet des tremblemens de terre qui arrivent de tems en tems aux environs d'Ephése, on l'avoit placé à un quart de lieuë de la mer dans un terrein marécageux. Non seulement les fondemens en portoient sur pilotis, mais on les avoit garnis de charbons, & de peaux de moutons avec la laine. Xercès, qui par fureur abatoit tous les Temples qu'il trouvoit sur sa route, épargna celui-ci par respect (*b*).

(*b*) SOLIN. *Rerum mirab.* c. 53.

La Statuë de la Déesse étoit avec raison un sujet d'étonnement plus grand que tous les autres. Ceux qui acompagnoient le Consul Mutianus à Ephése (c) eurent la curiosité de l'examiner de près, & assurerent qu'elle étoit faite d'un cep de vigne revêtu (d) d'or comme elle l'avoit demandé par un de ses Prêtres, parce que c'est de tous les bois celui qui dure le plus long-tems. Et en effet, la tradition portoit qu'elle étoit plus ancienne (e) que toutes celles de Minerve & de Bacchus de Thébes. Néanmoins elle

(c) PLINE. L. 16. c. 40.

(d) Ce qui a fait dire à XENOPHON qu'elle étoit d'or. *Cyrop*. L. 5.

(e) PLINE. L. 16. c. 40. parle d'un Temple de Diane bâti 200. ans avant le siége de Troye, qui subsistoit encore de son tems.

étoit percée dans sa hauteur ; & de tems à autre on y couloit une espéce d'huile aromatique qui nourissoit le bois & l'empêchoit de se carier. Ce fut par ce moïen qu'elle se conserva depuis la fondation de son premier Temple par les Amazones jusqu'à l'extinction de l'Idolâtrie sous Constantin le Grand. Quoique le Temple fût changé ou rebâti sept fois dans cet intervale, ce fut toûjours la même Statuë. Elle représentoit (*f*) une femme à peu près de grandeur humaine, qui avoit un voile sur la tête, mais qui ne couvroit point la face. Depuis la poitrine jusqu'aux piés rien ne marquoit la figure du corps. C'étoit un buste informe, à

(*f*) On voit plusieurs de ces Figures dans le P. Montfaucon, ou autres monumens de l'Antiquité.

peu près ſemblable à un piédeſtal rond, garni de huit ou dix ceintures du haut en bas, couvertes de tout ce que l'Orient avoit de plus précieux en perles, diamans, rubis, ſaphirs, topazes, émeraudes, & entre leſquelles étoit un rang de mammelles juſqu'en bas. On en raporte l'origine aux Amazones, qui conſacroient à Diane la mammelle qu'elles ſe retranchoient, & c'eſt pour cette raiſon qu'on la nommoit *Mammoſa* (*g*). Elle avoit les deux bras étendus, & de chaque main elle tenoit un cordon où étoient attachées différentes pierreries, ou des perles d'une groſſeur ſurprenante, & qui venoit aboutir à ſes piés.

(*g*) MINUTIUS FELIX & S. JEROME diſent plus juſte Πολύμαστος, *qui a pluſieurs mammelles.*

Trois (*h*) objets concouroient donc à rendre célébre le culte de Diane d'Ephéſe & à lui faire donner le ſurnom de GRANDE, qui précédoit toûjours le ſien. 1°. La magnificence, la beauté & les richeſſes de ſon Temple, plus digne d'honorer la Divinité que tous les autres, & qui n'avoit point de ſemblable. 2°. La Ville d'Ephéſe, devenuë l'une des plus conſidérables de l'Aſie Mineure par le nombre de ſes habitans, la ſomptuoſité de ſes édifices & la grandeur de ſon commerce. La ſureté du Port par lequel on y abordoit y attiroit tous les Négocians, ſoit de la Grece, ſoit des Iles, ſoit du Pont-Euxin. Ils y trouvoient un prompt débit de leurs

(*h*) PAUSAN. L. 4. c. 31. p. 357.

marchandiſes, & ils en retiroient d'autres qu'ils n'avoient pas chez eux, & qu'ils y raportoient avec avantage. 3°. Les Ephéſiens eux-mêmes relevoient autant qu'il leur étoit poſſible la gloire de la Déeſſe en publiant aux Nations étrangeres les merveilles qu'elle avoit operées parmi eux. Chaque particulier vouloit avoir dans ſa maiſon un petit Temple, ou une Statuë de la Déeſſe en argent. C'eſt ce qui cauſa le tumulte & la violente ſédition que les Orfévres de la Ville (*i*) exciterent contre S. Paul, parce qu'il avoit prêché hautement qu'on ne pouvoit regarder comme une Divinité ce qui étoit fait par la main des hommes, & qu'il attaquoit di-

(*i*) *Actuum*. c. 19.

rectement

rectement les honneurs que l'on rendoit à Diane. Les Ephésiens avoient une loi (*l*) qui leur ordonnoit de se rapeller tous les jours la vie & les maximes de quelqu'un des Sages qui s'étoit distingué par ses vertus ; & leur Ville fournissoit plusieurs de ces exemples, comme elle avoit produit (*m*) d'illustres Savans en tous genres. De ce nombre furent les Philosophes Héraclite, Métrodore & Hermodore ; l'Historien Alexandre surnommé Lychnus, le Poëte Hipponax, & les deux célébres Peintres Apelle & Parrhasius. Cependant on les a accusés (*n*) de Magie, c'est-à-dire, de prestiges,

(*l*) HERODOT. DIONYS. HALIC.

(*m*) STRABO. L. 14. p. 950.

(*n*) HUET. *Demonstr.* p. 434.

de ſorts, ou d'enchantemens par je ne ſais quels ſecrets. Mais leur endroit le plus remarquable étoit l'amour de l'égalité. Jamais Peuple n'en fut épris plus vivement. Ils s'étoient fait une maxime de ne ſouffrir (*o*) aucun Citoïen qui effaçât les autres par la régularité de ſes mœurs. Ils chaſſerent en conſéquence le Philoſophe Hermodore dont la conduite & les lumiéres choquoient une Ville licentieuſe ; ce qui fit dire à Héraclite ſon ami que les Ephéſiens étoient tous dignes de mort pour avoir exclu de leur ſocieté un homme auſſi reſpectable. Les Romains le recüeillirent avec

(*o*) STRABO. L. 14 p. 950. CICERO *Quæſt. Academ.* L. 5. c. 36. DIOGEN. LAERT. *in Heraclito.*

joie, & il rédigea (*p*) la célébre Ordonnance des Decemvirs, qu'on nomma la loi des Douze Tables.

L'attachement que les Ephésiens avoient pour Diane rendit leur douleur aussi grande qu'elle le pouvoit être quand ils virent son Temple ravagé par les flammes. Un certain (*q*) Herostrate ne trouvant dans son esprit ni dans ses talens (*r*) aucun moïen de faire passer son nom à la postérité, s'avisa de mettre le feu à ce superbe édifice, admiré & respecté de toute la terre. Il en fut

(*p*) PLIN. L. 14. c. 5. POMPON. JURISC. *in* L. 2. ff. *de Orig. Juris.* §. *exactis.*

(*q*) D'autres le nomment Hegestrate, Lygdamis ou Phlegias.

(*r*) STRABO. L. 14. p. 949. SOLIN. *Rer. Mem.* c. 53. PLUT. *in Alex.* p. 665. VALER. MAX. L. 8. c. 14. n. 5. AULU-GELL. L. 2. c. 6.

considérablement endommagé; mais le promt secours que l'on y aporta empêcha qu'il ne fût détruit entierement, puisque la Statuë de Diane, qui n'étoit que de bois, n'en fût point atteinte, & que, suivant la tradition, elle subsistât (*s*) depuis les Amazones jusqu'à la fin de l'Idolâtrie. Ce malheur arriva le jour même de la naissance d'Alexandre le Grand; ce qui fit dire par plaisanterie à l'Historien Timée, que Diane (*t*), ocupée dans ce moment aux couches d'Olympias, avoit ignoré ce qui se passoit dans son Temple, ou du moins n'avoit pu éteindre l'incendie qui le ravageoit. Les effets

(*s*) PLIN. L 16. c. 40.

(*t*) *Apud* CICERON. *de Nat. Deor.* L. 2. c. 27.

en subsistoient encore lorsqu'Alexandre entra dans l'Asie. Il offrit aux Ephésiens (*u*) de les réparer à ses dépens, & de leur rembourser ce qu'il en avoit déja couté, pourvû qu'ils lui permissent de le faire connoître par une inscription. Mais les Ephésiens refuserent de lui en ceder la gloire, & l'un d'eux osa lui dire par raillerie qu'il ne convenoit pas à un Dieu d'offrir des presens à un autre. Ils s'y porterent avec tant de zele que chacun y contribua de tout son pouvoir, & que les femmes donnerent (*x*) jusqu'à leurs bijoux & leurs ornemens les plus chers.

(*u*) STRABO. L. 14. p. 949.

(*x*) On avoit vû la même chose lorsque Moyse proposa la construction du Tabernacle & des choses sacrées qui y devoient être. Les tems sont bien changés.

L'édifice sortit donc de ses cendres plus brillant qu'il n'avoit jamais été, & tous les Princes le comblerent d'honneurs, de dons & de privileges. Les Prêtres nommés en général *Megabyzes* (y) ou *Megalobysses*, toient Eunuques & parfaitement respectés pour la régularité de leurs mœurs. Pendant l'année (z) de leur exercice, ils se privoient du bain & de plusieurs alimens qu'ils regardoient comme trop délicats, sensuels ou impurs, & ils n'entroient jamais en d'autres maisons que dans la leur. Ils présidoient aux Fêtes de

(y) CASAUBON sur cet endroit de Strabon. Il semble cependant selon d'autres que Megabyze étoit le nom d'un Prêtre particulier, dont on lit une Histoire à l'ocasion de Laërce dans Xenophon. PLINE, L. 35. c. 10 & 11. QUINTILIEN. L. 5. c. 12. & APPIEN, *de Bello civili*. L. 4.

(z) PAUSANIAS. L. 8. c. 13.

Diane qui se célébroient tous les ans (*a*) vers le milieu du mois d'Août avec une pompe & une magnificence extraordinaires, & ils étoient assistés par un grand nombre de jeunes filles consacrées à la Déesse, dont les parures modestes imprimoient la retenuë. Le Temple eut droit (*b*) d'azyle comme ceux des principales Divinités. D'abord ce ne fut que dans l'enceinte de ses murailles. Alexandre l'étendit à un stade de circuit. Mitridate Eupator Roi de Pont l'augmenta de quelque chose (*c*). M. Antoine donna le double de cet espace, & acorda

(*a*) *Vide* ALEXANDRUM ab Alex. *Gen. dier.* L. 3. c. 18. *cum notis* TIRAQUELLII.

(*b*) HORAT. L. 2. Ode 9.

(*c*) STRABO. L. 14. p. 950.

même ce privilege à un quartier de la Ville. Mais les Ephésiens representérent à Tibére l'abus de cette extention de Privilége, qui favorisoit le crime & l'impunité ; cet Empereur resserra le droit d'azyle dans ses premieres bornes. Si je ne craignois l'excès d'une trop longue digression, je mettrois volontiers ici la Relation admirable de M. de Tournefort (*d*) sur l'état ancien & présent de la Ville d'Ephése & de son Temple. Ce docte Voïageur n'a rien oublié de tous les évenemens qui regardent l'un & l'autre soit pour l'antiquité, soit pour le moïen âge. Les Savans y trouveront encore à s'instruire, & ceux qui ne lisent que

(*d*) C'est la vingt-deuxiéme Lettre de son Voïage du Levant.

pour s'amuſer, y auront dequoi ſe ſatisfaire.

Le commerce que les Amazones d'Ephéſe entretenoient avec les Villes maritimes du Pont-Euxin où leur puiſſance étoit établie, y porta le culte de Diane. La Preſqu'Ile ou Cherſonèſe Taurique fut l'endroit où il devint plus célébre. La Déeſſe avoit un Temple dans la Ville (*e*) d'Héraclée, & des Prêtreſſes, qui vivoient dans la continence & la même régularité de mœurs que celles d'Ephéſe. Mais les Sacrifices y étoient differens. Ici on lui offroit ſimplement (*f*) les fruits de la chaſſe, de la pêche, des gâteaux de pure farine & les prémices de la

(*e*) STRABO. L. 7. p. 474.

(*f*) CALLIMAC. *in Dianam*. NATALIS COMES. L. 3. c. 8.

campagne (*g*). Les victimes qu'on lui immoloit dans la Tauride ressentoient la cruauté des Scythes & la vengeance des Amazones. Ennemies implacables des Grecs, elles établirent de sacrifier à la Déesse (*h*) tous ceux que le hazard ou le commerce ameneroit sur les Côtes Septentrionales du Pont-Euxin; persuadées qu'étant leur protectrice elle aimoit à voir couler aux pieds de ses Autels le sang de leurs ennemis. On sait l'histoire d'Iphigénie envoyée dans la Tauride pour servir de Prê-

(*g*) On lui immoloit aussi des bœufs, comme il paroît par une Médaille de l'Impératrice Julie, où l'on voit une Amazone qui en présente un à Diane. Nous l'avons raportée au commencement de ce Chapitre.

(*h*) HERODOT. L. 4. STRABO. L. 5. p. 366. *cum notis varior.* HYGIN. c. 120. & 261. CALLIMACH. *in Dianam.* SERVIUS *in* 2. *Æneid.* n. 13. TERTULL. *in Scorpiaco.* c. 7. p. 624. *& alii.*





Ch. Mathey Sculp.

treſſe à Diane, les dangers que courut ſon frere Oreſte avec Pylade, & la maniere dont ils ſe ſauverent tous trois emportant la ſtatuë de la Déeſſe.

ARTICLE III.

La Ville de Smyrne & les environs.

Les Amazones, maîtreſſes de l'Ionie, ne ſe bornerent pas aux embelliſſemens de la Ville qu'elles avoient choiſie pour y établir le ſiége de leur Souveraineté. Elles en bâtirent ou réparerent d'autres, dont on les regarda comme les Fondatrices. Smyrne fut de ce nombre, & ce nom lui vint (*i*) d'une Reine des Amazones qui préſida à l'ouvrage.

(*i*) STEPHAN. BYZANT. *vocab. Smyrna.*

Elle étoit placée sur l'embouchure du fleuve Hermus ou Melès, environ à dix-huit lieuës au-dessus d'Ephese, dans une situation aussi agréable qu'avantageuse pour le commerce. La sureté de son port, qui est formé par le Golfe, la rendit très-marchande, & la mit enfin (*l*) au rang des douze grandes Villes de l'Ionie, à la sollicitation des Ephésiens, unis par les liens d'une même origine, & anciennement du même nom. La réputation de ses vins & l'abondance des blés que l'on y recueille (*m*) y attirerent non seulement les Grecs, mais encore les Peuples du Pont-Euxin, qui y trouvoient une ressource certaine.

(*l*) STRABO. L. 14. p. 939.

(*m*) HERODOT. *vita Homeri*. c. 5. STRABO. L. 14. p. 945.

dans leurs années de disette. Elle s'agrandit de la sorte en peu de tems, & elle devint puissamment riche en ne donnant que son superflus. Sa gloire & son opulence firent souvent le sujet de sa douleur. Après le regne des Amazones, les Eoliens, qui prétendoient y avoir un droit primitif, s'en emparerent & la garderent assez longtems. Mais les Ioniens la leur enleverent par la force des armes. Elle fut le théâtre (*n*) de la Guerre entre ces deux Peuples, qui vouloient l'avoir pour tributaire, & les hostilités continuelles ausquelles elle étoit exposée l'avoient réduite dans une situation déplorable lorsqu'Alexandre le Grand la visita. Ce Prince touché de voir les ruines d'une

(*n*) STRABO. L. 14. p. 940.

place auſſi avantageuſe à tous égards, ordonna qu'elles fuſſent relevées, & en ſubjuguant ceux qui avoient été les auteurs de ſa déſolation, il la mit en état de recouvrer ſa premiere ſplendeur. On en voit la preuve dans les éloges qui lui ſont donnés à la tête du fameux Marbre (*o*) de Smyrne, où elle eſt nommée Métropole, très-riche & très-puiſſante.

Cependant elle conſerva toujours des veſtiges qui rapelloient le ſouvenir de l'Hiſtoire des Amazones. Le fleuve Hermus ſur lequel elle étoit bâtie s'appelloit auſſi (*p*) Thermodon, par alluſion à celui de la Cappadoce d'où l'on ſavoit que les Ama-

(*o*) SELDEN, PRIDEAUX & VAILLANT nous ont laiſſé de ſavans Commentaires ſur ce Monument.

(*p*) POMP. MELA. L. 1. c. 7.

zones étoient venues dans l'Ionie. Il nous reste plusieurs Médailles frapées à Smyrne, dont l'une (*q*) représente une de ces Guerrieres avec son habit de combat, tenant ses armes dans la main gauche, & portant un Temple sur la droite. Dans une (*r*) autre c'est le buste de quelqu'une de leurs Reines qui a le côté droit découvert & une couronne de tours ; au revers c'est un lion apuïé sur un bouclier, simbole de la force & du courage. On voit dans les unes & dans les autres qu'elles ont été frapées à Smyrne, même après qu'Alexandre en eut réparé les ruines. Quoique les Habitans eussent dû regarder ce Prince comme le

(*q*) PETIT. *de Amazon.* p. 187.

(*r*) *Idem.* p. 237.

principal Fondateur & Protecteur de leur Ville, cependant ils ne pouvoient oublier celles dont ils avoient admiré la valeur, & ausquelles ils se faisoient gloire d'avoir été soumis.

L'espace qui est entre Smyrne & Ephése, ou plûtôt entre le fleuve Melès & le Caystre, fut autrefois apellé les Plaines ou le Marais de l'Asie. Ce nom d'*Asie* (*f*) n'étoit pas encore si étendu qu'il l'est aujourd'hui. Lors même que les Romains en eurent fait la conquête, ils n'y comprenoient que les Provinces maritimes de l'Hellespont & celles de la Mer de Cypre. Quelques-uns l'ont resserré entre le Mont Tmolus, le Melès, le Caystre & la Mer. C'est à cette contrée, ou à quelque Ville

(*f*) *Vide* CELLAR. *Geogr. Antiq.* L. 3. c. 1. n. 9. & 10.

inconnue qui y avoit le nom d'Aſie, qu'il faut raporter une autre (*t*) Médaille, où l'on voit deux Reines des Amazones, avec une inſcription qui marque quelqu'alliance entre la Ville ou la Contrée d'Aſie & Smyrne.

Ces monumens de la puiſſance des Amazones en Ionie & en Lydie prouvent inconteſtablement la vérité de leur Hiſtoire ; car on ne peut concevoir que des Villes auſſi policées ſe ſoient fait de concert une pareille illuſion ſans aucun fondement.

Il n'en eſt pas de même d'un préjugé célebre, qui, ce ſemble, prit naiſſance dans ce Païs, & qui ſe répandit au loin. C'eſt celui du chant des Cygnes. Homere, que

(*t*) PETIT. *de Amazon.* p. 238.

plusieurs ont cru originaire de Smyrne ou des environs, compare (*u*) la multitude des Grecs qui allerent au siége de Troye à celle des Cygnes, des Oies & des Gruës que l'on voïoit dans les prairies du Caystre, nommées le marais d'Asie. Mais on n'en demeura pas à cette idée qui pouvoit avoir quelque justesse dans le raport. On s'imagina que le Cygne surpassoit ou devoit surpasser autant les autres Oiseaux par la douceur de son chant que par la blancheur admirable de son plumage. Mais comme personne ne l'avoit entendu de près, on dit qu'il ne chantoit que quand (*x*) il s'étoit élevé dans la

(*u*) HOMER. *Iliad.* 2. v. 459. & *seq.*

(*x*) VIRGIL. *Æneid* L. 7. v. 699.
Ceu quondam nivei liquida inter nubila Cygni.

plus haute region que ſon vol lui permet. Il eſt vrai qu'alors il pouſſe certains cris à peu près ſemblables à ceux de l'Oie, quoique beaucoup plus doux, & la confuſion cauſée par l'éloignement fit dire que c'étoit une mélodie parfaite. D'autres ont cru qu'il ne chantoit (*y*) qu'un moment avant ſa mort. Suivant Platon, Socrate ſon maître en étoit ſi convaincu qu'il en tiroit un ſujet d'inſtruction pour les hommes, à qui il reprochoit de redouter la mort, tandis que le Cygne leur aprenoit à s'en réjouir, en les avertiſſant qu'elle réunit l'homme à la Divinité. L'O-

Cum ſeſe è paſtu referunt, & longa canoros
Dant per colla modos; ſonat amnis, & Aſia longe
Pulſa Palus.

(*y*) PLINE. L. 10. c. 23.

rateur Romain (z) reconnoît que l'Antiquité a eu raiſon de conſacrer cet Oiſeau à Apollon, puiſqu'il annonce de lui-même la fin de ſa vie, inconnue aux plus ſages de la nature. Cette ſupoſition ſervoit d'emblême aux hommes d'un mérite diſtingué. Socrate, dit-on, avertit (a) qu'il avoit vû en ſonge un jeune Cygne, qui étoit venu ſe repoſer ſur ſes genoux, d'où il reprit ſon vol quelques momens après, rempliſſant l'air de ſes chants harmonieux ; & il dit au pere de Platon, que ſon fils deviendroit un ſujet d'admiration pour l'Univers. Horace dans ſa vieilleſſe diſoit avec au-

(z) CICERO. *Quæſt. Tuſculan.*

(a) PAUSAN. L. I. c. 30.

tant d'eſprit que de vanité (*b*), que déja il ſentoit durcir la peau de ſes jambes, les plumes croître ſur ſes bras & ſur ſes épaules, & qu'il touchoit au moment où il ſeroit métamorphoſé en Cygne. Enfin la douceur prétenduë des chants de cet Oiſeau le fit donner pour attribut (*c*) à Apollon Dieu de la muſique ; Zéphir inſpiroit les Cygnes par ſon ſoufle, & ils faiſoient voltiger les Amours ſur les lacs & ſur les fleuves. Cependant il faut reconnoître que pluſieurs Anciens (*d*) moins crédules ont regardé comme une fable tout ce que l'on diſoit des Cygnes,

(*b*) HORAT. L. 2. *Ode* 17.

(*c*) *Vide* PHILOSTR. *Iconum*. c. 9. & 11. *cum notis* OLEARII.

(*d*) PLINE L. 10. c. 23. PAUSAN. L. 1. c. 20.

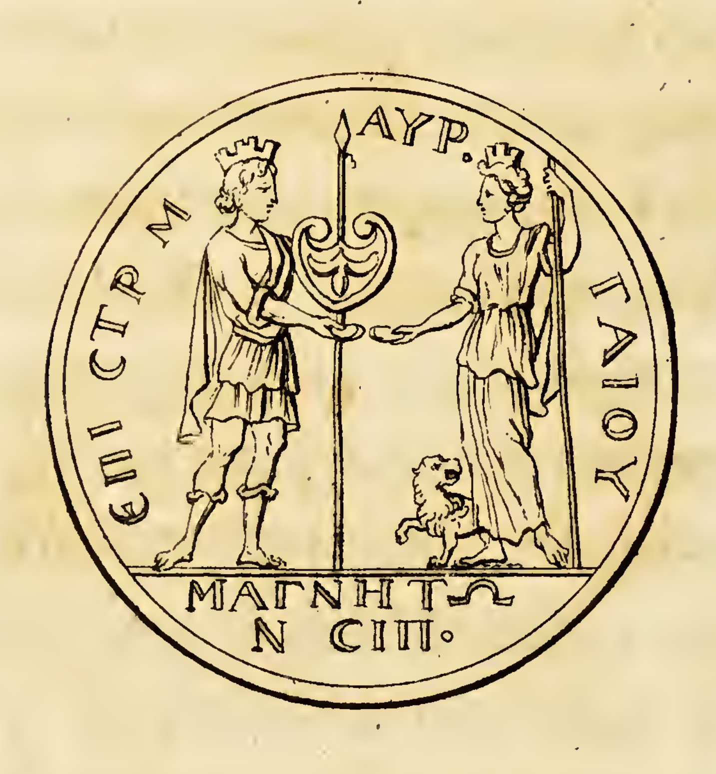
de même que le changement de Cycnus fils d'un Roi de Ligurie.

ARTICLE IV.

La Ville de Thyatire.

IL eſt vrai que les anciens Hiſtoriens ni les Géographes ne donnent point aux Amazones la gloire d'avoir contribué aux murs de Thyatire ; mais c'eſt un fait qu'ils peuvent avoir ignoré comme bien d'autres, & qui eſt parvenu à notre connoiſſance par des monumens inconteſtables. L'autorité des Médailles marche tout au moins de pair avec celle des Ecrivains, & c'eſt par elles qu'on eſt ſouvent obligé d'expliquer & de rectifier ceux-ci. Or il nous





Ch. Mathey Sculp.

en reſte pluſieurs (*e*) qui repréſentent des Amazones armées, & dont l'inſcription eſt des habitans de Thyatire. S'ils n'avoient rien eu de commun avec les Amazones, s'ils ne les avoient pas regardées en tout ou en partie comme leurs fondatrices, ſans doute qu'ils ne les auroient pas miſes ſur leurs Monnoies. Mais puiſqu'ils s'en faiſoient un honneur, même dans les derniers tems, il eſt ſenſible qu'ils leur raportoient la fondation ou l'agrandiſſement de leur Ville.

(*e*) PETIT. *de Amazon.* p. 253. *& ſeq.*

ARTICLE V.

Myrine, Cumes, *Paphos & autres.*

LA tradition étoit auſſi conſtante à donner (*f*) ces trois Villes aux Amazones qu'à leur atribuer Ephéſe & Smyrne, dont on ne peut raiſonnablement douter. La reſſemblance des noms & la tranſpoſition de quelques lettres ont fait confondre Smyrne & Myrine ; mais il eſt certain que ces deux Villes étoient différentes. La premiere faiſoit partie de l'Ionie, la ſeconde étoit dans la contrée des Eoliens. Celle-ci devoit ſon nom (*g*) à une Reine

(*f*) STRABO. L. 2. p. 771. STEPHAN. BYZANT. *voce Cumæ.*

(*g*) *Idem.* L. 13. p. 924. & 859.

Reine des Amazones apellée Myrine, dont on voïoit le tombeau dans une plaine de la Troade, & qui s'étoit renduë célébre par sa force, sa légereté & son courage.

Cumes, autrement Cyme, étoit de la même province d'Eolie, & elle rapelloit la mémoire (*h*) de l'Amazone Cymée, qui l'avoit bâtie sur les premiers fondemens jettés par Pelops. Elle fut ensuite augmentée (*i*) par une Colonie de Grecs qui s'y établirent en sortant du siége de Troye; & enfin elle disputa à Larisse l'honneur de primer sur les trente Villes qui composoient l'Eolie. On raporte deux traits qui montrent peu de génie dans ses habi-

(*h*) MELA. L. I. c. 18.

(*i*) STRABO. L. 13. p. 921. & *seq.*

tans. Il y avoit près de trois cens ans que leur Ville étoit bâtie quand ils s'avisérent pour la premiere fois de faire païer les droits d'entrée & de sortie. La négligence qu'ils avoient montrée sur ce point fit dire qu'ils ne s'étoient pas encore aperçus que leur Ville étoit sur le bord de la mer. Le second trait marque encore plus de simplicité que le premier. Ils avoient emprunté une somme d'argent au nom de la République, pour laquelle ils engagerent leurs portiques. Le tems prescrit du remboursement étant échû sans avoir pu y satisfaire, ils crurent qu'il ne leur étoit plus permis de se promener ni de passer sous ces galeries publiques, & ceux qui étoient surpris par la pluïe n'osoient même s'y réfugier. Il fallut que leurs

créanciers les aſſuraſſent qu'ils pouvoient hardiment joüir d'une commodité qui leur étoit commune avec les Etrangers, & qu'ils fiſſent crier par un Officier public que ce droit ne leur étoit pas défendu. On en prit ocaſion de les railler, & de dire qu'il falloit les avertir de ſe mettre à couvert quand il pleuvoit. Cumes néanmoins produiſit de grands hommes. Elle donna la naiſſance au célébre Ephorus, qui après avoir pris les leçons d'Iſocrate écrivit lui-même ſur les préceptes de la Réthorique, & donna ce grand Ouvrage ſur l'Hiſtoire cité fréquemment & avec éloges par les Anciens. Le malheur des tems nous a enlevé l'un & l'autre. Heſiode fait connoître qu'il étoit originaire de Cumes quand il dit que ſon pere quit-

ta cette Ville pour aller s'établir en Béocie. On doute ſi Homere n'en étoit pas natif.

Strabon met Paphos au nombre des Villes qui furent bâties par les Amazones, mais ni lui ni aucun des Anciens ne nous ont laiſſé de lumieres ſur cette Ville. On ne connoît d'autre Paphos que celle de l'Ile de Cypre.

Il ſeroit aiſé d'ajouter ici un grand nombre de Villes (*l*) & de lieux qui ont conſervé la mémoire des Amazones, ou qui en ont porté le nom pour des raiſons qui ne ſont pas venuës juſqu'à nous. Pluſieurs Médailles ou témoignages des An-

(*l*) MAGNESIE, AMISE, AMASTRIS, SYNOPE, PYTHOPOLIS, PRINE', MITYLENE, MYRLEE, AMASIE, CLETE, CYNNA, HIERAPOLIS, THIBA, & autres que l'on peut voir dans GOROPIUS & PETIT.

ciens en font la preuve. Mais comme notre objet eſt moins de donner une Diſſertation pour les Savans qu'une Hiſtoire qui plaiſe au commun des Lecteurs, nous omettons toutes recherches critiques, ſéches & iſolées qui ne ſeroient pas de leur goût. La ſeule réflexion que nous ferons ici, c'eſt que le nom & le ſouvenir des Amazones répandu dans la plus grande partie de l'Aſie Mineure conſtate ſans réplique leur réalité.



CHAPITRE VI.

Sépulcres ou Tombeaux des Amazones.

PLUS on examine tout ce qui à raport à l'Hiſtoire des Amazones, plus on eſt étonné de voir révoquer en doute leur exiſtence. Celle des Heros de l'Antiquité paſſe pour inconteſtable parce qu'on lit leurs actions & leurs exploits dans differens Ecrivains ; c'eſt un avantage que les Amazones ont de commun avec eux, & il doit prouver également pour elles. Mais elles en ont un autre qui manque à la plûpart de ces grands hommes, ce ſont les monumens qui ont ſubſiſté

plusieurs siécles après elles, & qu'on ne peut soupçonner de faux ni de suposition.

Outre les Villes, les contrées & les endroits particuliers qui en conservoient le nom & la mémoire, on voïoit encore de leurs tombeaux en diverses Provinces, qui rapelloient le souvenir de leur gloire & de leurs expéditions. C'étoit l'usage ordinaire chez les Anciens d'aposer certaines marques aux endroits qui étoient devenus célébres par des événemens du premier ordre, & sur tout aux Tombeaux des grands personnages. Ainsi Jacob éleva (*m*) un monceau de pierres à l'endroit où il avoit eu la vision mystérieuse des Anges qui étoient des-

(*m*) GENES. c. 38. v. 18. & c. 35. v. 14.

cendus du ciel pour lui annoncer les bénédictions du Seigneur sur sa posterité. Il pratiqua la même chose (*n*) sur le lieu où il fit alliance avec Laban, en signe de leur réconciliation. Pour conserver le souvenir du passage du Jourdain, Josué ordonna (*o*) que l'on aportât de grosses pierres dans l'endroit où les Israëlites avoient traversé le fleuve par un miracle semblable à celui de la mer rouge. Le même usage étoit établi chez les Nations étrangeres. Les fameuses Pyramides d'Egypte servoient de tombeaux aux Princes illustres de ce Roïaume. Hercule dressa (*p*) ses Colonnes, qui

(*n*) *Ibid.* c. 31. v. 46. & *seq.*

(*o*) JOSUE c. 4. v. 3. & *seq.*

(*p*) Voïez STRABON. L. 3. p. 178.

n'étoient autre chose qu'un grand amas de pierres & de terre, pour aprendre à la posterité qu'il avoit porté ses exploits jusqu'aux extrêmités de l'Afrique. Enfin Alexandre (*q*) marqua le terme de ses conquêtes par les Autels qu'il fit dresser au-delà de l'Hyphase. Cette coutume étoit générale pour les Tombeaux des personnes que le rang ou des vertus éminentes avoient distinguées pendant leur vie. On les inhumoit (*r*) au pié ou sur le sommet d'une montagne, où

(*q*) ARRIAN. *de exped. Alex.* L. 5. c. 28. & *in Indicis.* c. 2. PHILOSTR. *vit. Apoll.* L. 11. c. *ult.* AMBROSIASTER. *de moribus Brachm.*

(*r*) *Apud majores, Nobiles aut sub montibus altis aut in ipsis montibus sepeliebantur. Unde notum est ut super cadavera aut pyramides fierent, aut ingentes collocarentur columnæ.* SERVIUS. *in* XI. *Æneid.* v. 849.

l'on élevoit exprès des hauteurs; quelquefois on leur dressoit des Colonnes ou des Pyramides. L'état & les grandes actions des Amazones leur avoient mérité ces honneurs funébres, & elles les reçurent non seulement de ceux dont elles défendoient les interêts, mais encore de leurs ennemis les plus déclarés. Le mérite & l'admiration l'emportoient en ceux-ci sur le ressentiment du cœur.

Près de l'ancienne & malheureuse Ilion (*s*) on voïoit le Tombeau de la Reine Myrine dont on n'avoit point oublié la bravoure & l'extrême légereté à la course. Quoique le Peuple apellât cet endroit *Batiée*, de Batia (*t*) fille de Teu-

(*s*) HOMER. *Iliad.* 2. v. 811. *& seq.*

(*t*) EUSTATH. *in hunc loc.*

cer & femme de Dardanus, ceux qui étoient instruits de l'Antiquité lui donnoient préférablement le nom de la Princesse des Amazones. Ce fut auprès de ce monument, voisin des murailles de la Ville, que le généreux Hector fit la premiere revuë des Troyens & de leurs Alliés. Ceux qui rendirent les derniers devoirs à Myrine voulurent que le seul aspect de son tombeau annonçât avantageusement les cendres augustes qu'il renfermoit. Le lieu en avoit été élevé par une mole de terre raportée de main d'hommes, & qui formoit une hauteur que l'on apercevoit de loin.

La célébre Penthésilée, qui avoit fait des prodiges de valeur en combattant contre les Grecs au siége de Troye, eut une sépulture enco-

re plus honorable. Après que les Troyens eurent réduit son corps en cendres suivant la coutume, & avec une pompe extraordinaire, le Roi Priam (u) les fit mettre dans une Urne précieuse ; il les transporta près de celles du Roi Laomédon, & l'on y bâtit une Tour fort élevée, pour conserver à la postérité le souvenir de cette Princesse. On inhuma à ses côtés les autres Amazones qui s'étoient dévoüées aux intérêts des Troyens.

La reconnoissance les obligeoit à honorer ainsi des Guerrieres illustres qui étoient venuës donner leur sang pour eux. Mais il est plus étonnant de voir les Grecs élever des monumens à la gloire des Amazo-

(u) QUINT. SMYRN. L. I. V. 796. & seq.

nes, qui avoient paſſé la mer pour aller leur déclarer la guerre. Ils le firent néanmoins par tout où le ſort des armes avoit fait ſuccomber quelqu'unes d'entr'elles.

Avant que d'entrer à Athénes par la porte d'Itone, on trouvoit (x) ſur le chemin un endroit nommé *Amazonien*, où étoit une grande colonne dreſſée en l'honneur d'une Amazone. L'Hiſtoire de ces tems reculés portoit (y) que c'étoit le tombeau d'Hippolyte ou Antiope, qui avoit ſuivi Théſée dans l'expédition d'Hercule, & qui fut percée par le javelot d'une autre Amazone apellée Molpadia. Mais quelque doute que l'on puiſſe for-

(x) PLATO: *in Axiocho.*

(y) PLUTARCH. *in Theſeo.*

mer en particulier ſur celle qui y avoit ſa ſépulture ; il eſt conſtant que Théſée fit élever cet édifice en mémoire de quelqu'Amazone, dont les mânes y repoſoient, puiſque la colonne ſe nommoit *Amazonienne*.

Le malheur continuel qui les acompagna dans cette entrepriſe fit perir la plus grande partie de celles qui s'y étoient engagées. Mais quoiqu'elles fuſſent dans une terre étrangere & ſouverainement ennemie, elles y reçurent après leur mort des honneurs qui atteſtoient le reſpect & l'eſtime qu'on avoit eu pour elles. On voïoit en Theſſalie les tombeaux de celles qui y avoient été tuées en voulant s'ouvrir le chemin de l'Attique. Celles qui perirent à la journée d'Athénes eurent le leur

près d'Antiope. Les habitans de Chalcis en Eubée montroient la sépulture d'un grand nombre d'autres qui y étoient mortes de leurs blessures ; enfin il y avoit à Mégare (*z*) une tombe en forme de lozange, sous laquelle étoit inhumée la Reine qui avoit conduit les Amazones dans cette expedition, & qui succomba, non sous les armes des ennemis, mais à la douleur que la perte de ses compagnes lui avoit causées. Plusieurs siécles après cet évenement, des soldats (*a*) creusant près de Cheronnée pour y dresser leur tente trouverent la statuë d'un homme qui tenoit entre ses bras une de ces Guerrieres bles-

(*z*) *Ibid.* & PAUSAN. L. I.

(*a*) PLUTARCH. *in Demost.*

ſée ; & la riviere qui couloit près de cette Ville avoit long-tems porté le nom de Thermodon, par alluſion au fleuve de Cappadoce où les Amazones avoient établi le ſiége principale de leur puiſſance.

CHAPITRE VII.

Culte des Amazones.

LEs talens, les Siences particulieres, la force, le courage, les grandes actions ont fait toutes les Divinités du Paganiſme, ou ſi l'on veut, les Païens adoroient ces qualités differentes dans ceux qui les avoient poſſédées à un certain degré de perfection. C'eſt à ce ſeul principe qu'il faut raporter l'apo-

théose des Dieux & des demi-Dieux qui composerent l'ancien Polythéisme. C'étoient des hommes semblables aux autres. Ils se distinguerent par quelques endroits éclatans ; la postérité admira leurs belles actions; le tems & l'adulation augmenterent les éloges ; insensiblement on les dépoüilla de l'humanité, & après leur avoir donné le titre de Divins, on parvint à les mettre au rang des Dieux dont on les disoit descendus, & enfin on leur offrit des sacrifices.

Tel fut le sort de quelques Reines des Amazones. Il est contre toute vraisemblance qu'aucune d'elles se soit donnée pour fille & pour femme du Dieu Mars. Elles étoient originaires du païs des Scythes, qui ne connoissoient ni la Religion ni

les Divinités de la Gréce, & qui n'adoroient que la plus redoutable de leurs armes, j'entens le Cimetere. Mais la ſingularité du genre de vie des Amazones, la ſageſſe & la prudence de leur gouvernement, la conſtance & la vivacité avec leſquelles elles ſe portoient à l'execution de leur projet, la force, le courage & l'intrépidité qu'elles montroient dans les combats firent regarder leurs Reines, qui ſurpaſſoient toûjours les autres, comme ſoutenuës & tranſportées par une ardeur divine. Orithye, Penthéſilée, Myrine, Hippolyte, Ephéſe & quelques autres paſſérent pour filles ou pour femmes du Dieu Mars, d'autant plus qu'on ne connoiſſoit diſtinctement ni leurs peres ni leurs maris. Néanmoins ces

attributions ne vinrent point d'elles. C'eſt aux Grecs qu'il faut les raporter, & principalement à leurs Poëtes, fertiles à imaginer des génealogies & des enfans aux Dieux.

Ces idées avoient déja cours parmi eux quand les Amazones firent leur irruption dans l'Attique, pour ſe venger de celle d'Hercule, qui avoit été enlever la Ceinture de leur Reine. Malgré les hoſtilités & les ravages qu'elles commirent dans la Theſſalie, la Phocide, la Béocie & les campagnes d'Athénes, on ne put s'empêcher d'admirer & de reſpecter leur bravoure inouïe; on fut perſuadé qu'elles tenoient du Divin; on ſe crut obligé de les apaiſer & de les invoquer après leur mort, & les Athéniens établirent un jour dans l'année pour leur offrir des

ſacrifices publics. Cette Fête précédoit immédiatement celle de Théſée le plus illuſtre de leurs Rois.

L'Aſie Mineure n'étoit peuplée que par des colonies Grecques que les enfans d'Hellen y avoient conduites. Le genie, les mœurs, la Religion y étoient les mêmes que dans la Gréce ; on n'y adoroit pas d'autres Dieux, & l'on y étoit auſſi porté à s'en faire de nouveaux. Les vaſtes conquêtes des Amazones, la fondation ou l'agrandiſſement de pluſieurs Villes, la douceur de leur Gouvernement étoient pour les Aſiatiques des raiſons de les mettre au rang des Divinités Guerrieres & bienfaiſantes. Les Autels de Saturne, de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule, de Mars, de Bélus, de Decerto & de Sémiramis n'avoient été

élevés que ſur de tels fondemens.
Il eſt vrai que les Ecrivains de l'Antiquité ne nous diſent rien du culte que l'on rendoit aux Amazones dans l'Aſie. Mais on doit auſſi remarquer qu'ils nous laiſſent ignorer également, à un très-petit nombre d'anecdotes près, tout ce qui s'eſt paſſé dans cette partie du monde avant le tems de Cyrus. Il faut y ſupléer par les Médailles. Or ces monumens précieux nous aprennent qu'il y eut des Amazones placées au rang des Déeſſes. Pour peu que l'on ait vû de ces anciennes Monnoïes, on ſait qu'il y avoit une différence eſſentielle dans la maniere de repréſenter les Dieux ou les hommes. Ceux-ci étoient toûjours habillés ſuivant leur état; les autres au contraire étoient nuds,

ou ſeulement couverts d'une légere draperie, quelquefois portées ſur un nuage, & toûjours avec les attributs qui leur étoient propres. C'eſt ainſi que l'on peignoit ſouvent les Reines des Amazones. Une piéce de Smyrne repréſente quelqu'une de ces Princeſſes, couronnée de tours, la hache d'armes à la main, aſſiſe ſur un trône antique, & preſque nuë juſqu'à la ceinture. Sur une autre gravée à Thyatire on voit une Amazone nuë par tout le devant du corps, tenant la hache à deux tranchans, & de l'autre main un rameau d'olivier; à ſa droite eſt une Statuë de la grande Diane d'Ephéſe. En comparant cette Médaille avec celles qui repréſentoient des Dieux & des Déeſſes on voit manifeſtement que les Amazones

ΟΚΛ ΟΥ·ϹΟΦΙϹΤΟΥ
ϹΜΥΡ

ΕΠ·ΟΚ ΤΑ· ΑΡΤΕ ΜΙΔΟΡΟΥ
ΘΥΑΤΕΙΡΗ
ΝΩΝ

Ch. Mathey Sculp.



étoient peintes comme celle-ci, &
par conséquent qu'on leur rendoit
les mêmes honneurs en quelque Ville de l'Asie dont elles étoient regardées comme les Fondatrices.



CHAPITRE VIII.

Tems & Durée des Amazones.

LA partie la moins intereſſante de l'Hiſtoire des Amazones eſt ſans contredit la plus difficile à toucher & à éclaircir. On voit manifeſtement la fauſſeté des conjectures ou des ſiſtêmes qui ont été faits là-deſſus par differens Auteurs, tant anciens (*b*) que modernes ; mais on ne trouve pas auſſi promtement la voie qu'il faut tenir pour les rectifier. Il n'eſt pas étonnant que la plûpart ſe ſoient égarés, n'aïant jamais étudié

(*b*) Rien n'eſt plus bizare que tout ce qu'on lit ſur ce ſujet dans la Diſſertation de PETIT. c. 42.

dié par principes l'Hiſtoire Chronologique de la Gréce.

La principale difficulté conſiſte à fixer l'Epoque du regne des Amazones. Juſtin eſt le ſeul dont on puiſſe tirer quelque lumiere ſur ce point. Suivant ſon récit (c) Tanaüs Roi de Scythie porta ſes armes triomphantes juſqu'en Egypte où Vexoris regnoit alors. Il ſoumit aux Scythes toutes les Provinces qui ſéparent ces deux Roïaumes, & elles demeurerent ſous la domination de ces Barbares du Nord juſqu'à ce que Ninus en fît la conquête, en jettant les fondemens du grand Empire d'Aſſyrie. C'étoit un peu plus de ſeize cens ans avant J. C.

(c) JUSTIN. L. 1. c. 1. & L. 2. c. 3. & 4.

Seiziéme ſiecle avant J. C.

Long-tems (*d*) après, continuë Juſtin, je ſupoſe un ſiécle, ariva la fuite d'Ylinus & de Scolopite, qui pour éviter la faction des Grands ligués contr'eux, abandonnerent leur patrie, & ſe retirerent avec leurs femmes & un nombre d'amis fidéles dans le païs des Sarmates, où ils furent tous maſſacrés; ce qui donna lieu à l'établiſſement du Roïaume des Amazones, comme nous l'avons (*e*) vû. Ainſi l'on peut dire que ce fut environ quinze cens ans avant l'Ere Chrétienne.

(*d*) JUSTIN dit *medio tempore*. Mais ce terme ne ſignifie rien, & la concurrence des autres Hiſtoires me le fait déterminer à un ſiécle.

(*e*) Chap. II. de cette Hiſtoire.

Jusques-là, rien n'est contraire à d'autres faits plus certains, ni aux régles de la vraisemblance, ni au sistême de Chronologie que nous avons (*f*) prouvé ailleurs, & qui n'a pas encore été attaqué. La concurrence de l'Histoire Grecque avec celle des Amazones soutiendra les premieres supositions.

Quinziéme siecle avant J. C.

Dès que les Amazones furent en assez grand nombre pour executer le projet de conquête qu'elles avoient formé, elles prirent les armes contre leurs voisins; elles remporterent autant de victoires qu'elles livrerent de combats; & de proche en

(*f*) Voïez mon HISTOIRE DES EMPIRES ET DES REP. avec les Cartes Chronologiques.

proche elles arriverent ſur les bords du Thermodon. L'entrée de l'Aſie Mineure leur devint facile par l'affoibliſſement intérieur du gouvernement d'Aſſyrie. Déja la force réelle de cet Empire s'étoit éteinte avec les regnes de Ninus & de Sémiramis, qui en avoient élevé le trône. Après eux, le luxe & la moleſſe (*g*) s'introduiſirent dans la Cour de Ninive ou de Babylone, & le Sceptre s'affoiblit de jour en jour en devenant mépriſable. Ses ſujets étoient les ſeuls qui en redoutaſſent la puiſſance ; mais les Etrangers oſoient tout, & rarement leurs entrepriſes trouvoient-elles de l'opoſition de la part du Prince. Celui qui regnoit alors n'en mit

(*g*) JUSTIN. L. I. c. 2. DIOD. L. 2. p. 108.

aucune à l'irruption des Amazones dans la Cappadoce, du moins nous n'en voïons pas les effets, & elles s'emparerent ainsi de la plus grande partie de l'Asie Mineure, reprenant sur les Assyriens ce que leur Roi Ninus avoit enlevé aux Scythes.

Les Amazones venoient de finir ces conquêtes, ou peut-être y étoient-elles encore ocupées quand Bacchus, fils de Sémele & petit fils de Cadmus, en défit (*h*) quelques-unes dans le cours de son expédition aux Indes, & les mena faire la guerre aux Bactriens.

Quatorziéme siecle avant J. C.

Pendant les deux siécles suivans

(*h*) POLYÆNUS. *Stratag.* L. I. c. I. n. 3.

leur gloire & leur puiſſance s'étendirent au loin. Alors les fils d'Hellen peuploient l'Aſie Mineure ; ils y établiſſoient un commerce avec la Gréce dont ils étoient originaires, & ils y jettoient les fondemens de différentes Villes. Mais il étoit réſervé aux Amazones de mettre la derniere main aux ouvrages qu'ils n'avoient fait que commencer. De gré ou de force elles en devinrent les maîtreſſes ; elles les augmenterent, les embellirent, les rendirent floriſſantes, & les mirent à couvert des inſultes de l'ennemi en les muniſſant de bonnes fortifications. C'eſt ce que l'on voit dans la plûpart de leurs Médailles, où elles ſont gravées avec une couronne de tours ſur la tête comme une marque de leur attention ſur ce point.

Treizième siecle avant J. C.

Leurs exploits & leurs vertus guerrieres en firent un sujet d'étonnement chez les Nations étrangéres. Les Grecs se les représentoient comme des femmes infiniment redoutables, & plus dangereuses que tous les peuples de l'Univers. Ce fut cette idée dominante qui engagea Euryſtée Roi de Mycenes à envoïer Hercule enlever la Ceinture de la Reine des Amazones qui avoit son trône à Thémiscyre. Sa valeur & celle de ses compagnons le rendirent heureux dans son entreprise. Mais elle attira les armes des Amazones sur la Gréce. Elles s'y vengerent par les affreux ravages qu'elles commirent, avant que d'être arivées dans l'Attique, où le sort des ar-

mes leur fut contraire. Le même motif conduisit Penthésilée devant Troye avec les plus courageuses de sa Nation, qui y périrent toutes dans la même journée.

Ces deux malheurs, presque consécutifs, ruinerent l'Empire des Amazones. Dans l'une & l'autre de ces défaites, elles perdirent leurs Reines avec l'élite de leurs troupes, & manquant de sujets pour les remplacer, il ne fut pas difficile d'oprimer les autres & de les dépoüiller de ce qu'elles avoient aquis par la force des armes.

Il en resta néanmoins dans la Cappadoce une espéce de rejetton qui conserva les mœurs & les sentimens des premieres. Elles étoient encore en possession (*i*) d'une assez

(*i*) Q. CURT. L. 6. c. 5. PLUTARCH. *in Alex.*


Ch. Mathey Sculp.

grande étenduë de païs entre le Phaſe & le Mont Caucaſe lorſqu'Alexandre entreprit la conquête de l'Aſie. Thaleſtris leur Reine aïant entendu parler des prodiges de valeur qui rendoient le jeune Héros formidable à tout l'Univers, alla le trouver dans l'Hyrcanie avec une eſcorte de trois cens Amazones. Avant que de paſſer les lignes qui formoient les retranchemens des Macédoniens, elle lui envoïa dire qu'une Reine, brulant du deſir de le connoître, venoit lui rendre viſite, & n'étoit pas éloignée de ſon camp. Alexandre aïant répondu qu'il ſeroit également charmé de la voir, elle fit arrêter ſes

DIOD. L. 17. p. 549. JUSTIN. L. 12. c. 4. Je ſais qu'APPIEN & STRABON ont attaqué ce fait; mais aſſurément leurs raiſons ne prouvent rien.

équipages, & s'avança vers la tente du Prince avec ses trois cens compagnes. Dès qu'elle l'aperçut elle descendit de cheval, & s'aprocha de lui tenant deux lances à la main pour lui servir de contenance. Le Roi lui demanda par un Interprete quel étoit le sujet de son voïage. » Seigneur, lui répondit » Thalestris, je ne vous dissimulerai point que l'envie d'avoir de » votre postérité est le sujet qui » m'améne. Si la nature me donne » une fille, je la garderai & la ferai » élever suivant nos mœurs & nos » usages; & si c'est un fils, je vous » le renvoirai pour en prendre » soin. Je me crois digne de donner des heritiers à votre Empi» re «. Alexandre retint la Princesse treize jours auprès de soi, n'ou-

bliant rien de ce qui pouvoit lui donner du plaisir par les Sacrifices & les Jeux magnifiques qu'il fit célébrer. Il auroit souhaité l'engager à le suivre dans son expédition, mais elle s'en excusa, & retourna dans son Roïaume.

Enfin on dit qu'il y avoit des Amazones (*l*) parmi les troupes des Albaniens lorsque Pompée défit ces Peuples & tua leur Roi dans une grande bataille. C'est le dernier trait que l'on trouve sur l'Histoire de ces illustres Guerrieres.

(*l*) PLUTARCH. *in Pomp.* APPIAN. *de bello Mithrid.*



CHAPITRE IX.

Amazones Etrangeres ou Modernes.

LA destruction du Roïaume des anciennes Amazones n'eteignit pas à jamais dans leur sexe le goût qu'elles avoient eu pour l'indépendance & les fonctions militaires. Soit qu'il y en ait toûjours eu quelques traces aux environs du Pont-Euxin, soit que le souvenir de la gloire qu'elles s'y étoient acquise y eût fait renaître l'envie de les imiter, un de nos Voïageurs raporte qu'on y en vit une societé semblable à celle des premieres.

Lorsque j'étois aux environs du

Caucase, dit le Pere (*m*) Archange Lamberti, on écrivit à Dadian, Prince de la Mengrelie, qu'il étoit sorti de ces montagnes des Peuples qui s'étoient distribués en trois troupes; que la plus forte avoit attaqué la Moscovie, & que les deux autres s'étoient jettées dans le païs des Suanes & des Caratcholi, autres Peuples du Caucase; qu'ils avoient été repoussés, & qu'entre leurs morts on avoit trouvé quantité de femmes. Ils aporterent même à Dadian les armes de ces Amazones, belles à voir, & ornées avec une curiosité de femmes. C'étoient des Casques, des Cuirasses & des Brassars faits de plusieurs petites lastres ou lames de fer, couchées les unes sur

(*m*) Le P. LAMBERTI, dans le grand Recueil de Thévenot, to. *I*.

les autres. Celles de la Cuiraſſe & des Braſſars ſe couvroient comme nos reſſorts en feüilles, & obéïſſoient ainſi aiſément aux mouvemens du corps. A la Cuiraſſe étoit attachée une eſpéce de cotte qui leur deſcendoit au milieu de la jambe, d'une étoffe de laine ſemblable à notre ſerge, mais d'un rouge ſi vif qu'on l'eût pris pour de très-belle écarlatte. Leurs Brodequins ou bottines étoient couvertes de petites papillottes ou paillettes de léton, percées par dedans & enfilées enſemble avec des cordons de poil de chévre, forts, déliés & tiſſus avec un artifice admirable. Leurs fléches étoient de quatre palmes de longueur, toutes dorées, & armées d'acier très-fin. Elles n'étoient pas abſolument pointuës, mais larges

par le bout de trois ou quatre lignes, comme le taillant d'un cizeau. Ces Amazones sont souvent en guerre avec les Tartares Calmouks. Le Prince Dadian promit de grandes récompenses aux Suanes & aux Caratcholi pour avoir une de ces femmes vive, si jamais il leur en tomboit quelqu'une entre les mains.

Le Chevalier (*n*) Chardin, qui a parcouru ce païs, dit que le Roïaume de Caket a eu autrefois plusieurs grandes Villes, & parmi les Peuples qui les ont détruites, il compte ceux du Mont Caucase & la Nation des Amazones. Celles-ci, ajoûte-t'il, touchent au Caket du côté du Septentrion.

(*n*) Voïage en Perse. p. 124.

Je n'ai vû perſonne qui ait été dans leur païs, mais j'ai oüi beaucoup de gens en conter des nouvelles, & l'on me montra chez le Prince un grand habit de femme d'une groſſe étoffe de laine & d'une forme toute particuliere, qu'on diſoit avoir ſervi à une Amazone, qui fut tuée auprès de Caket durant les dernieres guerres. Un jour j'eus à ce ſujet un entretien aſſez long avec le fils du Prince de Georgie. Il me dit entr'autres choſes qu'au deſſus de Caket, à cinq journées de chemin vers le Septentrion, il y avoit un grand peuple qu'on ne connoiſſoit preſque point, & qui étoit continuellement en guerre avec les Tartares Calmouks. Que tous les habitans du Caucaſe ſont toûjours en guerre enſemble, & qu'on

n'avance rien de faire la paix ou des Traités avec eux ; parce que ce sont des Peuples sauvages, qui n'ont ni Religion ni Loix, ni police. Ceux qui sont les plus proches de Caket y font souvent des courses. Je raportai à ce jeune Prince ce que les Histoires Grecques & Romaines racontent des Amazones, & après avoir discouru quelque tems sur ce sujet, son avis fut que ce devoit être un peuple de Scythes errans, comme les Turcomans & les Arabes, qui déféroient la souveraineté à des femmes, comme font les Achinois, & que ces Reines se faisoient servir par des personnes de leur sexe, qui les suivoient par tout. Nous comprîmes aisément qu'elles alloient à cheval comme les hommes, & même aussi

bien ; parce qu'en Orient toutes les femmes montent à cheval, & que les Princesses y portent le poignard au côté.

On trouve dans les Histoires étrangeres plusieurs exemples qui ont raport au même sujet. Libyssa (*o*) étant montée sur le trône de Boëme après la mort de son pere Crocus se fit admirer par la maniere dont elle gouverna ses sujets, malgré la singularité de ses maximes. La part que les femmes eurent dans l'administration de l'Etat pourroit faire dire que ce fut le tems de leur regne. Non contentes de composer en grande partie le Conseil souverain, la plûpart embrasserent un

(*o*) ÆNEAS SILVIUS. *Hist. Boëm.* c. 7. ALBERTUS KRANTZIUS, *Chron. regnorum. Aquilonarium.* L. 1. c. 8.

genre de vie contraire aux ocupations ordinaires de leur ſexe ; elles s'éxercerent à manier les armes, à monter à cheval, & à aprendre tout ce qui concernoit la guerre. Cette eſpéce de goût, d'air ou de mode devint générale dans le roïaume, parcequ'il étoit conforme à Libyſſa, & il produiſit un grand nombre de femmes, qui avoient autant d'inclination pour la vie guerriere qu'elles en ſentoient peu pour les ocupations domeſtiques.

Après la mort de la Princeſſe, une de ſes principales favorites nommée Valaſca, femme d'eſprit & intrigante, entreprit de profiter de l'ocaſion qui ſe préſentoit pour diſtinguer ſon ſexe. Elle raſſembla toutes celles qui avoient apris les exercices militaires, elle ſe mit à

leur tête, & soutenuë de ces troupes courageuses, elle se mit en possession du Roïaume de Boëme, dont elle joüit sept années consecutives. Ses vûës ne se bornerent pas à son élevation sur le trône. Pensant à s'y maintenir, & même à y établir son sexe, elle fit des loix qui tendoient à l'execution de ce dessein, & qui remettoient en vigueur celles des Amazones. Il fut ordonné que celles qui n'avoient point de maris auroient la liberté d'en prendre pour soutenir l'Etat; Qu'elles éleveroient avec grand soin les filles qui leur naîtroient; mais qu'elles aracheroient l'œil droit aux garçons & leur couperoient les pouces, afin de les mettre dans l'impossibilité de tirer de l'arc & de manier aucune sorte d'armes. Cet

ordre barbare fut rigoureusement executé pendant tout le regne de Valasca ; les femmes s'étans rendu si puissantes & si redoutables, que les hommes n'oserent s'y oposer sans courir le risque de leur vie. La mort de la Princesse rétablit les choses dans l'ordre naturel.

S'il est difficile d'adopter tout ce que Diodore de Sicile (*p*) a dit sur les conquêtes des anciennes Amazones de l'Afrique, il sert du moins à nous montrer l'origine de celles que l'on y a trouvées depuis trois cens ans. Un Voïageur Portugais (*q*) raporte que dans le roïaume de Damut en Ethiopie il a vû une societé nombreuse de femmes qui avoient en-

(*p*) DIOD. SIC. L. 3. p. 185.

(*q*) Le P. JEAN DES SAINTS, Dominicain. *Descript. de l'Ethiopie Orientale.*

tierement conſervé les mœurs & les coûtumes des Amazones du Pont-Euxin. L'exercice des armes, ſoit à la chaſſe, ſoit à la guerre, faiſoit leur ocupation principale. On leur bruloit la mammelle droite dès qu'elles étoient en âge de pouvoir ſoutenir l'operation. Pour l'ordinaire elles vivoient dans le célibat. Mais celles qui prenoient le parti du mariage n'élevoient que leurs filles, & dès qu'elles avoient ſevré les garçons elles les remettoient à leurs maris pour qu'ils en priſſent ſoin. Le trône ne pouvoit être ocupé que par une Reine, qui donnoit l'exemple d'une continence rigide, & que ſa vertu rendoit reſpectable non ſeulement à ſes ſujets, mais aux Princes étrangers. Ils traitoient avec elle comme ils auroient fait entr'eux;

ils s'eſtimoient heureux d'être du nombre de ſes alliés ; & loin de chercher la ruine de ſa puiſſance, ils lui envoïoient du ſecours pour ſe défendre contre les ennemis qui l'attaquoient. Elle ne relevoit que des ſucceſſeurs du Prete-Jean, dont la domination s'étendoit ſur tous les Princes de l'Ethiopie. Une Ile qui étoit vers la côte orientale de ce païs n'étoit habitée que par des femmes qui avoient embraſſé le même genre de vie.

Il eſt plus ſurprenant d'avoir trouvé dans l'Amerique une eſpéce d'Amazones dont les mœurs étoient preſque ſemblables à celles du Thermodon. Quelle qu'en ait été l'origine, le fait eſt atteſté formellement par des Auteurs eſtimés, & nous ne ferons que raporter leurs paroles.

Les Toupinambous, dit le Pere d'Acugna (r) nous confirmerent le bruit qui couroit par toute notre grande riviere de ces célébres Amazones, dont elle emprunte son véritable nom, & sous lequel elle a été connuë depuis les premiers jours qu'elle fut découverte jusqu'aujourd'hui, non seulement par ceux qui y ont voïagé, mais encore par tous les Cosmographes qui en ont traité certainement. Il seroit bien étrange que cette grande riviere eût pris le nom d'Amazone sans aucun fondement raisonnable, & que pouvant se donner un nom qui l'auroit rendu fameuse, elle n'eût été connuë que sous un nom fabuleux.

(r) Le P. CHRISTOPHLE D'ACUGNA Jésuite Espagnol; traduit par GOMBERVILLE. De la Riviere des Amazones, c. LXX.

Cela

Cela ne peut tomber ſous le ſens, & il n'eſt pas croïable qu'une Riviere comme la nôtre, qui poſſede tant d'avantages (ſ) pardeſſus toutes les autres, ait tiré ſa gloire d'un titre qui ne lui apartient pas; comme nous voïons dans les gens, qui n'aïant pas aſſez de vertu pour emporter par leurs propres forces

(ſ) C'eſt avec raiſon qu'on regarde ce fleuve comme extraordinaire; car il ſurpaſſe tous les autres du monde à quelqu'égard que ce puiſſe être. On lui donne au moins douze cens lieues de cours. Il en a communément quatre à cinq de large, & jamais moins de deux; ſon embouchure en porte quatre-vingt quatre; & en bien des endroits on ne peut en trouver le fonds. Comme le Nil, il a ſes débordemens qui répandent la graiſſe & la fertilité dans les campagnes. Les bois, les fruits & les moiſſons y couvrent les terres & les collines; les Peuples voiſins y ont toutes les douceurs de la pêche & de la chaſſe; ils ſont ſpirituels & agiles; & ils trouvent l'or & l'argent ſoit dans le fleuve des Amazones, ſoit dans tous ceux qui le groſſiſſent, ſoit dans les montagnes qui le bornent de côté d'autre. LE COMTE PAGAN. *De la Riviere des Amazones*. c. 1.

la gloire qu'ils desirent, ont la lâcheté de se parer des avantages d'autrui. Mais les preuves que nous avons pour assurer qu'il y a une Province d'Amazones sur les bords de cette riviere, sont si grandes & si fortes, qu'on ne peut s'y refuser. Je ne parlerai pas des recherches qui ont été faites par les ordres de la Cour de (*t*) Quito, par lesquelles on aprit de differens témoins natifs des lieux mêmes, qu'une de ces Provinces voisines de la grande riviere est peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent & se gouvernent seules sans hommes; qu'en certain tems de l'année elles se donnent à des hommes du voisinage pour en avoir des enfans; &

(*t*) Capitale & Gouvernement du Perou pour le Roi d'Espagne.

que tout le reste de l'année elles vivent dans leurs bourgs, ne s'ocupant qu'à cultiver la terre & à se procurer par le travail les choses nécessaires à la vie. Je n'insisterai pas non plus sur les informations du Gouverneur de Pasto dans le nouveau Roïaume de Grenade, où l'on entendit plusieurs Indiens, & particulierement une Indienne, qui assurerent avoir été dans le païs où ces femmes courageuses sont établies, & qui n'avancerent rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en savoit déja par les précédentes relations.

Je n'avancerai que ce que j'ai entendu moi-même, & ce que j'ai vérifié pendant tout le tems que j'ai été sur la riviere des Amazones. Ceux qui en habitent les bords m'ont

attefté qu'il y avoit dans leur païs des femmes telles que je les leur dépeignois ; & chacun en particulier m'en donnoit des preuves fi conftantes & fi conformes, que fi la chofe n'eft pas, il faut que le plus grand des menfonges paffe par tout le nouveau monde pour la plus conftante de toutes les vérités hiftoriques. Mais nous eûmes de plus grandes lumieres de la Province que ces femmes habitent, de leurs coutumes fingulieres, des Indiens qui communiquent avec elles, des chemins par lefquels on va dans leurs contrées, & de ceux du Païs avec lefquels elles ont commerce dans le dernier village qui leur fert de confins & aux Toupinambous.

Elles ont leurs habitations fur de hautes & prodigieufes montagnes,

dont une s'éleve extraordinairement au-dessus de toutes les autres, & elle est si fort battuë des vents & brulée par les ardeurs de la ligne, qu'elle ne peut produire aucune sorte d'herbes ni de plantes. Ces femmes se sont toujours conservées dans leur République sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent sur leurs terres au tems dont on est convenu, elles les reçoivent armées de leurs arcs & de leurs fléches, jusqu'à ce qu'elles se soient assurées qu'ils n'ont aucun dessein de les surprendre. Alors elles quittent leurs armes, & accourent aux canots ou autres petits bateaux de leurs voisins. Chacune prend celui qui lui convient; elle le mene dans sa maison; elle lui offre son amaça, qui est un lit de cotton suspendu

avec des cordes, & elle le traite de ſon mieux pendant tout le tems de ce ſéjour.

Elles dreſſent au travail & à l'exercice des armes les filles qui naiſſent de cette viſite, & elles ne négligent rien pour leur inſpirer dès l'enfance la valeur & l'amour de l'indépendance des hommes. Mais on ne ſait pas au juſte ce qu'elles font des mâles. Un Indien me dit que dans ſa jeuneſſe il avoit acompagné ſon pere à cette entrevûe, & il m'aſſura qu'elles les rendoient l'année ſuivante aux hommes dont elles les avoient eus, & que ceux-ci les recevoient avec plaiſir. D'autres tiennent qu'elles les font mourir dès qu'ils ſont nés, & c'eſt ce qui paſſe pour le plus conſtant. L'un & l'autre peuvent être vrai ſuivant la différence des con-

trées & des coutumes. On eſt perſuadé qu'elles poſſedent des tréſors capables d'enrichir pluſieurs Roïaumes; mais on n'a pas encore entrepris de les leur enlever. On craint avec raiſon d'attaquer une Nation entiere de femmes belliqueuſes, à qui la liberté eſt plus chere que toutes les richeſſes du monde, & qui ne la deffendent qu'avec des fléches, trempées dans un poiſon qui porte la mort en même tems que le coup.

Le Comte Pagan à la vérité n'avoit pas été ſur les lieux comme le Pere d'Acugna; mais il avoit lu les meilleures Relations du nouveau Monde, & les recherches que l'on voit dans ſon Hiſtoire montrent qu'il en étoit très-inſtruit. Il ne faut pas faire attention au ſtile d'un homme qui écrivoit il y a près d'un ſiécle.

Que l'Aſie (*u*) ne ſe vante plus de ſes anciennes Amazones ; l'Amérique ne lui cede point cet avantage. Que les campagnes de Thémiſcyre ne triomphent plus de la renommée de ces Femmes illuſtres ; celles de la Province d'Aſpante ne l'ont pas rendu moins célébre ; & que le fleuve du Thermodon ne ſe glorifie plus d'avoir ſeul porté des Guerrieres redoutables ; la riviere de Coruris n'eſt pas moins fameuſe par celles qui en habitent les bords. Les montagnes de Guyane, fécondes en mines d'or & d'argent ſont leurs limites du côté du Nord, & le Mont Yacamabe, plus élevé que tous les autres, eſt au milieu de leurs belles & fertiles valées. La premiere connoiſſance

(*u*) LE COMTE PAGAN. *De la Riv. des Amazones. c. 49.*

qu'en eurent les Eſpagnols leur vint du Prince Aparia en 1541. & le conſentement de toutes les Nations du grand fleuve des Amazones en faveur de cette vérité, en a donné le nom à cette grande riviere.

Quoique le détail de leur Gouvernement intérieur ne ſoit pas encore bien aſſuré, les belles actions qu'elles firent pendant les guerres de cette conquête confirment tout ce qu'on en a apris par leurs voiſins. Les Hiſtoire d'Acoſta & d'Herrera raportent que ſouvent on les a vu armées à la tête des bataillons, ſoutenir tout l'effort des ennemis, & exciter les Indiens à imiter leur courage. La valeur d'une jeune fille de la Province de Bogore, qui ne ſuccomba qu'après avoir percé cinq Eſpagnols de ſes fléches empoiſonnées, ſera à

jamais mémorable ; & celles qui se présenterent à la tête des Amériquains sur le bord du fleuve fraperent les Européens d'une fraïeur qui les empêcha d'aller attaquer les autres. L'Audience de Quito se fit un devoir d'en prendre connoissance, & elle aprit par ceux qu'elle avoit envoïés sur la frontiere, que dans les vastes campagnes de cette partie de l'Amérique il y avoit une région peuplée de Femmes guerrieres, qui n'avoient de communication avec les hommes qu'en certains jours de l'année. L'Audience de Pasto, fit de pareilles informations, & les témoignages se trouverent conformes à ce qu'on en avoit apris par la renommée. Enfin la Nation entiere des Toupinambous en parloit comme d'un fait incontestable ; & elle di-

ſoit de leur politique & de leur valeur les mêmes choſes que les Grecs nous ont tranſmiſes des Amazones de l'Aſie.

La difficulté eſt de ſçavoir d'où a pu venir une telle conformité de mœurs entre des femmes placées dans des Païs reſpectivement inconnus aux unes & aux autres. On peut croire premierement que certaines révolutions ou circonſtances particulieres ont ocaſionné leur ſéparation des hommes, & qu'un caractere d'indépendance & de fierté a ſoutenu un projet que la révolte ou le hazard avoient fait concevoir.

2°. Quoique je ne vouluſſe pas affirmer que les Amazones du nouveau Monde ſont une colonie de celles de l'Ancien, il y a cependant des raiſons qui le feroient peut-être

ſoupçonner. Diodore dit (*x*) que les Amazones de l'Afrique pouſſerent leurs Conquêtes, ou plûtôt leurs courſes juſques ſur les bords de la Mer Atlantique, & l'on aſſure (*y*) qu'il en reſte encore dans le Monomotapa. Or ne peut-il pas ſe faire que quelques-unes ſe ſoient embarquées par tel motif que l'on voudra, & qu'elles ayent paſſé dans l'Amérique, où elles auront inſpiré leur maniere de vivre, excepté le retranchement de la mammelle, qui n'eſt qu'une particularité indifférente à l'état de ces Femmes Guerrieres? Je ne vois rien dans cette ſupoſition qui tienne de l'impoſſible; elle eſt au contraire plus probable qu'on ne ſe l'imagine.

(*x*) *Biblioth.* L. 3. p. 185.

(*y*) BUNO *in notis ad Cluverium.* p. 662.

Rien n'eſt moins fondé que de dire, que l'Amérique a été peuplée par la communication inconnuë de cette partie du monde avec l'Aſie. Perſonne n'aïant vû cette prétendue langue de terre que l'on ſupoſe du côté du Nord, elle eſt tout au moins incertaine; par conſéquent la preuve ne peut avoir aucune force. Il faut donc que l'Amérique ait reçu (z) ſes premiers habitans de l'Europe ou de l'Afrique. Les Savans le nient ou n'oſent l'avancer par cette raiſon, que les anciens Hiſtoriens ou Géographes n'en ont pas parlé expreſſément. On auroit pu ſur le même principe nier l'exiſtence des terres Auſtrales, des extrémités Occidentales de l'Europe,

(z) *Vide* GROTIUM. *de orig. Gentium. American.* & CALVETAN. *Nova novi Orbis Hiſtoria.*

la partie Méridionale de l'Afrique, l'Ile de Madagaſcar & celles du Japon ; aucun des Anciens n'en a fait mention. Comme leur ſilence marque ſeulement l'imperfection de leurs connoiſſances ſur la Géographie, il ne prouve rien contre la réalité du commerce qu'il a dû y avoir entre les Peuples de l'ancien Monde & ceux du nouveau. Je conviendrai ſi l'on veut que ces voïages de long cours n'étoient pas fréquens. Mais il faut bien qu'il y en ait eu, puiſqu'on ne ſauroit prouver que l'Amérique a été peuplée d'une autre maniere.

Le commerce, la pêche, la curioſité, le hazard, la violence d'une tempête a d'abord conduit des Navigateurs dans un Païs où ils ne comptoient pas aller. Quelques-uns

en ſont revenus plein d'étonnement & peut-être avec de grandes richeſſes, & ils ont inſpiré aux autres la hardieſſe de faire le même trajet. Or il n'eſt point étonnant que les Géographes & les Hiſtoriens de ces tems reculés aient ignoré ces navigations particulieres. Leur rareté, ceux qui les riſquoient & le motif qui pouvoit les conduire ne pouvoient pas faire grand bruit dans le monde ; & quand ils en auroient fait, il ne ſeroit pas parvenu juſqu'à ceux qui en auroient pu inſtruire la poſtérité.

Nous n'avons aucun Ecrivain de l'Europe & de l'Afrique Occidentales avant les premiers ſiécles de l'Egliſe, & nous ignorons tout ce qui s'y eſt paſſé juſqu'à la conquête des Romains. Les Grecs, de qui nous

avons reçû la connoiſſance de l'Antiquité, n'avoient aucune relation avec le païs que nous habitons, & ils ne ſavoient rien de ce qui s'y faiſoit. Jules Céſar, l'un des premiers Hiſtoriens Romains que nous aïons, eſt auſſi le premier qui nous ait parlé des Gaules. Avant lui, il ſemble qu'elles aïent été ignorées de toutes les Nations, de même que l'Afrique Méridionale & Occidentale. Ainſi c'eſt mal conclure, de dire qu'il n'y avoit point eu de commerce juſqu'alors entre ces deux parties du Monde avec l'Amérique, parce que les Hiſtoriens Grecs ou Latins n'en ont rien dit.

Ce commerce étoit à la vérité plus difficile & plus dangereux ſans le ſecours de la Bouſſole, qui n'a été trouvée que vers le douziéme

ſiécle. Mais il n'étoit pas impoſſible, puiſque les Phéniciens & les Egyptiens alloient aux Indes, & d'un autre côté aux Iles Canaries par le Cap de Bonne-Eſpérance, ce qui fait un trajet plus grand que d'Europe en Amérique, & que les Portugais ont eu bien de la peine à tenir ſur la fin du quatorziéme ſiécle avec tous les ſecours que nous avons pour la navigation. Les Anciens ſupléoient au défaut de la Bouſſole par quelque maniere ou Aſtrolabe que nous ne connoiſſons plus.

La fameuſe Ile *Atlantide*, que les plus habiles Géographes n'oſent pas nier avoir exiſté autrefois, offroit d'ailleurs une facilité pour paſſer en peu de jours dans l'Amérique; & il eſt probable que ſa ſubmerſion a fait ceſſer les voïages des Européens

& des Africains. Platon en parle fort au long dans ſes Dialogues ; & quoique ce qu'il en dit ſoit mêlé de beaucoup de fables, néanmoins pluſieurs Savans conviennent aujourd'hui que ſon récit renferme un fonds de vérité. Dans l'un (*a*) il en fait la deſcription, & dans l'autre (*b*) il en raporte la fatale deſtinée. Il dit que Solon étant allé en Egypte pour connoître les Loix & la ſageſſe du Gouvernement, un Prêtre du Païs l'aſſura, qu'au delà des Colonnes d'Hercule il y avoit une Ile plus grande que l'Aſie & l'Afri-

(*a*) PLATO. *in Critia.*

(*b*) *Idem in Timæo.* Il en parloit d'après le livre que Solon avoit fait ſur cette matiere. STRABO. L. 2. p. 160. DIOD L 5. VOSSIUS dit que cet Auteur en parloit dans ſon cinquiéme Livre véritable, qui étoit uniquement ſur les Iſles ; mais qui eſt perdu. *de Hiſt. Gr.* L. 2. c. 2.

que enſemble ; que delà on pouvoit aller aux Iles voiſines, & de celles-ci à un Continent qui étoit à l'opoſite, & voiſin de la véritable mer, c'eſt-à-dire, l'Ocean. Comme les Egyptiens navigeoient autour de l'Afrique, le Prêtre pouvoit en dire à Solon des choſes dont les Grecs n'avoient aucune connoiſſance. Dans cette Ile nommée *Atlantide*, étoient des Rois (*c*) très-puiſſans, qui exerçoient leur domination ſur toute l'Ile, ſur pluſieurs autres, & même ſur la plus grande partie de l'Afrique. Mais il arriva, diſoit encore l'Egyptien à Solon, que par un violent tremblement de terre & une pluye horrible, la terre s'entr'ou-

(*c*) Il y a eu un tems où les Carthaginois en ont été les maîtres, & ils n'en permettoient pas l'entrée aux Européens. CLUVER. L. 6. c. 11. ex DIOD. L. 5.

vrant engloutit l'Ile Atlantide, & que depuis la Mer n'y fut plus navigable. Ce récit abrégé nous aprend qu'il y avoit autrefois une grande Ile habitée, vis-à-vis le détroit que nous apellons de Gibraltar; qu'elle étoit voiſine d'autres Iles & d'un Continent opoſé; tout cela eſt très-poſſible.

La grandeur de cette Ile a fait croire à quelques-uns (*d*) que c'étoit l'Amérique. Mais il eſt plus vraiſemblable (*e*) que c'étoit une vaſte étendue de Païs, dont les Canaries & les Açores faiſoient peut-être partie. Celles-ci ſont ſujettes à d'horri-

(*d*) BAUDRAN & ORTELIUS. *Theſaur.* SANSON. CLUVIER. & d'autres. CELLARIUS. n'oſe ſe déterminer.

(*e*) Le P. KIRCHER. *de Mundo ſubterran.* to. 2. L. 2. c. 12. & 13.

bles tremblemens de terre, & la mer y fait d'affreux ravages pendant ces révolutions de la nature. Les Anciens avoient conſervé ſur ces ſortes d'évenemens une tradition précieuſe à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention. Tel eſt le débouchement du Pont-Euxin raporté par Diodore de Sicile (*f*), & qui cauſa de ſi grands déſordres dans les Iles ſituées à ſon paſſage, que celle de Samo-Thrace en fut inondée juſqu'aux plus hautes montagnes. Si l'Afrique & l'Eſpagne étoient autrefois contiguës comme les Anciens l'ont cru, il eſt probable que l'effroïable impétuoſité des eaux de la Méditerranée qui ſe vuida alors dans l'Océan ſubmergea & emporta la plus

(*f*) DIOD. L. 5.

grande partie de cette Ile, qui étoit à l'opoſite. L'un de nos plus ſavans Voïageurs (*g*) le penſoit ainſi, & il doute ſi l'Amérique ne ſeroit pas elle-même une partie de l'ancienne Atlantide. Mais il eſt plus naturel de croire (*h*) que l'Amérique eſt ce Continent déſigné par Platon, au-delà de l'Atlantide & des Iles voiſines. L'exiſtence de cette Ile eſt favorable pour montrer par quelle voie l'Amérique a pu être peuplée de bonne heure, & pourquoi on a ceſſé d'y entretenir aucun commerce. On peut ſupoſer après Platon que l'Atlantide n'étoit pas (*i*) fort

(*g*) M. DE TOURNEFORT. Voïage du Levant. to. 2. p. 65.

(*h*) LA MARTINIERE. au mot *Atlantide*.

(*i*) SENEQUE l'avoit entendu dire ainſi ; ce qui lui a fait annoncer qu'un jour on découvriroit un

éloignée de l'ancien Continent, & qu'elle s'étendoit très-loin vers l'Occident, où est l'Amérique, dont elle pouvoit être voisine.

Or c'est par-là que les Amazones d'Afrique ont pu passer dans l'autre Hemisphere, & qu'elles y auront inspiré leur maniere de vivre à d'autres femmes, si le hazard ne l'a pas fait embrasser à celles que l'on y a trouvées près du grand fleuve qui porte leur nom.

nouveau Monde. Ses vers sont remarquables. *in Tragæd. Medea.* Act. II.

Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, & ingens pateat Tellus;
Tethysque novos detegat Orbes;
Nec sit terris ultima Thule.

Fin de la seconde Partie.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre *L'Histoire des Amazones*; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 5. Mai 1740.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra. Salut. Notre bien-amé le Sieur Abbé GUION, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Manuscrit qui a pour titre *Histoire des Amazones*, par ledit Sieur Abbé GUION; s'il nous plaisoit lui acorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A ces causes voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage

ci-dessus

cy-dessus spécifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'aprobation y aura été donnée es mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur

de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le troiſiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens quarante, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

J'ai cedé & tranſporté mon droit au preſent Privilege au Sieur Jean Villette le fils, pour en joüir en mon lieu & place, ſuivant l'acord fait entre nous. A Paris ce 14. Juin 1740.

GUION.

Regiſtré enſemble la ceſſion ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 374. fol. 360. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 15. Juin 1740.

179-2
20 March
David O'Ne





